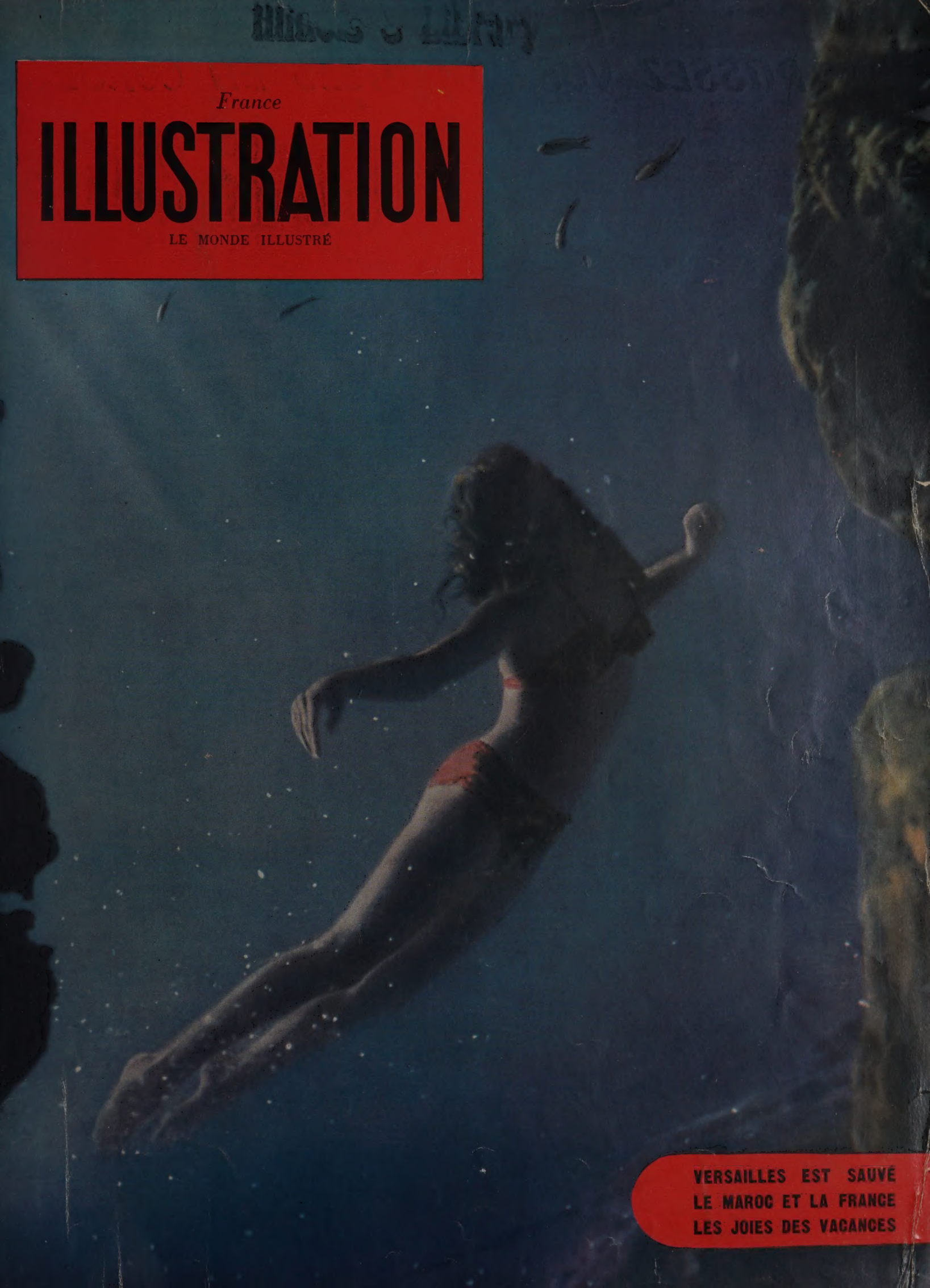
Hist. & Lit. Dept.

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ



VERSAILLES EST SAUVÉ
LE MAROC ET LA FRANCE
LES JOIES DES VACANCES

★ PASSEZ VOS VACANCES EN CORSE..

Ile Rousse

Passons en Corse à l'Ile Rousse de merveilleuses Vacances. Sommes à l'Hôtel Napoléon Bonaparte Cadre idéal, confort parfait Vous conseillons faire comme nous

Amitiés

★ C'est à cheval que le facteur rural fait sa tournée en Corse. Grâce à sa monture, il surmonte les difficultés du terrain et peut atteindre les fermes d'accès malaisé.

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

13, rue Saint-Georges

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2
Un an 6.000	Un an 7.000
6 mois 3.100	6 mois 3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2
Un an 7.250	Un an 8.600
6 mois 3.725	6 mois 4.400

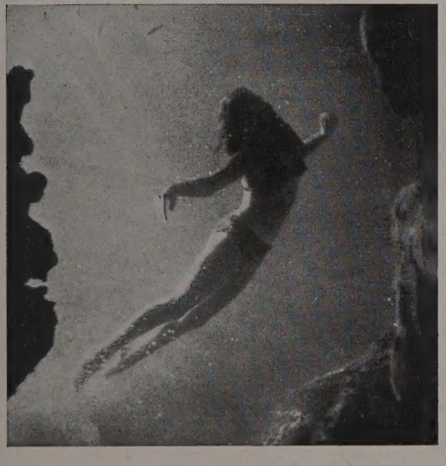
L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur sera adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

NOTRE COUVERTURE



LA pêche sous-marine est un sport passionnant, qui n'est du reste pas sans danger. S'il procure de fortes satisfactions à ceux qui le pratiquent, il réclame aussi de leur part de la prudence. Il n'est permis qu'à des plongeurs très entraînés et en parfaite condition physique de se risquer à certaines profondeurs. L'exploration sous-marine n'est pas seulement d'ailleurs un exploit sportif. On sait qu'elle a étendu le domaine de l'archéologie par la découverte de vestiges que la mer gardait depuis des siècles. A ce titre elle a maintenant sa place dans les études historiques. Le docteur Chenevée, l'un des pionniers de la recherche sous-marine, a réussi à atteindre à diverses reprises une profondeur de 60 mètres. Notre couverture représente l'une des filles du docteur Chenevée photographiée par son père au cours d'une plongée.

N° 401 AOUT 1953

SOMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE

ÉDITORIAL — Georges DUHAMEL de l'Académie française. 7
AUTANT EN EMPORTE LE VENT 10
AUX QUATRE COINS DU MONDE 13

BEAUTÉS DE LA FRANCE

Le Château de Versailles est sauvé. — Bernard CHAMPIGNEULLE 18
Féerie de lumière et de son au domaine du Roi-Soleil.
Au XIXe siècle un prince allemand s'est pris pour Louis XIV. (Photographies en couleurs de H. Parnotte.) — Maurice SERULLAZ 32

UNE FEMME ÉTONNANTE

Valérie André, « Mademoiselle Hélicoptère », sauve des vies humaines en Indochine. — Blake CLARCK 37

VACANCES 40

à Deauville.
à La Baule.
à Vichy.
à Vittel.
Texte de Michel GEORGES-MICHEL
Dessins de Régis MANSET

LA GUERRE DE L'ACIER 48

Après la mise en vigueur du pool charbon-acier, les nouveaux maîtres de l'Allemagne entrent dans la guerre des hauts fourneaux, des laminoirs et des mines. — René BRANELLEC

COMMENT ILS VOIENT PARIS 57

Le Peintre américain Robert Sivard.

DES HOMMES PRÉPARENT LE SUCCÈS DES EXPÉDITIONS POLAIRES — Pierre MONCHENIN 61

OUI, LE GOLF EST UN SPORT — Paul MOUSSET 66

LA FRANCE ET LE MAROC 71

Le Glaoui, pacha de Marrakech. — M. GAUDFERNAU
La France et l'Islam moghrébin. — Le général DE MONSABERT

MERVEILLES DE L'ART

Le Papier peint connaît un regain de faveur. — Roger DARDENNE 80
La Féerique Exposition des vitraux de France. 86

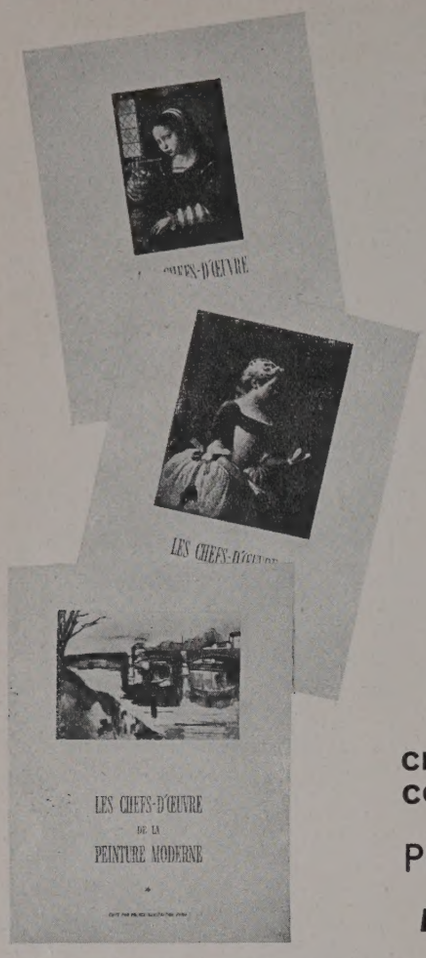
MERVEILLES DE LA SCIENCE

Les Matières plastiques. — Claude THOMAS 88

LA VIE LITTÉRAIRE

Les Livres, les Spectacles à Paris et en province. 99

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent en supplément deux fascicules :
LA TROISIÈME FEMME, comédie de Roger-Ferdinand.
PHILIPPE ET JONAS, d'Irvin Shaw, adaptation de Marcel Duhamel.



NOTRE NOUVELLE COLLECTION

" Sélections d'Art "

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE BERLIN

Texte inédit d'André Chamson, conservateur du Musée des Beaux-Arts

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE CLASSIQUE

Texte inédit de Waldemar George

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE MODERNE

Texte inédit de Bernard Champigneulle

LE SIÈCLE DE LAURENT LE MAGNIFIQUE

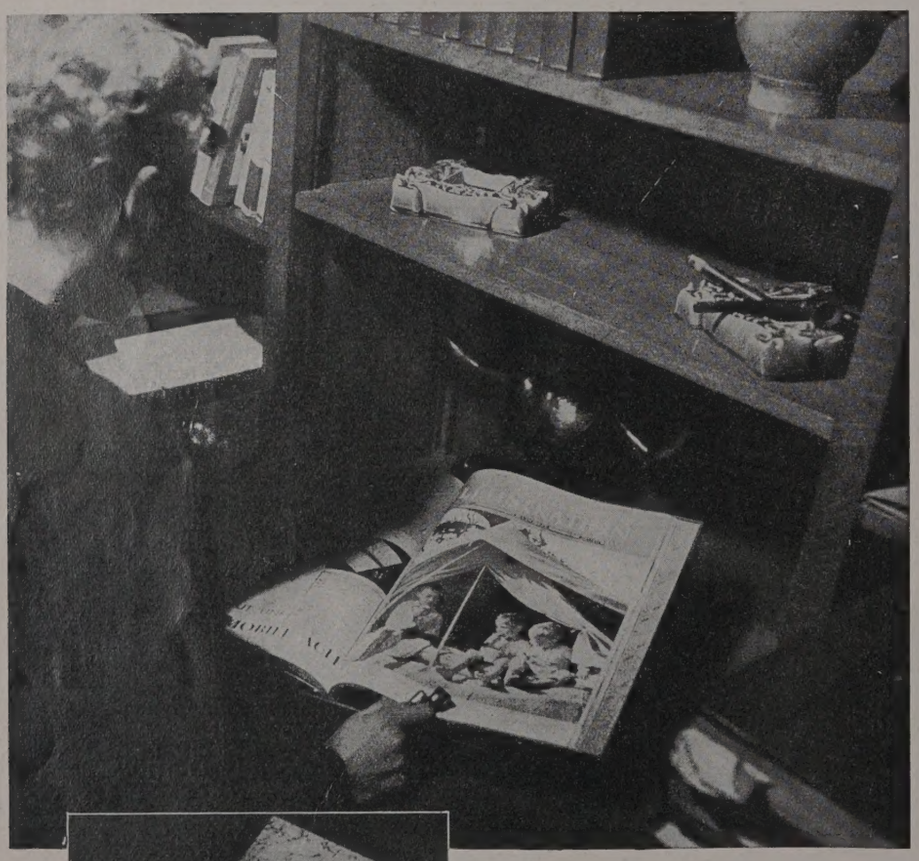
Texte de Marcel Brion

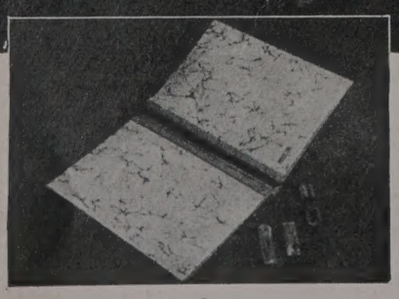
déjà parus

CHACUN DE CES ALBUMS, LUXUEUSEMENT PRÉSENTÉ SOUS UNE COUVERTURE EN COULEURS, CONTIENT 18 PLANCHES EN HORS-TEXTE

PRIX : 1.800 FR. — POUR NOS ABONNÉS : 1.600 FR.

En vente à « France-Illustration » : 13, R. St-Georges - Paris IX^e^





2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **820 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **840 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **85 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux.)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour **1** reliure . . **110** fr. | Pour **2** reliures. **140** fr.

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . **630** fr.
Clefs de montage . . . . . **85** fr.
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . **110** fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL)
POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une
RELIURE MOBILE ACLE

SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET

ÉDITORIAL

LA CHARITÉ RENIÉE PAR L'ETATISME TRIOMPHANT

par GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

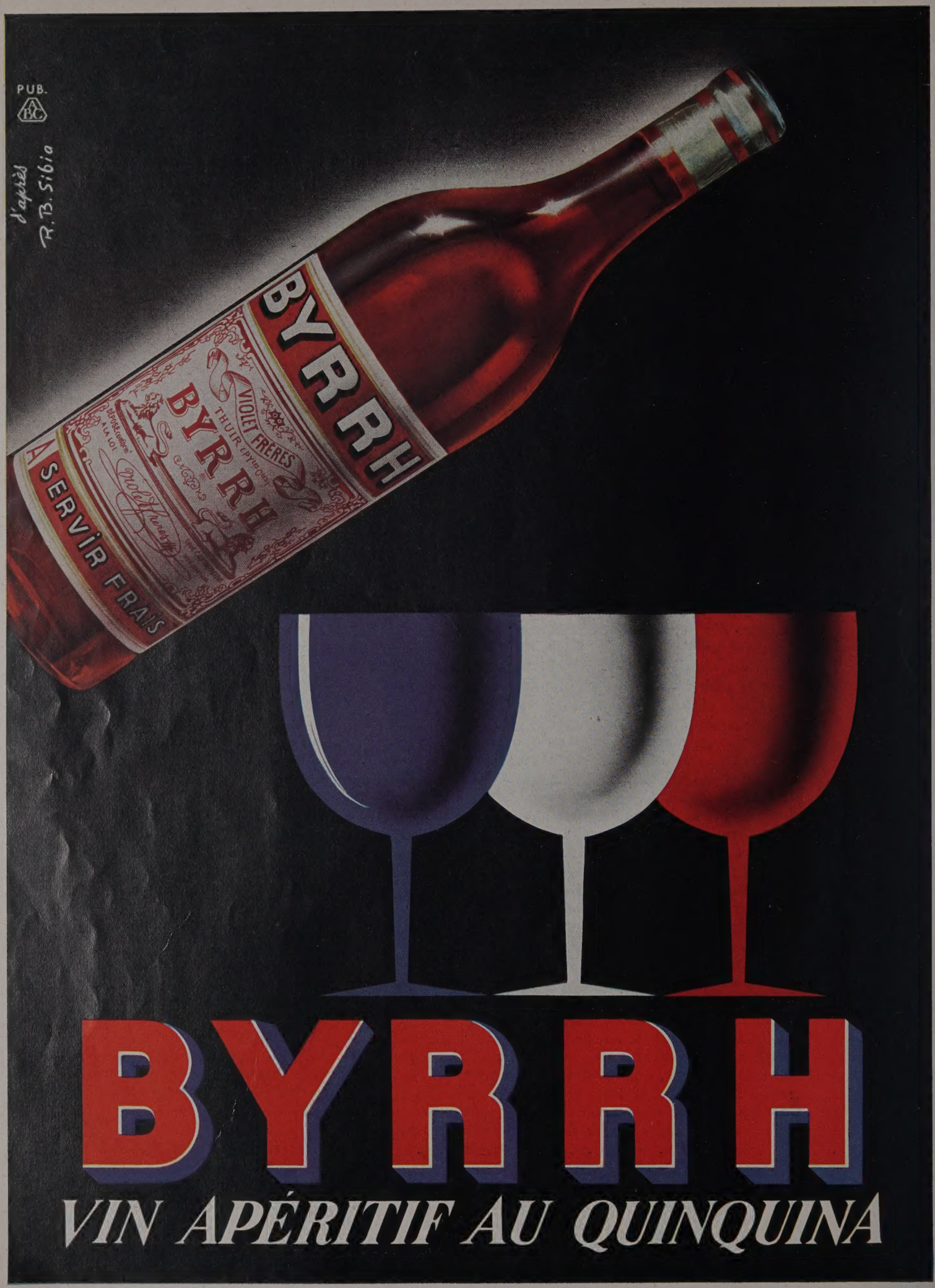
UN de mes confrères de l'Institut, ayant lieu d'intervenir, naguère, dans un débat sur l'étatisme, acheva sa harangue en affirmant qu'à l'avenir la justice sociale accomplirait son œuvre sans jamais recourir à la charité. Cette déclaration me plongea dans une grande perplexité, d'abord, puis je sentis qu'elle devenait illuminante et qu'elle allait m'aider à entrevoir lucidement un des grands problèmes de l'heure.

A vrai dire, les clartés nous viennent aujourd'hui de toutes parts. M. Pierre Laroque a publié, au début de la présente année, un ouvrage intitulé *Réflexions sur le problème social* et que les observateurs du monde moderne ne liront pas sans quelque profit. Dans cet ouvrage que les « progressistes » inscriront sans doute à son crédit, en vue de l'avenir, M. Pierre Laroque se penche — comme on aime à dire aujourd'hui — sur les problèmes de la médecine, et il n'y va pas par quatre chemins. Sans même songer que presque tous les médecins donnent généreusement, chaque jour, une partie de leur effort à des actes non rémunérés — ce qui, je peux le dire au vol, est aussi le cas des écrivains d'un certain âge et d'un certain rang — sans même considérer que la plupart des actes médicaux véritables échappent au domaine de ce que Bergson appellerait l'extensif, c'est-à-dire au domaine des réalités strictement mesurables, sans faire la moindre allusion à certaines réalités humaines que les gens de ma sorte tiennent pour essentielles, irremplaçables, M. Pierre Laroque déclare froidement que « la médecine libérale traditionnelle est une médecine de riches ». Et il formule, un peu plus loin, cette affirmation grosse de menaces pour les libertés professionnelles : « On ne peut espérer réaliser l'égalité devant la médecine, garantir réellement l'égalité de tous devant les soins sans des contraintes plus ou moins développées mais qui, toujours, transforment profondément les conceptions essentielles de la médecine traditionnelle. » Propos rigoureux, définitifs, qui montrent que leur auteur ignore d'humbles vérités, et celle-ci, par exemple, qu'il y a cent, mille, dix mille façons différentes de rouler une bande, ou de palper un ventre, ou de prononcer un diagnostic devant le malade. Soit ! Passons.

Les propos tenus par mon confrère des Sciences morales, le livre de M. Laroque et maintes autres manifestations du même ordre inclinent d'abord le témoin du temps à faire un examen de conscience.

Que l'oligarchie bourgeoise, après l'aristocratie de droit divin, ait petit à petit donné au mot de charité un sens humiliant, de nature à déconsidérer le mot et la chose, cela ne fait aucun doute. Une expression telle que « faire la charité » pourrait remplir de honte ceux qui l'emploient, s'ils voulaient bien comprendre que la charité est une vertu dont on éprouve les élans mais que des actions plus ou moins automatiques ne sauraient exaucer. Anatole France a écrit, sur ce sujet, si j'ai bonne mémoire, des pages ironiques et pertinentes. A partir du moment où une bonne action mortifie celui qui en profite sans même émouvoir et fortifier celui qui l'accomplit, elle est dégradée, dégradante et elle peut, sans dommage pour personne, être confiée aux soins d'une administration bureaucratisée jusque dans la moelle. Les « ventes de charité », elles-mêmes, pour lesquelles, nous autres écrivains, nous sommes si souvent mis à contribution — ce qui est bien l'ultime faveur du livre dans un siècle mécanisé — les ventes de charité devraient s'appeler autrement et elles pourraient le faire sans perdre leurs privilèges mondains.

Cela dit, nous sommes bien forcés de reconnaître que l'évolution sociale tend vers ce que je dois appeler le crépuscule de l'affectivité — ce mot ne figure pas encore dans les dictionnaires. Je l'emploie pour désigner l'ensemble des phénomènes dits affectifs, sentiments, émotions, passions, par opposition aux phénomènes de l'intelli-


PUB.
d'après R. B. Sibia
BYRRH
VIOLET FRÈRES
THUIR
BYRRH
SERVIR FRAIS
BYRRH
VIN APÉRITIF AU QUINQUINA

gence et de la volonté. — C'est, comme dirait Claudel, le triomphe prochain et définitif d'*animus* sur *anima*, c'est la défaite inévitable de l'âme, terrassée par le rationalisme sec, c'est l'écrasement du bien par le chiffre, de l'humanité par l'arithmétique.

Ainsi, dans la société future, l'État pourra requérir les prestations et les services du citoyen sans que le citoyen ait jamais lieu de s'abandonner à l'ardeur démodée du patriotisme, par exemple.

Ainsi les rapports des hommes entre eux seront sévèrement réglés pour que jamais la mobile amitié ne s'avise de brouiller les cartes.

Ainsi les pouvoirs publics assureront la reproduction de l'espèce, conformément aux normes de la génétique officielle, sans abandonner cette nécessaire fonction sociale aux coupables élans de l'amour.

Ainsi les enfants seront soustraits le plus vite possible aux imprudentes impulsions de l'amour maternel.

Ainsi les malades seront soignés par des robots impassibles qui se contenteront d'appliquer les règles et qui recevront, d'autre part, leur stricte pitance, en attendant que la sustentation des sujets classés dans le groupe *homo faber* soit assurée par des injections intraveineuses et des lavements nutritifs.

Ainsi les sujets devenus inutiles à la société et qui seront tous, à ce moment-là, des économiquement faibles, c'est-à-dire des résidus, des déchets, seront supprimés par euthanasie et incinérés avec décence et promptitude.

Ainsi les hommes — si l'on ose encore les appeler de ce nom — vivront dans la sécurité. On oubliera bien vite, il faut l'espérer, une certaine période historique pendant laquelle, en France, par exemple, l'État aura fait verser au citoyen une part non médiocre de son salaire pour lui assurer une retraite en constituant un capital que l'inflation et les dévaluations dévorent impitoyablement. Ainsi les braves gens de la multitude se trouveront confirmés dans le sentiment de leur totale irresponsabilité. Ainsi le XX^e^ siècle aura fait mentir des proverbes vieux comme le monde et chacun dira, le matin et le soir, à l'heure de la prière : « Ne pense même pas à t'aider personnellement, car l'État t'aidera. Il est là pour cela ! Il n'est même là que pour cela ! »

Les historiens, s'ils ne se trouvent pas, dans l'avenir, soumis à des disciplines mortelles, se rappelleront alors qu'environ les années 1940 et 1953 il existait encore, au plus profond du cœur humain, un sentiment nommé charité, une vertu nommée expressément charité. Cette vertu, le plus souvent, était en vacances, et même surveillée de près. Le Français qui entendait faire une fondation charitable, par exemple, ne se trouvait pas exempté des prélèvements du fisc, comme l'étaient alors les Américains philanthropes. Elle osait à peine se manifester, cette vertu discréditée. Mais, parfois, elle éclatait au grand jour et ces belles résurrections se produisaient quand l'État, qui prévoit tout, n'avait justement rien pu prévoir.

Il me souvient qu'entre 1940 et 1945 l'Académie française fut saisie d'un grand et sincère désir de marquer son intérêt aux prisonniers. Dès ce temps-là, par malheur, l'Académie était pauvre, elle était entraînée dans la ruine de l'État, puisque sa fortune est placée en fonds d'État. En outre, l'Académie devait s'en tenir au texte de ses fondations et aucun fondateur n'avait prévu qu'un jour un million six cent mille jeunes Français seraient prisonniers de l'ennemi. Alors une association privée, l'Association au service de la pensée française, permit à l'Académie de distribuer aux prisonniers, plusieurs fois par an, un grand nombre de prix littéraires et de leur montrer ainsi sa sollicitude.

Les historiens des temps futurs devront se rappeler qu'en 1953 la mer a ravagé une partie de la Hollande et, aussi, une partie de la Belgique et de l'Angleterre. L'État qui prévoit tout avait-il prévu cela? L'important est que le peuple français tout entier a été soulevé par un magnifique élan d'amour fraternel, de charité — puisqu'il faut appeler les choses par leur nom sans humilier personne et pour mieux remercier tout le monde.

Voilà ce qu'il conviendra de ne pas oublier, en écrivant l'histoire de notre monde torturé. Quand l'État hésite, trébuche et renonce, les vieilles vertus surgissent du tréfonds, pour opprimées et vilipendées qu'elles paraissent. Et l'homme, soudain, se ressaisit de ses destinées véritables.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Pour la deuxième fois cette année la Faculté met les Français en garde contre l'usage excessif du jus de la treille. Toutes les statistiques, « disent-ils », concordent : la prospérité des hôpitaux psychiatriques s'accroît dans la proportion exacte où se développe l'abus des boissons autres que l'eau, et encore quand celle-ci n'est pas javellisée. L'industrie de la limonade

cependant a démontré que l'ivrognerie cédait du terrain au fur et à mesure qu'elle-même en gagnait, autrement dit : le nombre des alcooliques diminue chaque fois qu'augmente le nombre des débitants d'alcool.

Je n'interviendrai pas dans cette controverse. Mais je retiendrai des avis publiés par les spécialistes de la cirrhose du foie et du *delirium tremens* que tout individu exerçant une profession sédentaire s'expose aux accidents les plus graves s'il a l'imprudence d'absorber plus de 65 centilitres de vin par jour. Et je remarquerai que ces précisions affligeantes nous sont fournies au moment où la surproduction viticole se conjugue avec la sous-consommation pour acculer à la ruine l'élite de la paysannerie. Les vignerons sont-ils victimes d'un complot ? Qui tient les fils de cette conjuration ? C'est un point qu'il faudra tirer au clair. On ne peut, en attendant, que déplorer la faiblesse des pouvoirs publics et renvoyer les experts aux décisions prises en 817 par l'un des nombreux conciles d'Aix-la-Chapelle.

A cette époque lointaine la chrétienté souffrait déjà d'une sorte de « récession économique », et ce phénomène déprimant affectait singulièrement, paraît-il, l'honorable corporation des marchands de vin. La situation empirant de semaine en semaine, les stocks s'accumulant dans les chais tandis que les prix s'effondraient à une vitesse vertigineuse, les autorités ecclésiastiques résolurent de redresser le cours catastrophique des événements. Réunis à Aix-la-Chapelle, les princes de l'Eglise promulguèrent donc une ordonnance aux termes de laquelle chaque moine était désormais astreint à « résorber » cinq bouteilles par jour. La ration des chanoines était, d'autre part, fixée à trois flacons quotidiens.

L'histoire reste muette sur les troubles physiques et psychiques qui résultèrent de ces mesures draconiennes. En fait, celles-ci semblent avoir été supportées sans dommage. Y aurait-il tant de différence entre les moines du IXe siècle et les laïcs du XXe ? A plus de mille ans de distance le vin que les premiers ont bu n'a pas fini d'agacer le palais des seconds.

Je vous racontais le mois dernier que, la légitimité de ses titres ayant été reconnue par les plus hautes instances de la justice française, le prince Paléologue avait offert l'empire d'Orient à notre président de la République. Quelqu'un m'a fait observer que ce geste était superflu et qu'il était inutile d'aller chercher Byzance à Constantinople quand nous l'avons déjà à Paris.

Mon interlocuteur garde certainement le souvenir d'une crise ministérielle de trente-six jours, des huit présidents « pressentis », des quatre présidents « désignés » puis battus et je crains que l'impartialité de son jugement ne s'en ressente.

En fait, le désordre de nos affaires publiques n'est qu'apparent — trop apparent, je le concède — et si l'Assemblée souveraine laisse parfois l'impression de ne savoir où donner de la couronne, l'administration que l'Europe nous envie continue d'abattre sa tâche quotidienne avec une précision, une régularité quasi chronométriques. Dois-je rappeler que, sur le simple signe d'un ministre de l'Intérieur démissionnaire, la gendarmerie nationale récupéra, un dimanche après-midi, dans un délai record, trois personnages consulaires qui s'étaient répandus à travers la France, l'un pour chasser le papillon, le second pour cueillir des morilles, le dernier pour soutenir le moral du peuple, et dont M. Vincent Auriol avait le plus urgent besoin ? Des performances de cette qualité vous rassurent, malgré tout, sur l'avenir d'un pays.

Au demeurant, vous avez vu ce qui s'est passé. On a discuté une journée sur les mérites de M. Paul Reynaud, une journée aussi sur les mérites de M. Bidault, une journée encore sur les mérites de M. André Marie, quarante-huit heures sur les mérites de M. Mendès-France et soixante minutes sur les mérites de M. Laniel. C'est ce dernier qui l'a emporté. Pourquoi lui plutôt qu'un autre ? Je vous répondrai : pourquoi un autre plutôt que lui ?

M. Laniel n'est pas de ces inconnus qui débouchent sans crier gare dans les avenues du pouvoir. Patiemment armé contre les surprises de la vie politique par un père député qui, dans sa sagesse normande, avait été assez avisé pour confier ses deux fils à l'enseignement laïc et ses deux filles à l'Institution du Sacré-Cœur, représentant lui-même, par droit de succession, une province dont la réputation de prudence est inattaquable, ayant fait ses classes sous la Troisième République et ses preuves sous l'occupation, c'est tout normalement que ce conciliateur silencieux et brave accède aux postes suprêmes.

Certes, l'amour immodéré qu'il manifeste à l'égard des boutons de porte — il n'en peut voir un sans lui accorder une tendre caresse et cela le contraint souvent à changer de cap trois ou quatre fois de suite dans la traversée du salon de la Paix — peut fortifier l'hypothèse selon laquelle il serait plus pressé de partir que d' « arriver ». Erreur. Réjouissons-nous plutôt que de circonstances pénibles un homme de Pène nous soit né.

Chimiste américain, M. Jacob Rosin, a quelques idées sur la cuisine. « Nos petits-enfants, écrit-il dans son dernier livre, *la Route de l'abondance*, ne voudront jamais croire que nous étions barbares au point de manger des cadavres d'animaux pour nous sustenter et d'utiliser des végétaux pour autre chose que la décoration des jardins. »

On ne s'étonnera pas que des propos de cette nature soient tenus dans un pays où l'on se nourrit plutôt qu'on ne mange, où l'industrie de la conserve a supplanté la gastronomie, où le « hamburger » a détrôné l'escalope viennoise et où le verre d'eau glacée tient lieu de beaujolais. Des gens qui méprisent le coq au vin, qui excommunient l'escargot de Bourgogne, qui répudient la bouillabaisse, mais qui se régalent d'épinards à la confiture de groseille ou de gigot à la crème glacée sont prêts à succomber aux pires hérésies et à considérer

comme « barbares » les recettes de la tante Marie, ces fondements inébranlables de toute civilisation authentique.

Mais voici où veut en venir M. Jacob Rosin. A son avis, rapporte un de ses exégètes, « la société future sera une société chimique ». Entendez par là qu'elle cessera de demander à la terre sa nourriture et que les ingénieurs se substitueront aux maîtres-queux. Ce sera la fin de l'épicerie, la mort du marchand de légumes, l'enterrement du charcutier. Les toucheurs de bœufs joueront au golf dans les prairies abandonnées, le cultivateur s'embauchera dans les usines de glycérine synthétique et les cordons bleus apprendront le chemin de la droguerie. Au menu de chez

Maxim's on lira : « Consommé de paraffine, fricassée d'hydrocarbones, protéines en gelée, omelette flambée Royal Dutch ». Car le moteur à explosion n'aura pas soutenu la concurrence du moteur atomique, et le pétrole, astucieusement traité, coulera en flots délectables jusque dans nos assiettes.

Ah ! bravo, cher monsieur Rosin. Entre les merveilles de l'an 2.000 et la « barbarie » actuelle permettez néanmoins que les sauvages que nous sommes ne balancent pas un instant.

Une grave menace pèse sur le cyclisme national. « Le Français, constate M. Ludovic Feuillet, prince des « directeurs techniques », n'aime plus pédaler. « Hélas ! il n'est que trop vrai que le moteur tue la pédale, que le goût du confort ruine insensiblement l'esprit sportif et que nos populations sont guettées, si je puis dire, par l'atrophie des membres inférieurs. Et

cela se produit justement à l'époque où des observateurs pessimistes croient déceler chez nos compatriotes une certaine désaffection à l'égard du travail musculaire. Nos petits-neveux seront-ils culs-de-jatte et manchots ? L'esthétique de la race en pâtirait assurément. Mais il est des théoriciens pour prétendre que la nature, singulièrement la nature humaine, récupère d'un côté ce qu'elle perd d'un autre et que la dégradation physique de l'individu se trouvera compensée, et au delà, par son enrichissement intellectuel.

A l'appui de cette thèse qu'on me permette d'évoquer un souvenir personnel. J'assistais un jour, au Parc des Princes, à un championnat de vitesse. Contre toute attente, ce fut un vieillard d'un peu moins de quarante ans, l'excellent Toto Gérardin, qui l'emporta sur une meute de tout jeunes gens déchaînés.

« Ah ! s'écria alors un amateur éclairé, il n'a plus de jambes.:. Mais quel cassis ! »

Ma voisine, qui sans doute fréquentait les débits de boissons plus assidûment que les vélodromes, s'imagina incontinent que Toto Gérardin retrouvait dans un « mélécass » exceptionnel la vigueur de ses vingt ans et, comme elle commençait à s'extasier sur les qualités de cet élixir, l'amateur éclairé se tourna vers elle.

« Erreur ! ma petite dame, dit-il mi-dédaigneux, mi-apitoyé. Le cassis, c'est ça... »

Et de l'index il se frappa le front.

Fermons là-dessus la parenthèse et constatons que le cyclisme résiste héroïquement aux premières atteintes de la décadence. Les organisateurs du Tour de France ont même tenu cette année à démontrer que la bicyclette n'avait pas perdu toute utilité, puisqu'il était possible, grâce à elle, d'aller de Strasbourg à Paris en passant par la Belgique, la Normandie, les Pyrénées, les Alpes et le Massif Central. Pour le commun des mortels il est évidemment fâcheux que l'utilisation d'un engin à deux roues oblige à suivre un itinéraire aussi compliqué alors que de simples marcheurs ont découvert une voie beaucoup plus directe par Nancy, Châlons-sur-Marne et Château-Thierry. On voudra bien ne pas s'arrêter à des considérations d'une telle stupidité, car si l'on continue d'admettre que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, il faut admettre aussi que plus un parcours comporte de lignes droites et moins il est long. D'où la supériorité éclatante, encore que méconnue, de la ligne brisée.

Au demeurant, la question n'est pas là. Elle n'est pas non plus d'ordre financier ou social. Que nous importe, après tout, que M. Fausto Coppi ait amassé une fortune d'un demi-milliard de lires et que M. Hugo Koblet, « pédaleur de charme », ait, à la force du mollet, fait entrer 3 millions de francs suisses dans son bas de laine ? Et que nous importe que les « seigneurs de la route », pourvus comme ils le sont de « domestiques », de *gregarii* et de « porteurs d'eau », ressuscitent les mœurs féodales à l'époque de la démocratie triomphante ?

Ces avantages individuels et ces inconvénients collectifs sont la rançon bien maigre, tout compte fait, dont se paie le maintien d'une situation aux fonctions exaltantes et multiples.

Dès 1925 un témoin impartial estimait que Bottecchia, Alavoine, Henri et Francis Pélissier provoquaient sur leur passage une déshydratation populaire suffisante pour que le moindre aubergiste pût s'offrir « trois Rio à 4.000 francs ». Le Rio flirte aujourd'hui avec la cote de 25.000 francs, et les Koblet, les Geminiani, les Bartali, les Robic ne sont pas moins « efficients » que leurs prédécesseurs.

D'un point de vue bien supérieur, le Tour de France avive les passions les plus nobles, et notamment « l'amour sacré de la patrie ». Songez que cette année l'Italie a échappé de justesse à la révolution et que son premier ministre, M. de Gasperi, a dû intervenir personnellement dans les affaires vélocipédiques de son pays, parce que deux *campionissimi*, MM. Bartali et Coppi, se disputaient l'honneur de défendre sur des routes étrangères les couleurs de la péninsule.

Mais c'est dans le domaine des belles-lettres que l'invention du regretté Henri Desgranges a introduit les éléments de rénovation les plus actifs. Que de poésie dans la prose des chroniqueurs itinérants ! La fatale « défaillance » n'est plus le vulgaire « coup de pompe » : elle apparaît désormais au détour de chemins vertigineux sous la forme de « l'homme au marteau » ou sous l'aspect de « la sorcière aux dents vertes ». Et parmi ces monstres de cauchemar, ce ne sont plus des coureurs qui défilent, mais des « géants », des « locomotives » ou bien — admirez la richesse et la diversité des images — des « confetti multicolores ». Que de délicatesse enfin et quel bonheur dans le choix des expressions !

« Le touriste-routier embrassa sa femme qui pleurait, écrivit un jour l'envoyé spécial de *l'Auto*. Il l'embrassa comme Rudolph Valentino embrasse les femmes sur l'écran, à la manière d'un boa qui avale une tête de veau. » Et plus loin : « Un grand as est descendu. On descend avec lui, on se hâte. Mais quelle erreur ! C'était simplement pour causer à un arbre. »

Bref, j'ignore si la France est éternelle, comme se plaisent à l'affirmer nos ministres. Mais je suis prêt à parier sur l'immortalité du Tour de France, support du négoce, adjuvant du patriotisme et auxiliaire de la littérature.

Vous n'ignorez pas que la chirurgie esthétique progresse à pas de géant et que bientôt, du train qu'elle va, il ne sera plus possible à qui que ce soit d'exhiber la moindre infirmité. Son dernier exploit a consisté à rétablir l'égalité des droits entre deux seins que la nature avait différemment traités. Mon ami le docteur Moline fait allusion plus loin à ce cas que l'on croyait désespéré et qui pourtant fut réglé le plus heureusement du monde par l'implantation sous-cutanée d'un globe en matière plastique.

Y a-t-il intérêt à soutenir ce qui s'affaisse, à raffermir ce qui s'amollit, à ravaler les académies décadentes ? Poser la question, c'est la résoudre. Fatigué d'avoir à se justifier devant les tribunaux, le célèbre guérisseur Maurice Mességué renonce à soigner les eczémas rebelles et les rhumatismes déformants pour se consacrer à la fabrication d'un emplâtre « souverain contre les rides » et d'une crème « qui rend instantanément leur élasticité aux muscles déformés ». Quant à la médecine officielle, elle n'aura de cesse, on le devine, qu'elle n'ait peuplé les deux hémisphères d'Apollons et de Vénus callipyges. Ses efforts, du reste, ne datent pas d'hier. La chronique rapporte qu'avant la guerre de 1914 un savant autrichien avait trouvé « le moyen de corriger

certaines imperfections de la forme humaine en injectant tout bonnement, entre cuir et chair, plus ou moins de vaseline selon cavités à combler ou rotondités à conquérir ». La vaseline étant corps neutre et imputrescible, ajoutait-on, son introduction dans l'organisme n'offre aucun danger pour la santé de la personne ainsi restaurée.

« Aucun danger »... C'était vite dit. Alphonse Allais remit les choses au point en publiant la lettre suivante, qu'il prétendait avoir reçue d'un lecteur éploré et que je prends la liberté de raccourcir et d'expurger :

« Cher Monsieur,

» Au mois de décembre dernier, me trouvant à Vienne, je tombai amoureux d'une jeune fille point extrêmement jolie, mais dont les lignes corporelles m'affriolèrent, tant leur pur dessin renfermait d'exquises rondeurs.

» J'eus bientôt fait de l'épouser.

» Etres, tous les deux, de culture et de rêve, nous voilà partis, afin d'y accomplir notre lune de miel, vers les fjords scandinaves et les forêts de Finlande.

» Six mois, monsieur, six mois qu'elle dura notre lune de miel. Mais, ainsi que les meilleures plaisanteries, les lunes de miel doivent connaître des limites, et, hier, mon pauvre monsieur, nous débarquions, ma femme et moi, à Paris.

» Malgré la chaleur qui torréfiait la capitale, nous passâmes notre journée en promenades et, le soir, nous ne tremblâmes même pas devant une soirée au théâtre.

» Je ne tardai point à regretter cette folie, car, dès le premier entr'acte, je constatai que les traits de ma petite femme, incommodée sans doute par la chaleur, se tiraient, se tiraient si bien, ou plutôt si mal, qu'à la fin du spectacle la pauvre était absolument méconnaissable.

» Nous rentrâmes vite. Ah ! monsieur, si vous aviez vu ! Sa gorge, sa superbe gorge, réduite à néant ! Ses bras, ses bras splendides, deux tringles ! Mais ses impeccables mollets, ses chevilles de duchesse, ses pieds cendrillonesques, en quel état, grand Dieu ! Tout cela devenu comme la proie de l'éléphantiasis !

» Toute couverte de honte, noyée de pleurs, mon épouse me donna le mot de l'énigme. Vous souvenez-vous, cher monsieur, de la découverte faite récemment par un savant autrichien et que... »

Coupons là. Alphonse Allais conseilla à son correspondant de regagner les pays froids et d'y remodeler sa femme selon son goût. Il conseilla aussi au savant autrichien de substituer à la vaseline le ciment Portland, moins sensible au variations de température. Nous avons, bien entendu, dépassé le stade de ces techniques rudimentaires. Gardons-nous toutefois de préférer sans réflexion le corps qu'un homme pourrait nous vendre à celui que Dieu nous a donné.

Les frontières internationales se sont déplacées si souvent depuis le XVIIIe siècle et elles semblent, aujourd'hui encore, si précairement fixées que nos contemporains épris de stabilité ne tarissaient pas d'éloges sur l'habileté dont avaient témoigné les auteurs de la carte du Tendre. Ce chef-d'œuvre, pensaient-ils, survivrait à tous les bouleversements politiques, militaires ou sociaux.

Or voici trois histoires toutes récentes qui, en illustrant d'une manière inattendue la vie sentimentale des temps modernes, risquent de

troubler leur sérénité. Je vous laisse décider quelle est la plus horrible.

Première histoire. Un couple de fermiers californiens s'aimait avec tant de gentillesse que Monsieur vaquait aux soins du ménage tandis que Madame vaquait à ses soins de beauté. Leurs occupations respectives étaient minutées de telle sorte que chaque jour, à la même heure, les deux époux se retrouvaient à huis

clos et se disaient la joie qu'ils avaient d'appartenir l'un à l'autre. Cela dura vingt ans. Puis il advint que la lessive hebdomadaire fut plus importante qu'à l'accoutumée et que Monsieur laissa passer l'instant du rendez-vous. Madame l'appela alors que, dans le jardin, il se hâtait d'épingler sur les fils *ad hoc* le linge fraîchement essoré. « J'arrive ! », répondit-il. Mais les combinaisons succédaient aux chemises et les draps aux combinaisons. Madame appela une seconde fois, une troisième... En vain. N'y tenant plus, exaspérée par ce manquement aux usages, elle saisit sa fidèle carabine et, de la fenêtre de sa chambre, ouvrit le feu sur l'impudent retardataire. Lorsqu'elle eut ainsi déclaré sa flamme à plusieurs reprises, Monsieur, qui n'avait pas une égratignure mais qui commençait à prendre goût à la plaisanterie, empoigna son colt et, pan ! d'un seul coup, à 60 mètres, étendit sa femme raide morte.

Deuxième histoire : Mrs. Gillepsie, charmante petite bourgeoise américaine, faisait ce que font la plupart des gens normaux aux environs de 2 heures du matin : elle dormait. Tout à coup un bruit dans la chambre.

« C'est toi, Arthur ?

— Mais oui, répond une voix pâteuse. Je viens d'aller voir les enfants.

— Ah bon ! Viens vite te recoucher, mon chéri. »

Dix minutes plus tard, le subconscient de Mrs. Gillepsie ayant travaillé, brusque réveil de ladite Mrs. Gillepsie. Elle vient de se souvenir qu'Athur est mort depuis six mois... et qu'elle n'a pas d'enfants.

Troisième histoire. Le parti communiste, qui ne laisse rien au hasard, pas même les jeux de l'amour, a entrepris d'asseoir sur des bases absolument nouvelles et, en tout cas, indestructibles les relations de l'homme et de la femme, corrompues par trois mille ans de pratiques capitalistes. Pour le moment, ses adhérents occidentaux n'ont reçu aucune instruction précise. Les plus évolués d'entre eux peuvent néanmoins s'inspirer des directives très détaillées que le comité central de Birmanie vient de diffuser parmi ses troupes. Sous ces latitudes il est expressément interdit aux staliniens conséquents de passer leurs « aveux les plus doux » selon la tradition des ennemis de classe. Plus de : « Je vous aime », de : « Je vous adore », de : « Vos beaux yeux, belle marquise... » et autres fadaises. Mais des formules percutantes telles que : « Votre fidélité au Parti m'a impressionné » ou : « C'est avec vous que je veux combattre pour le Parti ». Foi d'expert birman, la plus farouche des filles de Mandalay ne résiste pas le temps d'une demi-lune à des assauts de cette nature. Elle rend les armes sur-le-champ à qui ose commencer sa cour par ces mots : « Laissez-moi, camarade, vous expliquer le plan quinquennal. »

Il y a probablement des conclusions à tirer de tout cela. Je me bornerai, pour ma part, à tirer l'échelle.

Les bonnes manières se perdent. On a vu, le mois dernier, un individu hirsute et — horrible détail ! — chaussé d'espadrilles se précipiter sur une élégante « usagère » du chemin de fer métropolitain qui avait eu le tort de jeter sur lui un œil réprobateur. De courageux témoins sont intervenus, évitant *in extremis* une rencontre inégale.

Voilà le genre d'incidents à quoi mène une petite dérogation aux règles de la civilité puérile et honnête. Il en est de beaucoup plus graves.

Il y avait une fois, quelque part en Europe, dans une grande ville que je ne nommerai pas, deux éminents médecins dont je tairai le nom. Ils furent une nuit réveillés par la sonnerie du téléphone. On les appelait l'un et l'autre, à 50 kilomètres de là, au chevet d'un malade qui souffrait mille morts sous les lambris d'un ancien château féodal. Excités par les clameurs de leur conscience professionnelle, nos deux praticiens bondirent dans leur puissante voiture et se retrouvèrent bientôt dans la chambre du patient. Auscultations, palpations, hochements de tête, soupirs...

« Nous aimerions, dit l'un, s'adressant aux membres de la famille, pouvoir nous consulter un instant à huis clos.

— Mais bien entendu... Joseph, conduisez ces messieurs à la salle des trophées. »

Ainsi fut fait et la consultation commença.

« Cigarette ?

— Cigarette... Aucun doute, n'est-ce pas ? Rien à faire ?

— Rien. Mais je pense qu'il serait décent de ne point sortir d'ici avant un bon quart d'heure

— D'accord. Que la longueur du temps passé justifie au moins l'importance de nos honoraires. »

Et d'inspecter méthodiquement la salle des trophées. Des panoplies admirables alternaient avec des faisceaux d'étendards. De place en place, étincelantes, des armures de la grande époque montaient la garde. L'une d'elles, qui paraissait être la pièce essentielle de la collection, se distinguait par la richesse de ses ornements et la complication de son agencement. Le heaume, surtout, avec sa visière relevée donnait à l'ensemble une allure extraordinaire.

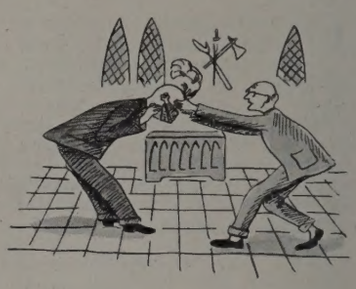
Les deux médecins poussèrent un sifflement admiratif. Ils regardèrent. Ils touchèrent. Le plus hardi escalada une chaise, examina le heaume et, finalement, cédant à on ne sait quel démon, le souleva et s'en coiffa le chef.

« Hé, confrère, qu'en dis-tu ? »

Un claquement métallique... La visière venait de se rabattre. Sortant de la cage d'acier, on entendit un juron, que suivit un rire discret. Elle était bien bonne ! Toujours perché sur sa chaise, l'amateur de cuirasses tenta de relever la faëtieuse visière. Mais un second claquement troubla le silence : une mentonnière, qui jusque-là s'était sournoisement dissimulée dans l'épaisseur de la mécanique, venait de se déclencher à son tour et comprimait avec tant de vigueur la glotte de l'imprudent que celui-ci se trouvait incapable de proférer le moindre son.

Il fallait en sortir, et au plus vite. Nos deux médecins s'activèrent. Très logiquement ils s'efforcèrent d'abord de faire glisser de bas en haut la mentonnière et la visière qui se mouvaient si aisément de haut en bas. Ils durent renoncer. Mentonnière et visière résistaient à toutes les sollicitations. On agita le heaume de droite à gauche et de gauche à droite dans l'espoir qu'un ressort inaperçu remettrait soudain les choses en leur état premier. Sans résultat. Le prisonnier posa les mains à terre et mit les pieds au mur, comptant vaguement sur la loi de la pesanteur. Nouvel échec.

C'est alors qu'on recourut aux manœuvres désespérées, car déjà les parents du moribond étaient venus gratter à la porte, et le « consultant » qui avait encore l'usage de la parole avait dû répondre que « dans dix minutes l'ordonnance serait prête ». L'homme au casque s'étendit sur le tapis, la face tournée vers le plafond et les chaussures solidement engagées sous un bahut historique. Assis derrière lui dans la position du parfait rameur, la plante des pieds fermement appuyée sur ses épaules, son compagnon agrippa la

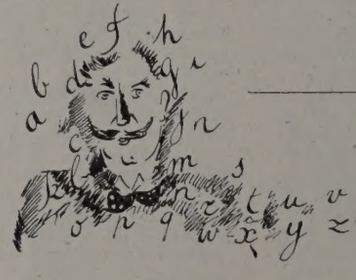


machine infernale et se mit à tirer comme un forcené. Il n'y avait rien à attendre qu'une catastrophe. Elle se produisit avec la brutalité d'un cyclone dans les régions tropicales. Le heaume tint bon. Non point le bahut historique ni la selle armoriée qui le surplombait. Pas davantage les pertuisanes attenantes ni les arquebuses toutes proches. Entraînées dans une avanlanche générale les reliques de six siècles de gloire militaire s'effondrèrent sur le parquet.

Un affreux scandale s'ensuivit.

Moralité : quand vous êtes en visite, même médicale, attendez pour vous couvrir qu'on vous en ait prié.

Le Sceptique.



UNE RAVISSANTE HISTOIRE VRAIE

Arrive depuis peu de sa province, le propriétaire d'une nouvelle galerie de tableaux compte bien faire promptement fortune à Paris. En attendant et pour ne pas alourdir les frais généraux, il se passe de secrétaire et tape lui-même les lettres qu'il envoie aux peintres et aux amateurs, clients éventuels. Seulement, il n'est pas très sûr, il n'est même pas sûr du tout de son orthographe. Et il y a tout de même des fautes qu'il est difficile de faire passer pour des « erreurs de frappe ». Alors, notre marchand a trouvé un moyen — du moins il le croit — de se concilier les lecteurs qui tiennent le dictionnaire pour intangible. Au bas de chacune de ses missives, il dispose un alphabet complet. Et il ajoute : « Si une lettre manque par ci, par là, choisissez donc celle qui conviendra le mieux ! »

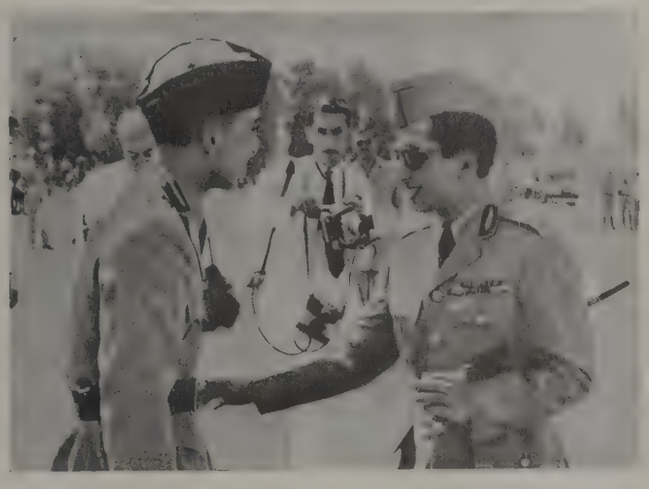
On n'est pas plus gentil.

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 20 JUIN AU 20 JUILLET

LE CAIRE, 19 JUIN. Le général Naguib, qui, le 23 juillet 1952, avait pris le pouvoir, a proclamé la république en Egypte. Il entend laisser au peuple « le dernier mot pour en choisir la forme et en désigner le nouveau président » après une période de transition qui s'achèvera en 1953.

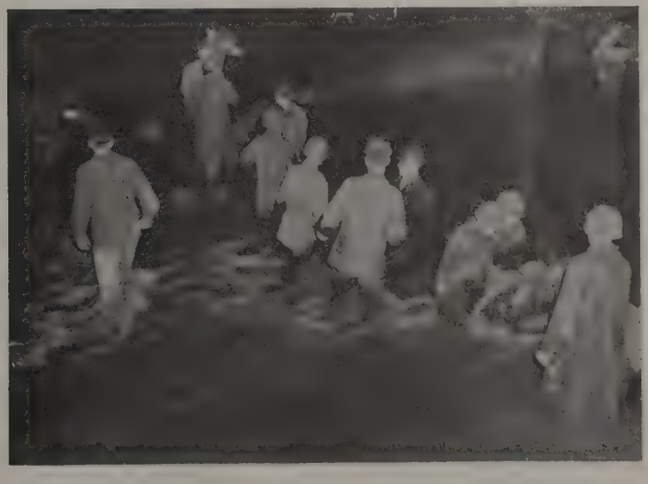
LE VATICAN, 26 JUIN. Le souverain pontife, dont la santé avait donné quelque inquiétude au début de cette année, a repris ses audiences. Au cours de l'une d'elles il s'est entretenu brièvement avec le célèbre acteur Gary Cooper, qu'accompagnaient sa femme et sa fille.

MONTGERON, 27 JUIN. Le Tour de France a fêté son cinquantenaire à l'endroit même où eut lieu le premier départ. Une amusante reconstitution avait été organisée. Le premier vainqueur, Maurice Garin (à droite), y assistait ainsi qu'un autre vétéran, le populaire Christophe (à gauche).



BAGDAD, 27 JUIN. Le roi Faiçal d'Irak (à droite) a accueilli à l'aérodrome de sa capitale son cousin, le roi Hussein de Jordanie, venu lui rendre une visite officielle. Les deux jeunes princes ont été pendant plusieurs années condisciples au collège de Harrow, en Angleterre.

PARIS, 29 JUIN. Avant de quitter la France pour prendre ses fonctions de chef d'état-major de l'armée de terre américaine, le général Ridgway, successeur du général Eisenhower à la tête du Shape, a fait ses adieux à M. Vincent Auriol, qui lui a remis le grand cordon de la Légion d'honneur.



KIOU-SIOU, 29 JUIN. Des inondations provoquées par plusieurs jours de pluies torrentielles ont ravagé l'île de Kiou-Siou, la plus méridionale du Japon, faisant des centaines de victimes et un million de sans-abri. Les troupes américaines ont coopéré activement aux travaux de secours.

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

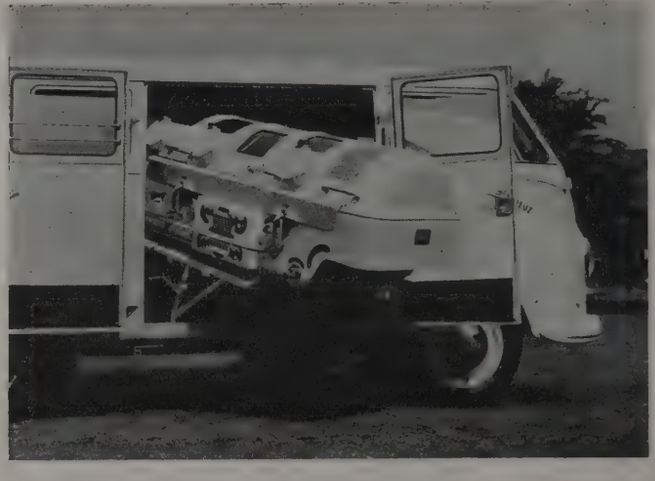
SAN FRANCISCO, 29 JUIN. Emule de Lindbergh, qui, il y a vingt-six ans, traversa l'Atlantique, un horloger de San Francisco, P. Gluckmann, pilote amateur, a traversé l'Océan seul à bord d'un petit monoplan. Le voici accueilli par ses parents (de dos) à l'aérodrome de Northolt.

LONDRES, 30 JUIN. Accompagnée de la princesse Margaret, la reine mère Elizabeth s'est rendue à bord d'un Comet à Bulawayo, en Rhodésie du Sud, pour célébrer la mémoire de Cecil Rhodes à l'occasion du centième anniversaire de la naissance du bâtisseur de l'empire anglais d'Afrique.

PARIS, 1er JUILLET. Des orages d'une exceptionnelle violence ont causé de sérieux dégâts dans la capitale et en différentes localités de la banlieue. Des tronçons de lignes de métro ont été inondés et une brèche de 25 mètres s'est ouverte dans le mur du cimetière de Passy.

BORGHOLM, 1er JUILLET. Cette vedette conduit dans l'île de Œland la famille royale de Danemark, qui passe ses vacances en croisière sur le yacht Dannebrog. On sait que le roi Christian est un marin expérimenté. Piloter lui-même son yacht est une de ses distractions préférées.

SENLIS, 2 JUILLET. Robert et Gérald Finaly, ayant été rapatriés d'Espagne, ont été hébergés à Saint-Léonard, près Senlis, dans une vaste propriété appelée « la Moussonnière », où les a retrouvés leur tante, Mme Judith Rossner, venue par avion de Tel-Aviv dès qu'elle apprit leur retour.

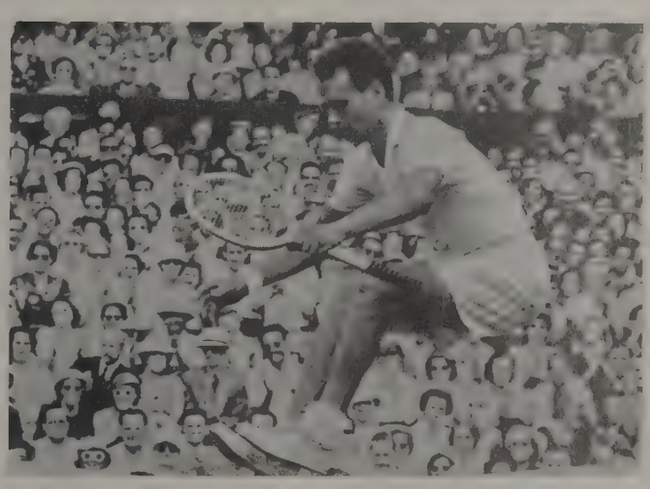


HANOVRE, 3 JUILLET. Les professeurs Hermann Bruener, de Heidelberg, et Reinhard, de Goettingen, viennent de mettre au point un poumon d'acier mobile — facilement transportable par ambulance — qui doit permettre de donner les premiers secours aux malades atteints de poliomyélite.

PARIS, 3 JUILLET. En même temps qu'il déclarait dans une note au Vietnam, au Laos et au Cambodge qu'il y avait lieu de « parfaire l'indépendance de ces Etats », le gouvernement choisissait comme haut commissaire en Indochine M. Maurice Dejean, ambassadeur de France à Tokio.

BELFAST, 3 JUILLET. S. M. Elizabeth II, accompagnée du duc d'Edimbourg, s'est rendue en Irlande du Nord. Elle a été bien accueillie, malgré quelques incidents (un pont de chemin de fer détruit). Ci-dessus, Lord Alanbrooke fait visiter à la reine l'université dont il est chancelier.

PARIS, 4 JUILLET. La traditionnelle cérémonie sur la tombe de La Fayette au cimetière de Picpus le jour de l'Independence Day s'est déroulée cette année sous la présidence de M. Douglas Dillon, ambassadeur des Etats-Unis en France, que l'on voit ci-dessus prononçant son discours.



WIMBLEDON, 4 JUILLET. Vainqueur du Danois Kurt Nielsen dans la finale des championnats du monde de tennis, l'Américain Vic Seixas, qui a confirmé ainsi sa grande classe de joueur, n'a pu se retenir d'exprimer sa joie et il l'a prouvée en franchissant d'un bond le filet.

LONDRES, 4 JUILLET. Les vainqueurs de l'Everest, le colonel Hunt, Hillary et le sherpa Tensing, ont été accueillis avec un grand enthousiasme à leur débarquement à l'aéroport. Tensing avait avec lui sa femme, Angalammi, et ses deux filles, Pember et Nema, âgées de seize et de quatorze ans.

TUNIS, 5 JUILLET. A Sidi Ezzedine, assassiné par un tueur à gages, d'ailleurs arrêté, a succédé en qualité de bey du camp, c'est-à-dire d'héritier présomptif de la couronne beylicale, le prince Sadok, son frère. Il est âgé de 70 ans et fut longtemps brouillé avec l'actuel souverain.

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

PARIS, 8 JUILLET. Ayant obtenu l'investiture le 26 juin par 398 voix contre 206, M. Laniel a succédé comme président du Conseil à M. René Mayer. L'Assemblée a adopté les projets comprenant diverses majorations de taxes qu'il lui présentait et lui a accordé des pouvoirs spéciaux.

AIX-EN-PROVENCE, 8 JUILLET. Le vol des bijoux de la bégum et les conditions dans lesquelles ils furent en partie restitués ont donné lieu aux assises des Bouches-du-Rhône à des débats qui n'ont pas manqué de pittoresque. Voici la bégum exposant comment elle fut dévalisée.

PARIS, 9 JUILLET. Quinze nouvelles boucheries parisiennes se sont ouvertes à la vente des plats préparés. M. Bernard Lafay, secrétaire d'Etat aux Affaires économiques, a tenu à en visiter quelques-unes et à encourager une initiative appelée à rendre de grands services aux consommateurs.

PARIS, 9 JUILLET. Au nom du comité de la courtoisie, M. Raymond Rodel (au centre) a remis devant de nombreuses personnalités la coupe de l'amabilité au président Herriot, désigné comme le parlementaire le plus aimable pour 1953. M. Laniel (à gauche) assistait à cette cérémonie.

BUENOS-AIRES, 9 JUILLET. Le général Ibanez del Campo, président de la République du Chili (à gauche sur la photo) a rendu au général Peron une visite officielle. Les deux chefs d'Etat ont signé un accord économique et assisté aux cérémonies de la fête nationale argentine.

MOSCOU, 11 JUILLET. La rivalité entre Malenkov et Beria (le premier et le troisième sur notre photo) a trouvé son épilogue dans l'arrestation du ministre de l'Intérieur destitué et accusé d'activités criminelles contre l'U.R.S.S. Beria a été remplacé dans ses fonctions par Sergei Krouglov.

PARIS, 14 JUILLET. Malgré le temps maussade, une foule dense a acclamé le défilé militaire, synthèse, a dit M. Vincent Auriol, des immenses progrès accomplis depuis deux ans par nos forces armées. Voici, sur les Champs-Elysées, les chasseurs alpins en tenue d'hiver de montagne...

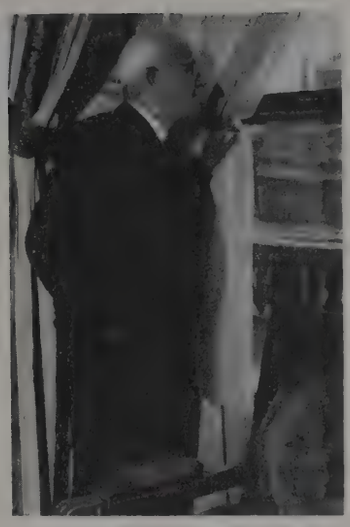
... Malheureusement, de très graves désordres ont marqué la dislocation du cortège organisé l'après-midi par le parti communiste, de la Bastille à la Nation. De violentes bagarres ont mis aux prises des manifestants nord-africains et le service d'ordre. Il y a eu sept morts et de nombreux blessés.

WASHINGTON, 14 JUILLET. Les représentants des Trois Grands ont achevé leur réunion en décidant de proposer à l'U. R. S. S. de tenir à l'automne une conférence sur les problèmes allemand et autrichien. De gauche à droite : le président Eisenhower, MM. Foster Dulles, Bidault et le marquis de Salisbury.

PARIS, 15 JUILLET. M. Adlaï Stevenson, qui a été le concurrent du général Eisenhower aux élections présidentielles américaines, a terminé par un séjour dans notre capitale le voyage d'information qu'il vient d'accomplir en Europe. Dès son arrivée il a rendu visite à M. Vincent Auriol à l'Elysée.

LONG BEACH, CALIFORNIE, 17 JUILLET. Le titre envié de Miss Univers a été décerné à M^lle^ Christiane Martel, jeune Française dont la famille habite Paris. Ce succès, qui lui vaut un engagement à Hollywood, lui permet de commencer une carrière cinématographique qu'on souhaite brillante.

HANOI, 19 JUILLET. Des commandos réunissant 5.000 parachutistes ont exécuté sur l'importante base vietminh de Langson un raid au cours duquel ils ont détruit 5.000 tonnes de matériel. Ils ont ensuite rejoint sans encombre, en une marche de 37 heures, les lignes françaises à Tien-Yen.



MONSIEUR ANDRÉ CORNU

Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, il est le promoteur et l'animateur du vaste mouvement qui a sauvé Versailles.

LES RESTAURATIONS DU CHATEAU DE VERSAILLES

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

DEPUIS que M. Cornu, secrétaire d'État aux Beaux-Arts, a lancé son cri d'alarme, chacun sait que le château de Versailles tombait en décrépitude : des toits et des terrasses laissaient filtrer l'eau, des planchers pourrissaient, des charpentes craquaient, des plafonds s'effondraient ; bref, pour les réparations d'urgence, on estimait à 5 milliards le montant des travaux.

Les fonds nécessaires aux premières campagnes de travaux, soit plus d'un milliard, ont été recueillis.

Versailles sera sauvé. Mais ce chef-d'œuvre est un grand décor fragile exigeant un entretien constant et coûteux. Par miracle, ce temple de la monarchie a presque totalement échappé aux destructions de la Révolution. Mais le manque d'entretien et les affectations invraisemblables qui lui furent données alors l'avaient déjà laissé dans un état déplorable.

Napoléon s'intéressa à Versailles, comme il s'intéressait à tout. Il ne lui aurait pas déplu d'habiter dans la maison des rois et d'en faire une villégiature d'été de la cour impériale. Pourtant, lorsqu'on connaît ses projets de réfection, il faut se féliciter que l'idée n'ait pas été poursuivie. Fontaine et d'autres architectes conçurent pour lui des projets qui étaient une adaptation du « grand dessein » de Gabriel, c'est-à-dire une complète métamorphose des façades donnant vers la ville dans un style néo-antique : seuls les grands appartements et la galerie des Glaces eussent été sauvegardés. Il s'agissait de rien de moins que de « rendre le palais égal aux œuvres antiques ». Parmi ses projets les plus saugrenus il faut noter celui qui consistait à détruire tous les bosquets, jugés ridicules et d'esprit suranné, pour construire à la place des dioramas évoquant les victoires de la Grande Armée. Nous lisons dans son *Mémorial :* « De ces beaux bosquets, je chassais toutes les nymphes de mauvais goût, ces ornements à la Turcaret, et je les remplaçais par des panoramas en maçonnerie de toutes les capitales où nous étions entrés victorieux, de toutes les célèbres batailles qui avaient illustré nos armes. »

VERSAILLES : LA COUR D'ENTREE

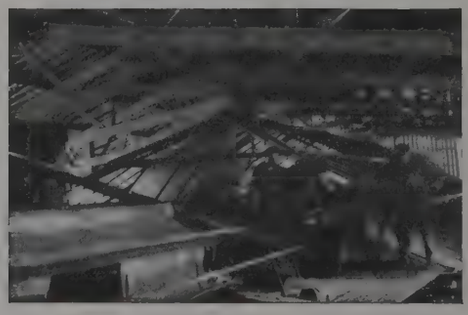
Page de gauche : cette cour, encadrée par les ailes des Ministres, précède la cour de Marbre. Le Louis XIV équestre qui accueille les visiteurs date de 1837.

LES REPARATIONS LES PLUS URGENTES ont été faites à la toiture de l'opéra de Gabriel, chef-d'œuvre du XVIII[e] siècle français. Ci-dessous : le grand bassin du parterre du Midi, asséché pour une totale réfection ; au fond, la pièce d'eau des Suisses.

Par bonheur, pour des raisons financières, rien de tout cela ne reçut le moindre commencement d'exécution. L'Empereur se contenta de désaffecter le château des divers organismes qui s'y étaient établis pendant la Révolution. Dufour, nommé architecte du palais, entreprit des restaurations utiles, bien que conduites avec un goût contestable. Quant aux jardins, en très mauvais état, ils furent assez soigneusement restaurés, de même que les bassins et le Grand Canal, qui fuyaient de partout.

Pour renouer avec la tradition monarchique Louis XVIII voulut habiter Versailles. L'insuffisance de sa liste civile l'en empêcha. Mais il n'en avait pas moins fait remettre à neuf tout le corps central. Les toitures furent refaites, c'était l'essentiel, puis les balcons, les sculptures extérieures abîmées par le temps, la cour de Marbre, défoncée, les plafonds, les corniches, les voussures ; les boiseries furent repeintes et redorées.

Transformer le palais en musée, consacrer ce musée « à toutes les gloires de la France » fut la grande pensée de Louis-Philippe, « roi des Français ». Il la poursuivit avec insistance, et même avec passion, car elle ne répondait pas seulement à un désir personnel et à une volonté du gouvernement, elle servait un but politique d'union nationale qui était la raison d'être du nouveau régime ; elle devait rassembler autour du drapeau tricolore planté sur le château de Versailles aussi bien les libéraux qui avaient fait la monarchie de Juillet que



UN VASTE « PARAPLUIE » protège l'opéra de Gabriel. Sous cet abri provisoire, couvreurs et charpentiers remettent en état la toiture de ce théâtre dont la scène est aussi vaste que celle de l'Opéra de Paris.

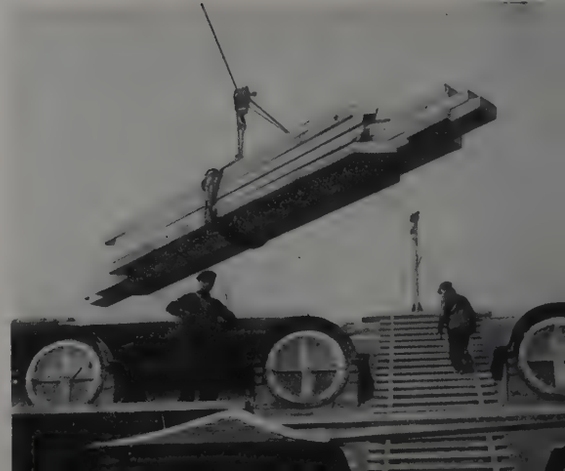
STATUES DE PROPHETES ET D'APOTRES ornent le premier étage de la chapelle. Ces sculptures, de style baroque, ont été mises en place vers 1710, alors que s'achevait l'édification du bâtiment. Commencé en 1699 par Mansart, le sanctuaire fut achevé et décoré par son beau-frère, Robert de Cotte.

ARDOISE ET PLOMB SONT EGALEMENT EMPLOYES SUR LES TOITS DE VERSAILLES

Le toit aigu de la chapelle, seul accident qui rompe l'harmonie horizontale du palais, s'élève au-dessus du « parapluie » abritant les chantiers. C'est de ce point dominant qu'a été prise la photographie ci-dessous ; on y remarque cette caractéristique curieuse des toitures de Versailles : toutes les parties visibles de l'extérieur sont couvertes d'ardoises. Le plomb recouvre les autres parties, très nombreuses, puisque le château, du moins sur la façade qu'il présente au parc, est surmonté par une terrasse qui le fait paraître dépourvu de toit. Cette innovation — c'en était une en France lorsque fut édifiée la demeure du Roi-Soleil — contribue puissamment à la noblesse architecturale du palais. — En bas : ces poutres serviront à renforcer la toiture de Louis XIV.

les fidèles de l'Empereur et que la population attachée à l'autorité légitime, qui avait connu en ces murs les heures de gloire et de déchéance.

Le premier principe qui animait le roi était le rassemblement et l'exaltation de tous les souvenirs qui pouvaient créer une véritable unanimité patriotique. Il se dévoua à cette tâche et lui sacrifia une grande partie de sa liste civile. Le palais, conçu pour abriter un roi, un gouvernement, une cour, se prêtait fort mal à une telle œuvre. Tant



CETTE MACHINERIE est l'une des plus anciennes qui existent encore. La récente représentation à Paris des Indes galantes donne une idée du luxe de mise en scène qu'exigeaient les opéras-ballets du XVIII[e] siècle. La machinerie de l'opéra de Gabriel permettait de monter et de descendre de nombreux décors. Entièrement en bois et conçue pour être animée uniquement à la main, c'est une des rares machineries vieilles de deux siècles qui nous aient été conservées. La poussée des poutres (en bas, à droite) s'exerce de telle façon qu'avec le temps elles se sont trouvées fendues et hors d'usage. Les architectes ont dû avoir recours à l'emploi de poutres de fer pour supporter cette poussée.

CE PUISSANT ECHAFAUDAGE (page de droite) a été dressé dans l'opéra, où est entreprise la réfection du plancher primitif en contre-bas. Après 1871, Versailles ayant été affecté à l'Assemblée nationale, un second plancher avait été posé dans la salle de l'opéra pour recevoir les fauteuils des sénateurs.

LE 16 MAI 1770 un souper, dont un dessin de Moreau le Jeune a conservé le souvenir, fut servi dans la salle de l'opéra de Versailles à l'occasion du mariage du dauphin, Louis-Auguste (le futur Louis XVI), avec l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Antoinette. Cette salle charmante reçut sous Louis-Philippe un badigeon rouge qui la défigura. On s'emploie actuellement à lui rendre ses couleurs primitives ainsi que les tentures et les garnitures des sièges. Ce travail a été rendu possible par la découverte dans la boîte du souffleur d'un morceau de soierie ancienne.

pis ! On prendrait toutes les dispositions utiles, on ferait tous les travaux nécessaires pour aboutir.

Nous avons du mal à comprendre aujourd'hui la désinvolture et l'irrespect dont firent preuve ceux qui présidèrent à des transformations qui équivalaient, dans certains cas, à de véritables dévastations. Le programme d'aménagement fut exécuté sans tenir compte (ou, plus exactement, sans qu'on se rendît compte) de la valeur artistique de ce qu'on détruisait. Des boiseries sculptées, des bronzes ciselés, de merveilleux panneaux décorés furent arrachés pour que des murs neutres et dépouillés servissent de fond à des peintures d'histoire commandées en série. L'admiration pour le Grand Roi empêcha sans doute de sacrifier ses grands appartements royaux, mais ceux de la reine ne furent pas complètement épargnés ; on démolit ceux de Mme de Maintenon et ceux du rez-de-chaussée ainsi que les ravissantes décorations qui ornaient les cabinets du dauphin et de la dauphine, ceux de Mesdames, ceux de Mme de Pompadour, ceux de Marie-Antoinette...

Les transformations capitales des bâtiments eurent lieu dans les ailes, où les salles et les galeries remplacèrent les inextricables superpositions de logements qui y avaient été installés durant l'ancien régime. La principale création fut la galerie des Batailles, d'une longueur de 120 mètres, construite à la hauteur du premier étage de l'aile du Midi. Les murs furent aveuglés, une verrière projetait un éclairage zénithal. La geste guerrière de la France y fut narrée en trente-trois tableaux de dimensions imposantes.

Tout cela avait entraîné une restauration complète des bâtiments qui avaient le plus grand besoin d'être consolidés et sans altérer, ou fort peu l'aspect extérieur de ceux-ci. Ce qui permet de dire que Louis-Philippe, le plus grand dévastateur de Versailles, fut son plus grand restaurateur.

Il est certain que sans les coûteux travaux

LA COUR DE MARBRE, illuminée, accueille les nombreux visiteurs venus assister aux fêtes de nuit qui font revivre dans le parc les plaisirs de « l'Ile enchantée ».

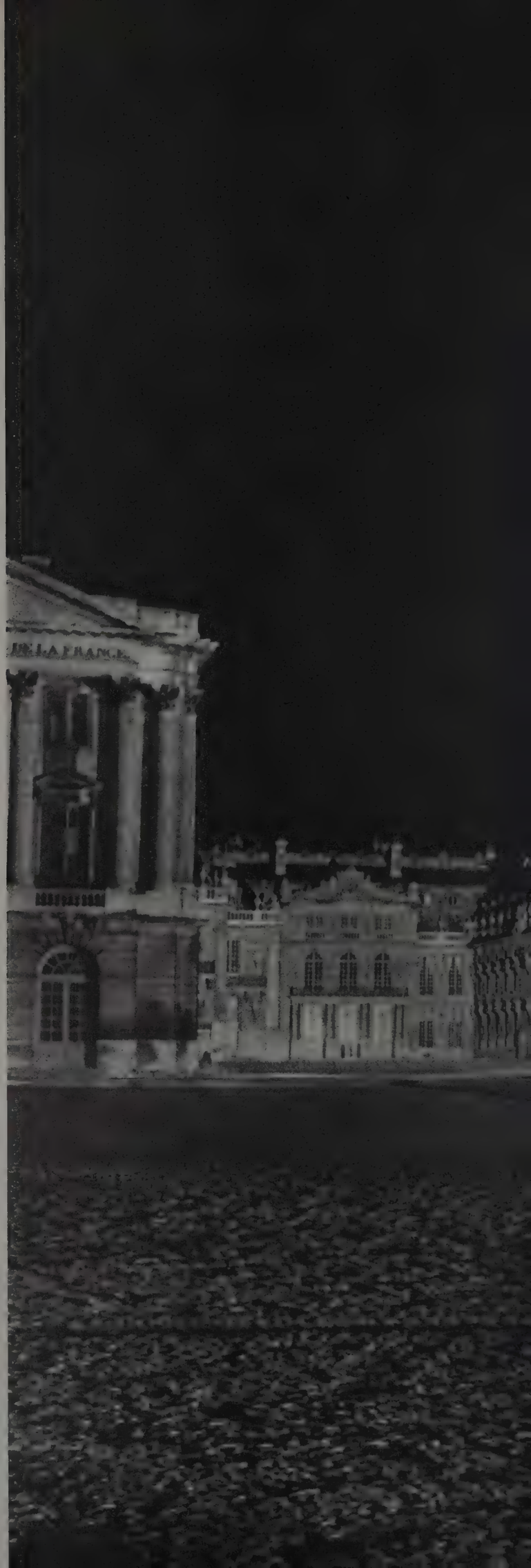
FÊTE DE LA LUMIÈRE AU PALAIS DU ROI-SOLEIL

qui furent entrepris à ce moment-là dans les bâtiments (n'oublions pas non plus ceux de Trianon) les dégradations se seraient accélérées.

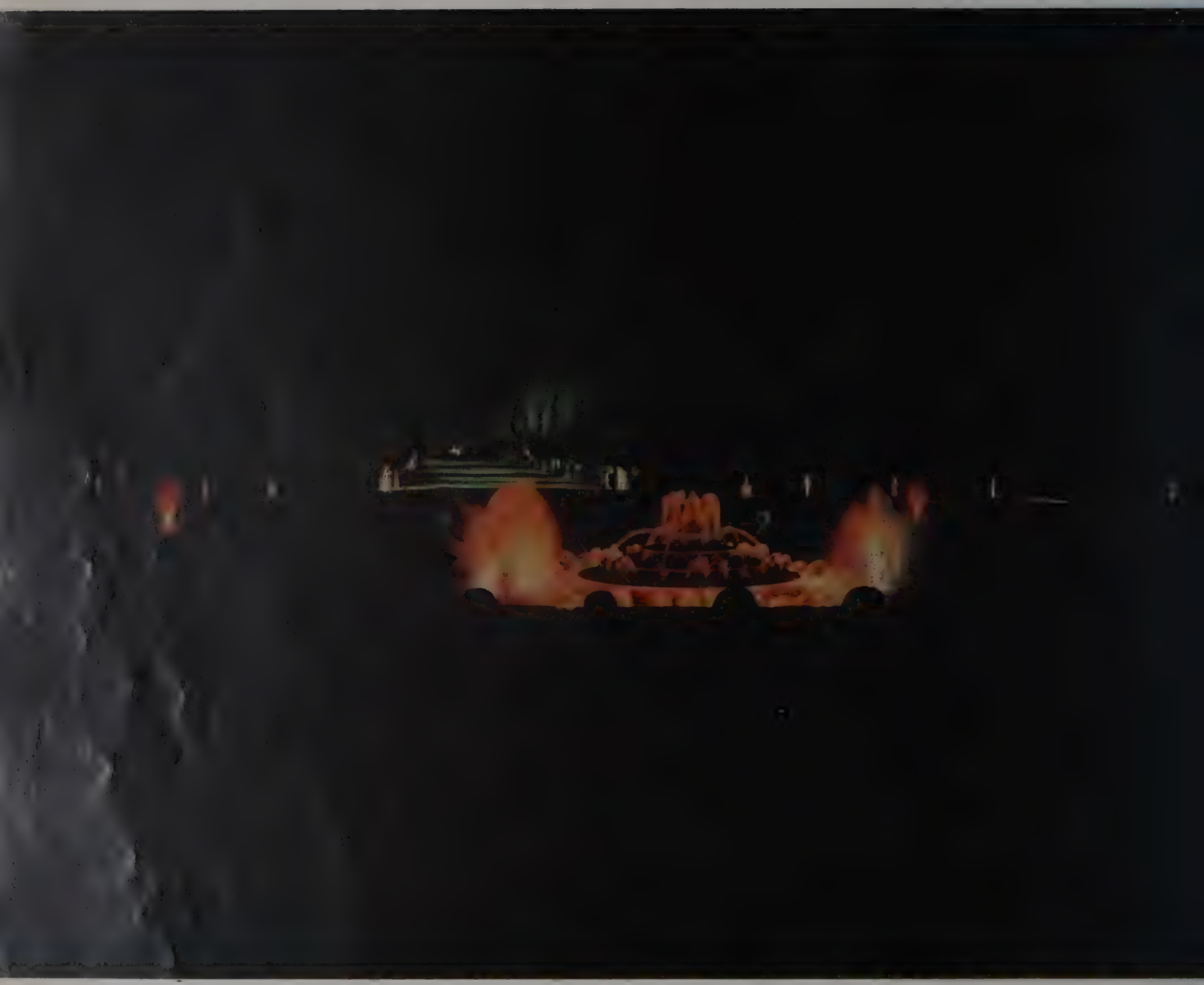
Napoléon III fit une œuvre de conservateur fort louable. En affectant la Grande Écurie à l'armée, on répara ce qui s'effondrait. A nouveau les toitures du corps central durent être refaites. On s'attacha particulièrement aux ferronneries extérieures, que les artisans exécutèrent avec une telle maîtrise qu'il est souvent difficile de distinguer ce qui appartient à cette époque de ce qui appartient à des époques antérieures. Le plafond de la chambre de Louis XIV fut rétabli dans son état d'origine. Enfin, le parc fut en partie replanté.

Après la signature du traité de paix avec la Prusse, en 1871, à la galerie des Glaces, l'Assemblée nationale tint sa première séance dans la salle de l'opéra, qui avait été rapidement aménagée. La Constitution de 1875 prévoyait que ae Sénat et la Chambre des députés devaient siéger à Versailles. L'opéra fut affecté au Sénat et devint par la suite sa position de repli (qui, d'ailleurs, ne lui a jamais servi).

Après la guerre de 1914 les travaux d'entretien se révélèrent très insuffisants. Les jardins et les bosquets étaient dans un grand délabrement et la statuaire du parc — les pierres comme les bronzes — extrêmement dégradée.



LE BASSIN DE LATONE, au pied de la terrasse, triomphe au centre d'une féerie de lumière et de verdure. Vases et blanches statues guident l'œil dans la perspective de l'allée royale, à l'extrémité de laquelle surgit de son bassin le char éclatant d'Apollon.



C'est alors que survint fort opportunément la donation Rockefeller, d'un montant considérable pour l'époque (11 millions en 1925 et 25 millions en 1928). Par esprit d'émulation, l'État, de son côté, affecta à Versailles des crédits plus importants. On reconstruisit la « vieille aile » de Le Vau, à demi effondrée. On recouvrit de plomb le corps central, l'aile Gabriel, l'aile du Nord. Il fallut reprendre la charpente des ailes des Ministres, tendre de vastes coupoles de protection en béton, remonter des croisées neuves, refaire sur les combles des trophées et des lucarnes qui se dégradaient. On installa un système de siphons atmosphériques destinés à l'asséchement des façades.

Dans les jardins, on décida d'aménager des replantations, de restaurer la plupart des bassins ainsi que le bras sud du Grand Canal. C'est avec beaucoup de soin que fut alors entreprise une véritable remise à neuf de la colonnade de Mansart, du bosquet des Dômes, de la Salle de Bal (bosquet des Rocailles). Des infiltrations s'étaient produites sur la terrasse qui délitaient les belles voûtes de l'Orangerie : on refit entièrement cette terrasse. A Trianon, on fit disparaître les toitures basses de Gabriel pour rétablir la ligne architecturale de Mansart.

Mais, depuis, les crédits furent toujours insuffisants pour permettre de poursuivre les travaux,

LA FAÇADE, animée du feu puissant des nombreux projecteurs, se mire dans les bassins du parterre d'eau, que décorent aux angles des groupes d'enfants et de nymphes et des figures couchées, sculptées dans le bronze, symbolisant les fleuves et des rivières de France.

même les plus urgents; les 13 hectares de toitures, cette immensité du domaine de Versailles et des Trianons ne permettaient que de parer au plus pressé. Et encore !... On sait dans quel état fut trouvé, après cette guerre, le plafond de Le Brun, à la galerie des Glaces. Ce n'est qu'un exemple parmi les plus visibles. Il en est d'autres moins visibles, plus menaçants, auxquels on s'est attaqué avec ardeur. C'est ainsi que l'on commence à refaire les toitures et les charpentes de la Grande et de la Petite Écurie, ces chefs-d'œuvre de Mansart, et que l'on répare les terrasses de l'aile du Nord.

On a entrepris la restauration de l'opéra de Louis XV, bijou de l'art classique à sa plus haute période de raffinement, mais construit entièrement en bois et dont les charpentes géantes étaient près de crouler. Tout est maintenu aujourd'hui en équilibre par des portants de fer. La vue de ce chantier inextricable ne nous permet qu'à peine d'imaginer la reconstruction de la salle de Louis XV. Elle pourra être parfaite. Toutes les couleurs d'origine, recouvertes au temps de Louis-Philippe, ont été retrouvées : le bleu des banquettes et des fauteuils, le vert d'eau et le rose tendre des faux marbres... Quand pourra-t-on donner un spectacle sur cette scène admirable ? Dans un an ? deux ans ? C'est toujours affaire de crédits.

FACE AU CHATEAU, les fauves du « Cabinet des animaux » lancent des flots de lumière au pied de la statue de Diane, d'un élan et d'une animation extraordinaires, œuvre de Martin Desjardins, qui fut un des principaux décorateurs de Versailles.

En attendant, d'étonnantes fêtes ont lieu en plein air. Le « spectacle de lumière » qui doit se renouveler chaque semaine est sans doute la plus noble féerie qui puisse se concevoir au monde. La pensée, l'art et la technique ont rivalisé pour permettre cette perfection. André Maurois, Jean Cocteau, Jacques Ibert, Maurice Lehmann et de nombreux ingénieurs, qu'il convient de chaleureusement féliciter, ont concouru à la mise au point des évocations qui sont faites avec autant de tact que de magnificence. C'est justement parce que les lieux mêmes que l'on magnifiait par la parole, la musique et la lumière étaient des monuments insignes et chargés de gloire que la tâche de ceux qui y touchaient était infiniment délicate. La moindre faute eût été intensément amplifiée. Mais les auteurs qui disposaient de telles ressources d'art ont su évoquer les ombres du passé avec éclat en même temps qu'avec discrétion.

Les merveilles de la technique moderne concourent ainsi au prestige et à la sauvegarde des merveilles d'un art dont nous semblons avoir perdu les secrets.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

EN HAUT : le parterre de Latone devant la perspective de l'allée royale, ou « tapis vert ». Au fond, le bassin d'Apollon. — AU CENTRE : le parterre d'eau, devant la façade du château sur les jardins, orné, au centre, de groupes d'enfants. « Je veux de l'enfance partout », aurait dit Louis XIV à Mansart. — EN BAS : un autre aspect du « Cabinet des animaux ».

LE CHATEAU DE HERRENCHIEMSEE a, comme Versailles, sa « galerie des Glaces », mais alourdie de lustres et de candélabres.

LOUIS II DE BAVIERE a multiplié sous toutes les formes, statues, peintures et bas-reliefs, et à des centaines d'exemplaires l'effigie de Louis XIV.

Au XIX[e] siècle un prince allemand s'est pris...

...pour LOUIS XIV

A UNE centaine de kilomètres à l'est de Munich, sur le plateau bavarois, entre les vallées de l'Inn et de la Salzach s'étale le grand lac de Chiemsee. Il renferme plusieurs îles boisées, dont l'une fut choisie par le roi Louis II de Bavière pour y construire une réplique, grandeur naturelle, mais inachevée, de la partie centrale du château de Versailles et d'une partie du parc : c'est le château de Herrenchiemsee, dont il fut l'architecte. On connaît la vie tourmentée de Louis II, roi de Bavière, né en 1845 et

mort — fou sans doute — noyé dans le lac de Starnberg en 1886.

La façade — côté tapis vert — est la copie exacte et grandeur naturelle de Versailles. La terrasse est semblable, on y retrouve les mêmes bassins, et aux mêmes places les mêmes statues : groupes d'Amours, statues mythologiques, combats d'animaux...

Par l'escalier aux grandes rampes latérales on aboutit au bassin de Latone, identique au nôtre et prolongé par le tapis vert et le canal. Cependant, Louis II a fait édifier, au milieu des bassins de la terrasse, deux pyramides de rochers ornés de sujets de bronze et surmontées, l'une, de la statue de la Fortune, l'autre, du groupe de Pégase et d'un génie ailé sonnant de la trompette...

La salle des Gardes s'inspire de celle de Versailles, et dans le salon de Diane, décoré de fleurs de lys, nous retrouvons les copies de nos tableaux et les bustes de Condé, de Turenne, etc. Le salon de l'Œil-de-Bœuf est très proche de celui de Versailles, établi en 1701. On pénètre alors dans la galerie des Glaces, légèrement plus grande que celle de Versailles, mais qui est une copie rigoureuse : les fenêtres, les glaces, les pilastres, les trophées, les statues antiques sont les mêmes ; le plafond retrace l'histoire de Louis le Grand, d'après Le Brun ; les inscriptions sont en français, inspirées de celles qui furent rédigées par Racine et Boileau, historiographes du roi. Mais dans ce cadre identique Louis II a ajouté un nombre incroyable de lustres, suspendu au plafond de grands lampadaires alignés devant les fenêtres et les glaces, qui dénaturent — en l'alourdissant — tout l'ensemble.

Les salons de la Paix et de la Guerre sont semblables aux nôtres, et la salle du Conseil est très inspirée de Versailles, avec le grand portrait en pied de Louis XIV et la copie de notre pendule (aux heures,

DANS CETTE COPIE DE VERSAILLES le prince allemand ne s'est pas contenté de multiplier les effigies du Roi-Soleil, son goût de l'imitation l'a conduit à reproduire certains de nos tableaux, des bustes de Condé, de Turenne et même ceux des favorites célèbres.

QUELQUES REMINISCENCES versaillaises subsistent dans ce que Louis II de Bavière appela « la chambre de Louis XIV » : le baldaquin, la balustrade en bois doré que nul ne devait franchir. Mais la profusion de soleils et de fleurs de lys, la débauche de dorures, de tentures criardes sont bien germaniques.

LOUIS II DE BAVIERE semble avoir eu un goût immodéré des lustres. Dans sa galerie des Glaces, qui, par son plafond, ses fenêtres, ses pilastres, ses trophées, est une copie rigoureuse de celle de Versailles, il a ajouté un nombre incroyable de lustres de verroterie. Il s'est même surpassé dans son mauvais goût en installant, au moyen d'un élévateur spécial (ci-dessus), un lustre monumental... en porcelaine (à droite).

LES FAÇADES DE HERRENCHIEMSEE sont la réplique exacte de celles du château de Versailles. La terrasse, à laquelle on parvient en suivant un exquis sentier qui serpente à travers un petit bois, est aussi la copie de celle du palais édifié par Louis le Grand.

SUR LE PLATEAU bavarois, entre les vallées de l'Inn et de la Salzach, s'étend le grand lac de Chiemsee, qui renferme plusieurs îles boisées. C'est dans l'une de ces îles que Louis II de Bavière fit élever une réplique du palais de Versailles.

LES MOTIFS DECORATIFS chers à Louis XIV furent adoptés par son émule bavarois et les sujets inspirés de la mythologie s'étalèrent dans les bosquets.

Photographies Yves Debraine.

Louis XIV paraît !). Mais l'idée de copier disparaît progressivement lorsque Louis II réalise, dans un genre d'ornementation extravagante, la chambre de Louis XIV ! S'il subsiste quelques réminiscences versaillaises, baldaquin, balustrade en bois doré que nul ne devait franchir, soleils et fleurs de lys, la débauche d'ornements écrasants et compliqués, de tentures criardes, de dorures, est bien dans le goût germanique, qui s'accuse encore dans les salles suivantes.

Louis II avait commencé à copier, mais a voulu continuer en suivant sa propre inspiration : c'est ainsi que le rythme équilibré et harmonieux du tempérament français s'est peu à peu transformé au château de Herrenchiemsee en un style compliqué, lourd, écrasant et pompeux, frisant le mauvais goût du baroque germanique.

MAURICE SÉRULLAZ.

L'HEROÏQUE AVENTURE DE LA « MÔME 15 GRAMMES », « TOUBIB A AILETTES », SUR LE FRONT D'INDOCHINE

Mademoiselle Hélicoptère

PAR BLAKE CLARK

PILOTE D'HELICOPTERE, chirurgien, M^lle Valérie André est aussi la seule femme au monde à posséder le brevet de pilote de transport. « Sous une frêle apparence féminine, dit une de ses citations à l'ordre de l'armée, elle cache une énergie peu commune, un courage à toute épreuve, un dévouement sans limite et la plus froide audace. »

LE capitaine Valérie-Edmée André n'est petite que par la taille — 1 m. 60 seulement. Mais courageuse jusqu'au bout des ongles. Chirurgien et pilote d'hélicoptère sur le front d'Indochine, elle fonce au cœur de la bataille, traitant sur place si nécessaire les blessés graves avant de les transporter en hâte et en douceur vers l'hôpital le plus proche. En deux ans et demi elle a exécuté cent vingt missions, dont près de la moitié en territoire ennemi. En trois cent quarante heures de vol, elle a accompli cent soixante-huit sauvetages et jusqu'à présent s'en est tirée sans une égratignure.

Dernièrement, un message parvient au camp d'aviation de Gia-Lam, près Hanoï : « Capitaine André ! Préparez-vous ! Deux blessés graves à évacuer de Han-Mac. Rendez-vous avec la patrouille de chasse ! »

Dix minutes plus tard, ses cartes sous le bras, coiffée d'un chapeau à larges bords pour se protéger du soleil, ses trois galons d'or sur fond de velours rouge accrochés en travers de sa tunique, la charmante aviatrice s'installe dans le cockpit en Plexiglass de l'hélicoptère qui l'attend.

Edmée ne tarde pas à approcher de Phu-Ly, tout près des lignes Viets. Elle prend de l'altitude pour échapper au tir des canons ennemis. En code elle lance un message radio à la chasse :

« Ventilateur appelle. »

Aussitôt lui parvient la réponse :

« Ici Chef Bleu, je serai là dans trois minutes. »

DANS une petite clairière, un peu plus loin, elle aperçoit une marque blanche et se prépare à atterrir. Elle jette un coup d'œil sur cet avant-poste caractéristique, un de ceux qui soutiennent le poids de la lutte quotidienne en Indochine. 10 mètres sur 10 environ, entouré de barbelés. A chaque coin, une mitrailleuse est en batterie. Quelques dizaines de soldats l'occupent. Le jour ils patrouillent dans un vaste secteur et regagnent, le soir, cet abri sommaire, mais relativement sûr. Après des semaines de calme, cet avant-poste a été tout à coup attaqué par surprise. Les Viets l'ont approché en rampant, à la faveur de la nuit.

Le capitaine André descend en spirale, s'écartant le moins possible de la verticale de manière à rester sous la protection des mitrailleurs. Les chasseurs d'escorte patrouillent en rase-mottes, mitraillant la jungle environnante afin de décourager les tireurs isolés.

L'hélicoptère se pose dans la clairière. Edmée laisse tourner le moteur et ne s'éloigne que de quelques mètres pour aller examiner deux blessés vietnamiens. L'un d'eux souffre le martyre : blessure profonde à la cuisse, causée par l'explosion d'une mine. Elle lui fait une piqûre de morphine, puis montre aux hommes la manière de placer le blessé sur l'une des civières en toile métallique doublée de caoutchouc mousse qui sont accrochées aux flancs de l'hélicoptère. Le blessé est solidement maintenu par les courroies : il ne faut pas, en cours de vol, qu'il roule sur sa jambe blessée. Le second soldat, qui a une épaule fracassée, est placé sur l'autre civière.

Tandis que M^lle André les enveloppe dans leurs couvertures, le sergent vietnamien qui commande le poste arrive en courant avec un énorme paquet de lettres.

« Pouvez-vous les emporter ? implore-t-il. Mes hommes sont ici depuis un an. Les avions ravitailleurs nous parachutent du courrier, mais c'est la seconde fois seulement que nous avons l'occasion d'en envoyer. »

Elle trouve une place pour loger la précieuse cargaison.

En décrivant de grands cercles, l'hélicoptère gagne 300 mètres d'altitude et met le cap sur Hanoï. Les deux blessés sont étendus de chaque côté d'elle, à l'extérieur du cockpit. De la main, elle peut atteindre leur visage.

« Nous arriverons bientôt », leur dit-elle pour les rassurer.

Ils esquissent un sourire de reconnaissance.

Après avoir passé Phu-Ly, elle lance un message radio :

« Merci, Chef Bleu, je pourrai atterrir toute seule. »

Le vrombissement de son rotor fait accourir les brancardiers du terrain d'Hanoï, qui ont été alertés. Planant habilement, elle se pose avec la douceur d'une colombe. On transporte en hâte les blessés à l'excellent hôpital d'Hanoï, où des chirurgiens expérimentés prennent aussitôt soin d'eux.

De retour au camp de Gia-Lam, M^lle André met pied à terre, allume une cigarette et rédige son rapport. « 160 kilomètres. Deux heures et demie de mission. Pas d'ennuis de moteur. Pas de D. C. A. Les blessés sont en bonnes mains. Voyage sans histoire. »

ATHLETIQUE, Mlle André a la taille d'un jockey et la poigne d'un haltérophile. Avec cela, sensible, alerte, vive comme le vif-argent. A voir sa bouche bien dessinée, toujours prête à sourire, et la candeur de ses yeux marron, on ne penserait pas qu'elle a vu tant de souffrances !

Sixième d'une famille de neuf enfants, elle est née à Strasbourg, où son père était professeur au lycée. Celui-ci nous a dit que courage et esprit d'indépendance ont toujours été les qualités dominantes d'Edmée. A treize ans elle se passionne pour la moto. Un jour, à la foire de Strasbourg, elle va voir dans une baraque d'attractions des casse-cou qui terrifient les spectateurs en tournant à toute vitesse sur un mur de bois circulaire. Leur numéro terminé, elle quitte sa place et demande qu'on lui laisse faire un essai. Elle conduit si bien ces engins bondissants et rapides que les acrobates l'invitent à s'engager dans leur troupe.

Sa passion pour l'aviation remonte au jour où le fiancé de sa sœur l'emmène faire un tour dans son biplace. Dès lors, Edmée se spécialise dans l'école buissonnière pour aller contempler les avions sur le terrain privé de l'Aéro-Club d'Alsace. A dix-sept ans elle prend ses premières leçons de pilotage avec « Bouboule » Pinot, qui s'est acquis une certaine notoriété comme mécanicien de Guynemer.

Survient la seconde guerre mondiale. A leur arrivée, les Allemands ferment les écoles de pilotage. Edmée s'oriente vers sa seconde passion, la médecine. Elle s'inscrit à la Faculté de Strasbourg, alors en exil à Clermont-Ferrand. Ne pouvant plus piloter des avions à moteur, elle se lance dans le vol à voile. En novembre 1943, la Gestapo fait une descente à l'université, tue plusieurs professeurs et arrête tous les étudiants qui tombent entre ses griffes pour les envoyer en Allemagne continuer leurs études. Edmée ce jour-là est à l'hôpital. Sa propriétaire la fait prévenir, ce qui lui permet de se sauver à Paris.

Elle continue ses six ans d'études à la Faculté de médecine et se spécialise dans la chirurgie du cerveau. Elle entreprend également de compléter ses connaissances dans un domaine qui lui tient à cœur et suit des cours sur les problèmes de biologie aéronautique. Sa thèse s'intitule : « la Psycho-pathologie du saut en parachute. » Cette étude lui vaut le titre de lauréat de la Faculté de médecine et la médaille d'argent, décernée chaque année à quelques élèves particulièrement remarquables.

SON diplôme en poche, Edmée combine ses deux vocations en remplaçant le major du camp d'aviation de Mitry-Mory, où l'on forme des parachutistes. Pour plaisanter, ceux-ci la mettent un jour au défi de sauter.

Avant qu'ils aient eu le temps de s'en rendre compte, elle est avec eux dans l'avion. Elle est si menue — 45 kilos — que les hommes l'ont surnommée : « la môme 15 grammes ». Toujours la première à sauter, elle est toujours la dernière à arriver au sol.

Un jour, alors qu'on se prépare à sauter, le général commandant la base fait une inspection surprise. Tandis que les soldats se mettent au garde à vous. Edmée essaie de se cacher entre deux gaillards de 1 m. 80, au troisième rang. Le général passe, s'arrête devant elle, la dévisage avec un air railleur et s'écrie :

« Ça, par exemple ! Mais c'est une femme ! »

Le commandant se dépêche de lui expliquer que « Mlle le docteur » soigne les soldats avec tant de dévouement que, pour la remercier, ils l'emmènent avec eux. Echange de bons procédés.

« A-t-elle sauté ? demande le général.

— Quinze fois, mon général ! et au poil !

— Quinze fois ! Faites-lui passer l'examen médical et, si elle est apte, qu'on lui donne le brevet ! »

Et voilà comment Edmée devint parachutiste en titre.

Lorsque l'armée française demande des médecins pour l'Indochine, Mlle André se porte volontaire. Arrivée à Saïgon en 1949, elle est nommée assistante du médecin chef de l'hôpital Coste, centre de neuro-chirurgie. Un matin, le médecin général André Robert l'appelle à son bureau. On vient d'apprendre qu'un sergent français est gravement malade près de Muong-Nghat, dans le Haut-Laos. C'est un poste si avancé qu'il faudrait cinq jours au médecin le plus proche pour y parvenir, à condition de pouvoir traverser un territoire infesté d'ennemis.

TEL est l'un des nombreux problèmes qui rendent la situation du service de santé si décourageante en Indochine. Il faut quelquefois mettre en ligne une batterie d'artillerie, un escadron de chars et un bataillon d'infanterie entier pour aller chercher et ramener les blessés. Cahotés sur des civières ou à dos de mulet, quantité meurent en cours de route. De plus, le long convoi des sauveteurs fournit une cible idéale aux tireurs isolés.

Le général Robert explique à Mlle André que l'état du sergent exige des soins immédiats et lui demande si elle est prête à se laisser parachuter.

Elle passe trois semaines sur les lieux à soigner le blessé et plusieurs cas de typhus qui se sont déclarés au camp. Mais alors se présente un autre problème, qui a toujours donné du fil à retordre au service de santé : quand on a parachuté un médecin pour une mission spéciale, comment le récupérer ensuite ?

En l'occurrence, il faut deux sergents, vingt-quatre soldats et un certain nombre d'animaux de trait. Ils se fraient un passage, en file indienne, sur un sentier d'un mètre de large, à travers la jungle épaisse. Les indigènes ne cessent de parler de cette jeune femme médecin qui est descendue du ciel en un saut vertigineux. A toutes les étapes, sur le chemin du retour, les villageois viennent lui demander de soigner leurs malades. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, longtemps après que les soldats, épuisés par une journée de marche, se sont endormis, Edmée prodigue ses soins aux Vietnamiens. Au bout de cinq jours il ne lui reste plus de médicaments, mais elle a des quantités de porte-bonheur, de curieux bracelets de coton, attachés à son poignet par les habitants de la jungle reconnaissants.

Cette expérience montre à Mlle André que les combattants d'Indochine ont un besoin criant d'hélicoptères pour permettre au médecin non seulement d'atteindre les régions isolées, mais aussi d'en revenir. Au cours de l'été 1950 le général Robert apprend qu'il va disposer de deux hélicoptères. Mlle André s'offre aussitôt à apprendre à les piloter au cours d'une permission prochaine.

C'EST ainsi qu'elle passe sa « permission », à 48 kilomètres de Paris, à Cormeilles-en-Vexin, dans une école d'entraînement privée réservée à l'armée et dirigée par le commandant Henry Boris. A cette époque la France ne comptait que trois ou quatre pilotes d'hélicoptère. Seule femme d'un groupe de six élèves, Mlle André n'est pas prise très au sérieux dans les débuts. Mais bientôt les hommes comprennent que cette petite femme aux épaules si fragiles n'est pas là en amateur. En tout cas, elle ne profite jamais de ce qu'elle est femme pour couper aux corvées. Comme tout le monde, elle pousse les hélicoptères pour les rentrer le soir dans les hangars et les en sortir le matin. Elle fait le plein, frotte et nettoie les appareils.

Son instructeur, André Onde, ne se souvient que d'un seul cas où son instinct féminin se soit manifesté. Par une chaude journée du mois d'août, un corbeau vient se poser sur la route et ses pattes sont prises dans l'asphalte qui fond au soleil. Les hommes rient à gorge déployée en voyant les efforts qu'il fait pour se libérer. Edmée, elle, ne rit pas. Elle se précipite et dégage l'oiseau, qui, en se débattant, s'est cassé trois griffes. Edmée sort sa trousse, procède à une amputation selon toutes les règles de l'art, panse le corbeau et lui rend la liberté.

Le commandant Boris assiste à son « lâcher », son premier vol seule à bord d'un hélicoptère.

« Elle s'en est bien sortie ! dira-t-il plus tard. Quelle maîtrise ! Cette fille a un sang-froid merveilleux ! »

Edmée obtient son brevet, et le commandant Boris la considère à l'heure actuelle comme un des meilleurs pilotes d'hélicoptère qu'il connaisse. Elle a dernièrement passé son brevet de pilote de transport, brevet qu'elle est la seule femme au monde à posséder.

DE retour en Indochine, Edmée réussit à sauver des hommes qui autrement n'auraient pas survécu. Le sergent Joseph Lerouge m'a raconté, alors qu'il était encore à l'hôpital, comment il a été sauvé par Mlle André. La colonne d'artillerie dont il faisait partie était tombée dans une embuscade du Vietminh. Il avait une balle dans la jambe et son dos avait été labouré par un shrapnel. Une demi-heure de transport dans une ambulance militaire demeure la plus douloureuse expérience de sa vie. Plus mort que vif, il arriva enfin sur la piste d'atterrissage, où il rencontra pour la première fois Mlle André.

« En la voyant venir me chercher dans ce coin perdu, j'ai eu l'impression que ma mère avait tout à coup surgi au milieu de la jungle, me dit-il. Quand elle me donnait une petite tape sur la joue, c'était merveilleux ! Dans son hélicoptère, j'avais l'impression d'être étendu sur un nuage. »

« Avant son arrivée, m'a dit un homme du service photographique de l'armée, ceux qui étaient blessés au ventre préféraient se flanquer une balle dans la peau plutôt que de souffrir de la gangrène qui s'emparait d'eux. Aujourd'hui, quand un homme est touché, il se dit : « La toubib » à ailettes est en route. » Il sait que l'armée ne l'oublie pas et fait tout pour le tirer d'affaire : ce n'est plus du tout la même chose. »

EDMEE m'a raconté qu'elle était restée pendant six jours seule avec deux compagnies de légionnaires. Le capitaine Alexis Santini l'avait amenée en avion pour qu'elle pût soigner sur place dix-sept blessés. Santini devait les transporter ensuite à l'hôpital deux par deux. Par suite d'ennuis mécaniques, il lui avait été impossible de revenir après son second voyage ; Edmée avait eu l'entière responsabilité des treize autres blessés.

Tandis que la bataille faisait rage entre les légionnaires et les éléments de guérilla qui entouraient le poste, elle opéra deux hommes blessés au cerveau et un autre dont le genou avait été labouré par un shrapnel. Pour toute salle d'opération elle disposait d'une tente, pour toute table, de bambous grossièrement assemblés. Un légionnaire, qui pourtant en avait vu d'autres, s'évanouit tandis qu'il l'aidait à administrer l'éther. Quoi qu'il en soit, ces opérations d'urgence réussirent pleinement. Le sixième jour, elle profita d'une accalmie pour s'échapper avec ses treize blessés. Défiant les lignes ennemies, un camion les conduisit au village voisin et, de là, à l'hôpital.

LE CAPITAINE VALERIE ANDRE, « toubib à ailettes », a accompli cent soixante-huit sauvetages en trois cent quarante heures de vol à bord de son hélicoptère qui a été spécialement aménagé pour le transport des blessés graves.

Mlle André a vécu un des instants les plus pathétiques de sa vie le jour où elle transporta un légionnaire blessé à la tête. Il était dans le coma lorsqu'on l'installa sur la civière de l'hélicoptère. A 500 m. d'altitude il se réveilla. Pris de panique, il brisa les courroies qui attachaient ses poignets, trouva le moyen d'entrer dans le cockpit, la figure couverte de sang, où il il essaya de s'emparer des commandes. Edmée parvint à l'en éloigner, mais le poids de l'homme déplaçait le centre de gravité de l'appareil au point de menacer dangereusement l'équilibre de celui-ci. Sans compter qu'il risquait d'un moment à l'autre de tomber dans le vide. Fort heureusement, affaibli par l'hémorragie, il finit par retomber sur la civière.

Lorsque les Français lancèrent une grande offensive, en mars dernier, pour repousser les Viets hors du delta tonkinois, Mlle André survolait plusieurs heures par jour le territoire ennemi. Au-dessus d'elle de gros nuages, dans lesquels son avion ne pouvait s'engager en sécurité (car il était dépourvu des instruments nécessaires au vol sans visibilité), l'obligeaient à voler à basse altitude. Les Viets la prenaient constamment pour cible, bien que la croix rouge fût visiblement peinte sous le fuselage de son appareil.

UN jour elle décolla avec un chargement de blessés au milieu du feu des mortiers. Elle avait à peine atteint 100 mètres d'altitude que les mitrailleuses et les fusils se mirent à cracher. Une balle atteignit le haut de la civière de droite. Cette partie, faite d'une composition à base de carton, sert d'abri au blessé. Avec un horrible bruit de râpe, le projectile fendit le sommet de la civière sur toute sa longueur, comme l'eût fait une paire de ciseaux géants.

Etant chargé, l'hélicoptère ne pouvait s'élever que d'une cinquantaine de mètres à la minute. Ces minutes furent un véritable martyre. Edmée continua de monter à la verticale afin que, si l'appareil était atteint, il pût se poser dans l'avant-poste et non au milieu des ennemis. A 300 mètres d'altitude, les oreilles résonnant encore du bruit des balles, elle put se diriger vers un lieu sûr.

A TROIS reprises, des généraux français ont décoré leur chirurgien volant de la Croix de guerre des T. O. E. avec palmes. Après lui avoir épinglé la croix sur sa blouse blanche et lui avoir donné l'accolade, ils ont lu la citation rituelle à l'ordre de l'armée. L'une dit notamment :

« Sous une frêle apparence féminine elle cache une énergie peu commune, un courage à toute épreuve, un dévouement sans limite et la plus froide audace. Elle sert magnifiquement la cause de la France. »

Elle a été également faite chevalier de la Légion d'honneur. De son côté, le Vietnam lui a décerné sa propre croix de guerre et la croix d'officier dans l'ordre national du Vietnam.

Pourtant, comme c'est le cas pour beaucoup de vrais héros, Edmée ne cherche pas du tout à jouer les héroïnes. Elle s'est refusée à porter le ruban rouge, jusqu'au jour où son beau-frère, lui-même chevalier de la Légion d'honneur, lui a dit que c'est une des règles de l'ordre. C'est alors seulement qu'elle permit à sa sœur de coudre le ruban au revers de sa tunique.

SANS se rendre compte qu'elle est en passe de devenir une des femmes les plus célèbres de France, elle commande aujourd'hui l'escadrille tonkinoise, qui compte quatre hélicoptères. Entre deux missions elle s'occupe de commander l'huile, l'essence et les pièces détachées. Elle choisit les mécaniciens qui feront les réparations et veille à ce que les missions soient équitablement réparties entre les pilotes.

La vie en Indochine n'est pas spécialement agréable. Au Tonkin il arrive que la température monte à 50 degrés. Mlle André ne prend presque pas de distractions et n'a jamais son compte de sommeil. Mais où qu'elle passe, que ce soit dans un hôpital, dans un poste ou dans la rue, il est rare qu'un soldat ne vienne vers elle pour lui dire :

« Mademoiselle Hélicoptère, vous souvenez-vous de moi ? Vous m'avez sauvé la vie. »

Alors Valérie-Edmée André oublie la chaleur suffocante qui règne sous le Plexiglass de son cockpit, la moustiquaire sous laquelle elle dort toutes les nuits, les tireurs isolés dans les herbes géantes et les éclatements meurtriers des mortiers.

Elle sait pourquoi elle continue de rester en Indochine.

VILLEGIATURES d'été ?... Commençons par la plus proche de nos voisines, la Normandie aux verts légers, la Manche bleue et grise, et, sur la côte, Deauville... Pourquoi pas ?

« Deauville, si près de Paris et si loin de la mer », disait Tristan Bernard.

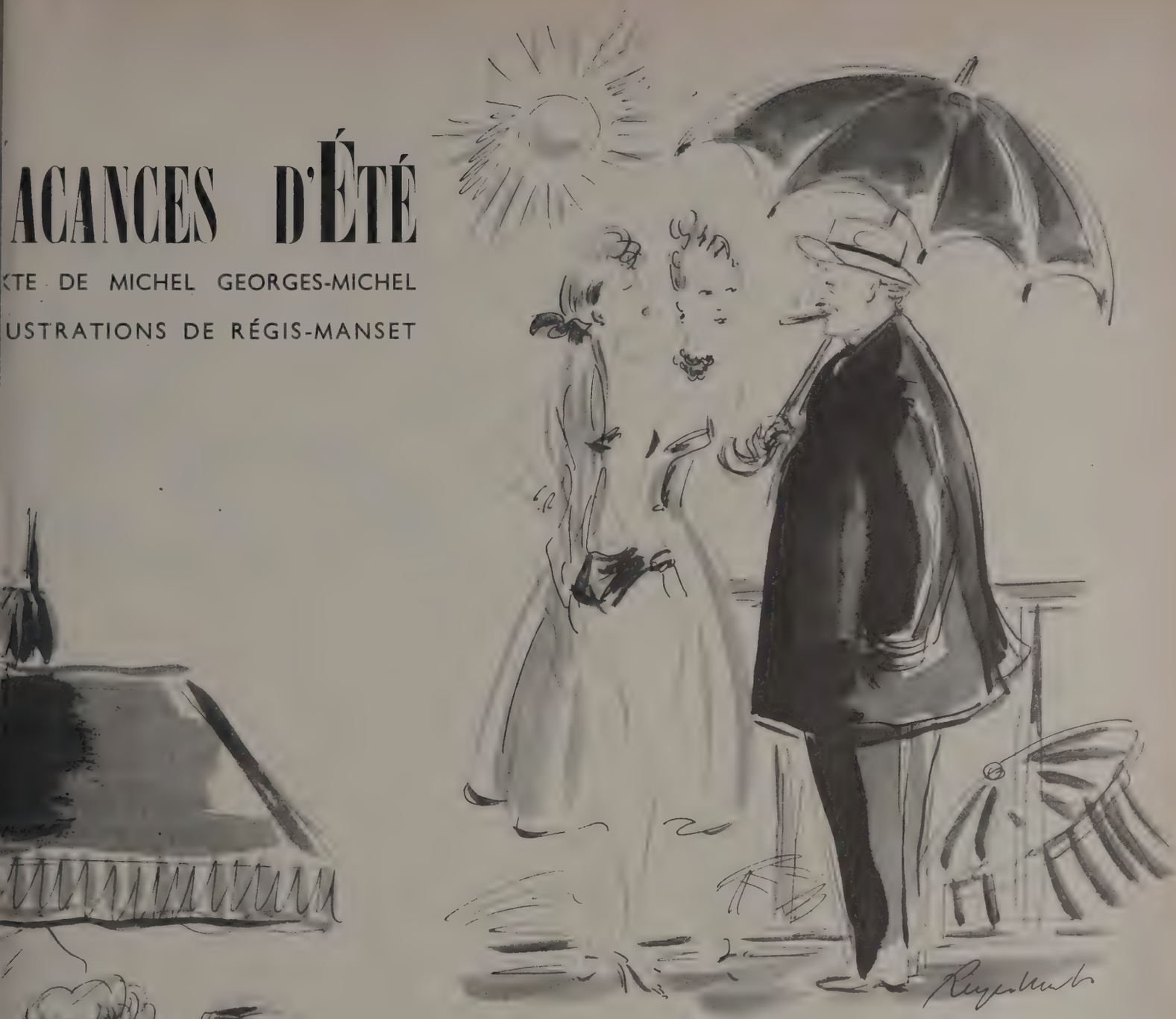
Près de Paris, oui. A peine trois heures par la large autostrade verdoyante ; puis par la route qui longe la Seine jusqu'à Mantes, Evreux, Pacy, les lacets de La Rivière-Thibouville. Et les montagnes russes qui, de Lisieux à Pont-l'Evêque, dominent la vallée d'Auge, tournant en bas comme un disque fleuri...

Mais pas si loin de la mer. Des terrasses d'hôtels élevés dans un style qui ne défigure pas le paysage, au delà des cages à mouches des tennis, à travers les rideaux de géraniums et d'azalées, la voici, cette mer, telle que l'agitèrent Boudin et Dufy sur leurs toiles, d'ardoise et d'argent dans l'estuaire, à peine blessée par la falaise blanche du Havre ou par les voiles capricieuses des régates.

ACANCES D'ÉTÉ

KTE DE MICHEL GEORGES-MICHEL

USTRATIONS DE RÉGIS-MANSET



Au « Bar du Soleil », M. André, précautionneux, porte ses armes : parapluie sur panama...

Ces gens, aujourd'hui devant le tapis vert, ne seront pas obligatoirement, demain, sur le sable...

Si la foi soulève des montagnes, Vichy soulève et allège la montagne du foie... (Willy?)

A Vichy le génie des eaux devient parfois le génie de la Pastille, pense le gros monsieur de droite.

Et la foule sur le sable, sur les planches aux mâts rutilants d'étendards où chaque jour tout Paris se cherche et se retrouve, de midi à 14 heures, autour d'un bar qui, même aux rares matins de tempête, a pris le nom de « Bar du Soleil ».

Depuis 1912, où, après le duc de Morny, le barman Cornuché recréa Deauville, seules les modes semblent avoir changé si les gens sont les mêmes, avec des noms un peu différents : sur la chaise où s'était reposé Alphonse XIII, accompagné de son ambassadeur aux longues moustaches, voici l'ex-roi Farouk, suivi d'un chef de police non moins moustachu ; à la table où Mistinguett et Liane de Pougy contaient des histoires à feu le baron Henri de Rothschild, M^lles Edith Piaf et Simone Simon écoutent Guy du même écusson ; là où s'accoudait Sem pour croquer les uns et les autres au fond de son chapeau, Bib et Régis-Manset prennent des notes sur les chapeaux des nouvelles dames, si peu en eussent-elles. Sur les courts, que de petites sœurs de Suzanne Lenglen, en si short short et les cheveux au vent !

Au paddock, dans les tribunes des grandes réunions, la même aristocratie que naguère, heureusement, de la princesse de Faucigny-Lucinge au duc d'Audiffret-Pasquier, de la comtesse de Chambure à M^me Couturier. Et encore presque tous les La Rochefoucauld et des souverains qui ne sont plus de Kapurthala, mais quelques Irakiens, rois du pétrole, faisant leurs comptes, carnet et stylo entre leurs longs doigts bruns.

Toutes ces personnalités se retrouvent le soir autour des tables vertes, y compris MM. Wildenstein, Boussac et Carpentier, ou même le peintre Van Dongen, interrogé par un journaliste :

« Vous aimez tant Deauville ?

— L'artificiel est ici de meilleure qualité qu'autre part. Et mon chien, qui voulait voir Rita Hayworth, me faisait la tête quand je lui parlais d'aller à Chatou. Tou, tou, tou... »

Van Dongen n'a pas de chien. Ça ne l'empêche pas d'être de tous les galas du casino, où tous ses modèles semblent s'être décrochés des murs pour paraître en ce somptueux carnaval.

C'est là un spectacle à peu près unique au monde de toutes ces élégances faisant leur entrée par la galerie dorée comme dans un Versailles et portant sur leur dos fardé, étiquettes comprises, les réclames des grands faiseurs et les bijoux que la foule évalue. Autour des quatre cents tables fleuries, sous les soixante lustres de cristal, cinq cents quasi-nudités s'enlaçant pour les dernières danses au rythme des orchestres hawaïen ou sud-américain, les musiciens de celui-ci en bottes à éperons et lasso à la ceinture.

« Pour monter à cheval ils doivent sans doute se déguiser en violonistes », s'étonne un ami de M^lle Greco, de qui le flair s'est vite adapté à l'ambiance si elle a laissé son premier nez à Saint-Germain-des-Prés.

Tandis que, considérant la foule des danseuses et danseurs souriants, mais si compressés que l'on ne peut distinguer s'ils se tiennent poitrine contre poitrine ou dos à dos, Lily Pons s'exclame :

« Ils ont dû faire leur apprentissage chorégraphique dans une boîte à sardines ! »

Mais le classique feu d'artifice rose et or enveloppe toute la salle dans une robe de féerie. Les uns, en sarabande, vont assiéger les boîtes de nuit — Brummel ou Malibran — et se tiendront éveillés en frappant de leur cuiller sur des casseroles ou sur la caisse de l'orchestre noir, agités comme dans un asile des tropiques. Les autres iront dormir dans leur chambre normande, aux senteurs de cretonne. A moins que la fantaisie ne leur prenne d'aller demander le café au lait dans quelque ferme voisine d'Honfleur, où conduit la plus jolie route du monde...

Et Vittel fait des reins d'airain...

La Baule : le nudisme en famille.

Cannes : le nudisme sans trop de familles.

VICHY, Vittel... Ne croyez pas que tant de gens se rendent dans ces deux illustres villes d'eaux uniquement pour se soigner. Sans doute n'est-ce là qu'un prétexte pour retrouver, sous les peupliers des rives de l'Allier ou les sapins des Vosges, une société pour qui le bienfait des sources ne veut être que secondaire.

Pourtant, toute la terre accourt ici et là. Tous les monarques du monde se sont penchés sur les eaux bienfaisantes et ont pillé les petits marchands ayant ouvert leurs souks autour des promenades.

Il y a un air de famille entre ces deux grandes stations. Chacune a son parc célèbre, ses restaurants fameux, son casino et son théâtre, son histoire et ses légendes.

Comme d'Aix ou de Bagnoles-de-l'Orne, riante sous ses tilleuls, on cite des cures merveilleuses et des témoignages au moins littéraires.

Robert de Flers dit un jour, après un de ces déjeuners qu'il appréciait tant :

« Feydeau vient de dire que j'ai pu puiser mon inspiration dans ses comédies. Mais non, c'est ici. Notre esprit, c'est fait d'eau, et non Feydeau... » Pardonnons-lui cette boutade estivale.

On aurait pu écrire la chronique de Vittel ou de Vichy comme celle de Deauville ou de Cannes.

Qui n'y ai-je rencontré, depuis les anciens shahs de Perse, encore coiffés de leur bonnet à aigrettes et à diamants, jusqu'au roi d'Araucanie, qui distribuait des décorations même aux valets de chambre !

Je me rappelle une longue promenade avec la reine de Madagascar, Ranavalo. J'étais bien honoré... et bien ennuyé. Sa conversation était, pour le moins, insignifiante. Mais sa dame de compagnie m'avait fait observer que l'on ne doit point quitter une souveraine avant qu'elle ait donné congé, et ne lui présenter que des gens titrés.

La délivrance m'était apparue, alors, sous les traits de la princesse Metschersky, une ancienne actrice qu'avait épousée le vieux prince et qui fut l'héroïne de bien des scandales ! N'importe. J'allais pouvoir lui « passer » Ranavalo. Je la présentai donc :

« Majesté, permettez-moi, la princesse Metschersky aimerait avoir l'honneur... »

Mais celle-ci se redressait :

« Mon cher, j'ai divorcé. Apprenez que je ne suis plus princesse : je suis devenue une femme du monde... »

Vittel, ses courses, son grand hôtel à terrasses... Vichy, son opéra, sa foule cosmopolite sans cesse renouvelée, son air si pur.

Et les « vingt et un jours » vitupérés jadis par Mirbeau passant comme dans une fête...

Jumping... ping, ping, ping... et pong !

AUTRES loisirs de l'été... La longue plage bretonne caressée par le vent tiède de sa baie : La Baule, repos des familles... Ouais ! Avec son bois de pins, une sorte d'Arcachon moins mélancolique. Avec ses vieux manoirs, les fortifications de Guérande, ses landes, une sorte de paysage gaélique du temps de Merlin l'Enchanteur.

Là aussi les hôtels amusent les yeux avec leurs façades à encorbellements fleuris, à chaque instant colorées diversement par des ciels changeants, des bleus d'outremer orageux aux transparences perlées des aurores.

Le climat d'Atlantique fouette les nerfs et la peau. Aussi bien les dancings, les « potinières », les pâtisseries, les coins de sports abondent.

Un étrange lutin anime cette place. C'est le danseur Harry Pilcer, qui dansa si peu, mais sourit tant et fit fortune avec deux pas, le génial Américain !

C'est Gaby Deslys qui l'amena en France, avec une bourriche d'huîtres et une négresse qu'elle perdit en mer.

Elle me raconta :

« C'est l'homme le plus séduisant du monde. Mais un jour je voulus l'embrasser, il s'imagina que je lui proposais un *catch*. Il me souleva, me renversa jusqu'à terre, me fit toucher les deux épaules, puis s'éloigna en me disant : « Tu vois, je suis plus « fort que toi. »

Gaby Deslys emmena Harry Pilcer à Marseille. Mais Pilcer découvrit La Baule et put écrire à ses amis d'Amérique :

« La récompense du voyageur en Europe, c'est la France. Mais la récompense du voyageur en France, c'est La Baule... »

Ce jeune homme sympathique exagéra-t-il ? Il est un fait, M^lle^ Michèle Morgan possède une petite villa sur la route qui mène au Croisic. Elle y est si souriante que c'est le seul endroit du monde où elle n'ait pas l'air de jouer *les Deux Orphelines* à elle seule...

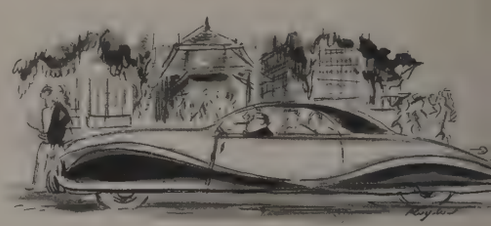
Si Cannes est, selon le bâtisseur de cités André, une ville essentiellement d'hiver, au climat le plus doux de la côte, l'été y est bien agréable.

« Pourquoi s'en aller à Honoloulou, demandait Mrs. Louisa Fifrelin, nous l'avons ici ! »

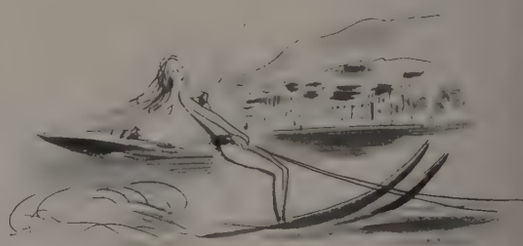
Oui, Loulou. L'été, Cannes semble reposer dans une sphère de ciel rose où s'agitent à peine les palmes vertes de ses dattiers, où les vagues sont aussi paresseuses que celles du Lido de Venise, et les estivants plus nus, ah ! bien plus nus qu'à Papeete, où les Américains tentent d'interdire le « deux-pièces », puisque c'est ainsi que l'on nomme réglementairement le charmant costume balnéaire composé de deux petites pastilles pectorales et d'un plus petit cache-rien accroché à rien.

Cannes, où lord Brougham (il y a sa statue, et il la mérite !) inventa le bridge, qui fait vivre ou console tant de gens ! Mais le peintre Jean-Gabriel Domergue, dont la villa domine la côte, assure que ce Brougham n'était qu'un fameux dentiste...

Cannes, où la reine Victoria, dans sa voiture aux chèvres, accompagnait l'ex-impératrice Eugénie et qui bourdonne aujourd'hui, chaque été, dans le cosmopolis des festivals de cinéma, réunions d'êtres surréalistes ou sublunaires... Cannes, centre de cette Riviera multiple en sa splendeur et unique dans sa couronne de mon-



Aquaplane... plane, plane et vole !



Sainte Madame André, Madone de La Baule...

tagnes vaporeuses comme les cendres d'or d'un paravent nippon ; Cannes, où les pêcheurs sous-marins s'ébattent entre les trésors perdus des galères phocéennes...

Toute l'aventure du monde est là, des rois du Gotha et de la banque aux parasites de luxe et aux lazzaroni internationaux. De Marseille à Vintimille, des rochers rouges de l'Esterel aux îles de Lérins, la mer ne caresse qu'une rive heureuse, et chaque girandole de lumière, chaque farandole de danse, chaque coup de canon ou de bouchon qui saute et remplit de la poussière des mimosas ou de la mousse de champagne l'air d'alentour a pour capitale cette Croisette blanche où, dans chaque jardin, s'ouvre un bal...

Wagner tonne au Casino, Scotto s'égrène dans les bars, et la rengaine sucrée de Toselli, encore ! pleure dans les restaurants quand des chanteurs napolitains envoient leurs sérénades aux balcons des palaces.

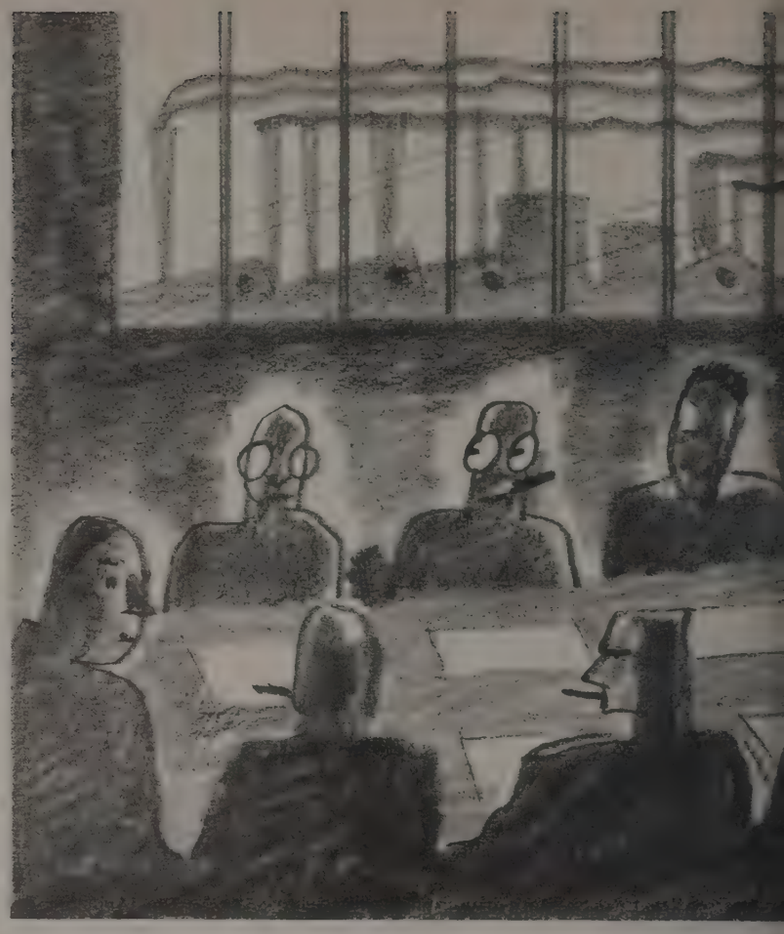
Et les yachts !... Ni dans la baie du Havre, qu'animait le prince de Joinville, ni autour de Cowes, que patronnait Edward, ni devant Miami, aux maisons de cristal, les voiles ne sont si blanches, si légères, si impalpables dans le ciel.

Cannes, paradis l'hiver, enfer l'été ! Mais le bel enfer où se laisser rôtir est une volupté, où les damnés sont tous personnages d'Offenbach, d'Auric ou de Satie, où les heureux de toute la terre trouvent un bonheur si présent qu'il leur semble éternel...

M. Charles D..., le « commodore de l'amer ».

AUX LÉGENDAIRES MAGNATS DE LA RUHR ONT SUCCÉDÉ DES DIRECTEURS COMMERCIAUX, DES TECHNICIENS, DES DIRECTEURS SOCIAUX.

« Croyez-vous que nous verserions un seul pleur si les choses allaient mal pour vous en Westphalie ? », déclarait, en 1870, le ministre prussien du Commerce à un industriel rhénan. Selon l' « Industriekurier », c'est à peine si la séparation de la Ruhr, en 1923, fut ressentie par les allemands. Depuis, l'esprit a bien changé. L'Allemagne tout entière a les yeux fixés sur la Ruhr. Elle surveille anxieusement sa production et l'encourage de toutes ses forces. Cette ambiance favorable explique en partie le redressement extraordinaire d'une situation qui, en 1945, paraissait désespérée. Aujourd'hui le nouveau « brain trust » de la Ruhr, appuyé par le gouvernement fédéral, concentre ses efforts sur l'octroi des capitaux d'investissement, dont la Haute Autorité de la Communauté charbon-acier est devenue maîtresse. Il fait là son métier. A nous de ne pas nous laisser distancer.



LES NOUVEAUX MAITRES DE

DANS LA GUERRE DES HAUTS FOURNEAUX, DES LA

Pour tous les Allemands, la primauté de l'économie est un axiome : hommes politiques, syndicat ouvrier unique et citoyens inorga

« JE vous emmène à Wall Street », m'a dit mon hôte. Ce n'est pas une plaisanterie de comparer la Breitestrasse de Dusseldorf à la citadelle financière américaine. Les formidables buildings de la Rhein-Ruhr bank, de la Rheinische-Westfalische bank, de la Bankverein et de la Bank für Gemeinwirtschaft occupent la plus grande part d'une artère qui est le coffre-fort des plus grosses affaires d'acier d'Allemagne et sans doute d'Europe.

A l'aspect massif et « col cassé » des trois premiers établissements s'oppose le style plus moderne et aéré de la Bank für Gemeinwirtschaft, qui est en passe de devenir l'une des plus importantes d'Allemagne. C'est la banque de la D. G. B., le syndicat ouvrier unique de la République fédérale. Grâce aux cotisations de ses six millions de membres — chaque semaine, les patrons retiennent sur la paie des syndiqués la valeur d'une heure de travail, qu'ils versent eux-mêmes au syndicat — elle représente une véritable puissance financière. Il n'est pas un seul grand industriel qui ne s'y soit fait ouvrir un compte. De nombreux travaux d'investissements et des contrats d'exportation ont été réalisés avec l'appui de la banque syndicale, dont l'actif est évalué à 15 milliards de francs.

Dans les night-clubs élégants de Dusseldorf, j'ai entendu la chanson à la mode : *Il n'y a plus d'argent en Allemagne.* L'Allemagne occidentale, comme tous les pays d'Europe — bien plus à l'en croire — souffre d'une pénurie de capitaux d'équipement. Mais on s'écrase chez « Fatty » comme au « Tabaris », à « Monseigneur » et au « Tabu », de même qu'à « Charlotte chérie », au populaire « Palladium » et en bien d'autres endroits où la bière, le schnaps et les vins du Rhin coulent à flots dorés.

Dusseldorf a été de tout temps considéré comme le « Petit Paris » de l'Allemagne occidentale. Sa population est sympathique, accueillante aux étrangers venus des quatre coins du monde pour acheter, vendre, étudier — acheter surtout. Au Breitenlacherhof, palace de grande classe internationale, se coudoient des Américains, des Pakistanais, des Hindous, des Egyptiens, des Britanniques, des Persans, des Français, des Suédois, des Argentins, des Brésiliens...

A leurs hôtes les industriels de la Ruhr réservent d'assez étonnantes surprises. On commence le déjeuner sur une nappe bleue, garnie de précieuse vaisselle de même ton, qu'éclairent des lampes bleutées. Les hors-d'œuvre terminés, le décor change : nappe rose, viandes et vins rouges, éclairage harmonisé, etc. Rien n'est négligé pour frapper et séduire le visiteur. On sait admirablement ici qu'il ne suffit pas de produire, mais qu'il faut vendre. C'est une hantise dans toute l'Allemagne en général et dans la Ruhr en particulier, qui est la locomotive de l'économie allemande.

'ALLEMAGNE

INOIRS ET DES MINES

ɔensent d'abord en termes de production.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL R. BRANELLEC

LE REDRESSEMENT « MIRACULEUX »

LE vent se lève, il faut tenter de vivre », écrivait Paul Valéry. A Dusseldorf, on n'en est plus à tenter de vivre. On vit, on travaille et, derrière Dusseldorf, toute la Ruhr et toute l'Allemagne vivent et travaillent pour prendre dans l'Europe d'après guerre leur place, la première autant que possible. Et qui peut le leur reprocher ?

Avec une rapidité inouïe, l'Allemagne a refait ses muscles. En 1949, on a construit ou reconstruit 215.000 logements ; en 1952, 440.000. La production industrielle, par rapport à 1936 considérée comme base 100, a atteint en avril 1953 le niveau 156. Le revenu national brut, de 9.000 milliards de francs en 1950, s'est élevé en 1952 à près de 13.000 milliards de francs. La balance générale des échanges extérieurs, soldée en 1950 avec un déficit de 64 milliards de francs, présentait en 1951 un solde créditeur de 5 milliards de francs et, en 1952, un excédent de plus de 46 milliards de francs.

D'aucuns s'inquiètent de ce redressement « miraculeux ». Que faire pour l'endiguer ? Pratiquer une politique de « containment » économique, qui n'oserait pas dire son nom et aboutirait à rejeter l'Allemagne vers l'Est (en admettant que tous les partenaires occidentaux fussent d'accord sur ce principe d'action, ce qui est pure utopie) ? Se mettre en état de guerre économique ? Redresser les barrières douanières abaissées pour le charbon et l'acier et revenir à l'autarcie qui a conduit à la seconde guerre mondiale ? Ou poursuivre dans la voie de l'intégration européenne et tenter de liquider par ce moyen un passé de haines et de sang ?

LES DOUZE GRANDS KONZERN

ON n'a jamais parlé de la Ruhr sans lui associer les fameux « magnats ». Il est bien vrai qu'ils ont existé. On oublie de dire qu'ils ont disparu. Mais Alfred Krupp, Friedrich Flick et tant d'autres ? Justement, les autres n'existent plus. Les Hugo Stinnes, Otto Wolf, Mannesmann, Thyssen, Kirdorf sont morts. Déjà, dans l'entre-deux-guerres, s'était manifesté en Allemagne le même phénomène qui s'est observé en France et sur lequel, on ne sait pourquoi, un voile pudique a toujours été jeté : aux familles des maîtres de forges s'étaient substitués petit à petit des techniciens.

Si les magnats de la Ruhr avaient commencé de faire place à leurs successeurs, les techniciens, dès avant le début de la seconde guerre mondiale, cela ne signifie aucunement que leurs affaires se soient dispersées. Le processus de concentration mis en honneur par des hommes comme Emil Kirdorf, Krupp, Mannesmann, Hugo Stinnes s'était au contraire poursuivi et formidablement développé. Les liaisons de l'acier avec le charbon, entreprises pour faire échec à l'entente des propriétaires de mines qui imposaient leurs prix, avaient eu pour réponse la prise de participations dans des affaires sidérurgiques, puis leur contrôle par des charbonniers. De proche en proche, des intégrations verticales gigantesques s'étaient opérées.

La production de charbon des Vereinigte Stahl Werke égalait, avant la guerre, celle du bassin du Nord-Pas-de-Calais et sa production d'acier n'était pas inférieure à celle de l'ensemble de la sidérurgie française. Après les V. S. W. venaient : Krupp, Mannesmann, Kloeckner, Hoesch, Gutehoffnungshutte, Flick, Hermann Gœring Werke, Ilseder hutte, Otto Wolf, Thyssen et enfin Stinnes. Ils contrôlaient la quasi-totalité des matières premières nationales ou importées, la moitié des industries métallurgiques et mécaniques, de nombreux chantiers navals et la plupart des circuits commerciaux, y compris les transports fluviaux. Seule, la Hermann Gœring Werke était une entreprise d'Etat. Les onze autres étaient des propriétés privées, certaines contrôlées ou entièrement possédées par les familles des fondateurs (Krupp, Flick, Kloeckner, Otto Wolf), les autres dépendant des grandes banques qui géraient les actions déposées par leurs clients.

La législation fiscale avait favorisé les concentrations verticales. Les sociétés affiliées aux konzern étaient exonérées de l'impôt sur le chiffre d'affaires pour leurs transactions mutuelles. Une loi spéciale avait même été votée pour rendre en quelque sorte inaliénables les biens de la famille Krupp, devenue une institution nationale. En vertu de ces privilèges exorbitants, aucun des gouvernements des cinquante dernières années n'avait osé s'opposer à la puissance grandissante des konzern. Ceux-ci constituaient les piliers économiques de la nation. Tous les Allemands l'admettaient comme un *credo*. Les syndicats, après leurs victoires de 1918 et de 1919, avaient été balayés sitôt que s'étaient confirmés les redoutables prodromes de la crise et du nazisme.

LA MULTIPLICATION DU « BRAIN TRUST » DE LA RUHR

QUI commandait alors dans la Ruhr ? C'était une sorte de comité de direction réunissant les chefs des douze konzern. Au total, une quinzaine de personnages régnaient sur le charbon, l'acier, la banque, les industries de transformation et de transport, contrôlant l'ensemble de la vie économique allemande. Or c'est elle qui compte avant tout en Allemagne, aujourd'hui comme hier. Mais les quinze personnages du « brain trust », les quinze responsables du torpillage

(Suite page 52.)

☆

LES RESSOURCES de l'Europe occidentale en charbon sont concentrées en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Belgique, dans le Nord de la France et dans le bassin sarro-lorrain. Nos gisements du Centre et du Midi sont faibles et ne se défendent que grâce à la « protection géographique ».

LE menton fortement dessiné dans le visage rond armé de grosses lunettes cernées d'écaille, la forte corpulence laissent deviner l'énergie et le bon sens. Mais ce fils de mineur possède en outre une finesse et un sens politique aujourd'hui reconnus par la grande majorité des Sarrois qui lui ont renouvelé leur confiance avec éclat lors des élections de fin 1952.

« Les récentes négociations franco-sarroises, lui ai-je dit, ont fait apparaître à la fois l'interdépendance des économies sarroise et lorraine et les difficultés qui s'opposent encore, malgré les progrès réalisés par l'accord final, à une mise en œuvre rationnelle de leurs ressources.

— La Sarre, qui a la plus forte densité de population de tous les territoires européens, occupe, sur le plan de la géographie économique, une position très défavorisée à beaucoup d'égards par rapport au marché allemand. Depuis 1870, époque à laquelle l'industrie sarroise a commencé à se développer, le seul moyen de pallier ce désavantage a été une union économique avec la Lorraine, union qui n'a été rompue que pendant cinq ans. Le minerai lorrain et le charbon sarrois se complètent. De même, la Sarre, fortement industrialisée et à ressources agricoles insignifiantes, est le client naturel de la Lorraine. En contre-partie, celle-ci constitue un bon débouché pour les produits finis sarrois dont l'industrie s'est fortement développée depuis la fin de la guerre.

— Existe-t-il, selon vous, un moyen de renforcer la coopération sarro-lorraine de telle sorte que les deux bassins puissent tirer le meilleur parti de leurs richesses ?

— Le gouvernement sarrois mettra tout en œuvre pour donner à la communauté contractuelle issue des nouvelles conventions franco-sarroises un maximum d'efficacité et d'entente harmonieuse. Il va sans dire qu'il défendra tout particulièrement les intérêts sarrois, tout comme les représentants lorrains défendront ceux de la Lorraine.

— Mais l'avenir ?

— Des possibilités plus larges encore s'offrent dans le cadre de l'évolution européenne pour faciliter le travail en commun des deux régions économiques et en particulier des deux bassins industriels. La réalisation — en temps voulu — de ces

LE PRÉSIDENT JOHANNÈS HOFFMANN

M'A PARLÉ DU COMPLEXE SARRO-LORRAIN

possibilités remédiera aux difficultés existantes. Elle permettra, en rationalisant l'exploitation et la distribution, notamment du charbon, du gaz et du minerai de fer, l'utilisation la meilleure des ressources disponibles. Elle facilitera la constitution d'un grand complexe industriel, comparable à celui de la Ruhr, et servira en outre de modèle de collaboration européenne sur le plan économique, dans le sens que souhaite à juste titre la Haute Autorité de la Communauté charbon-acier.»

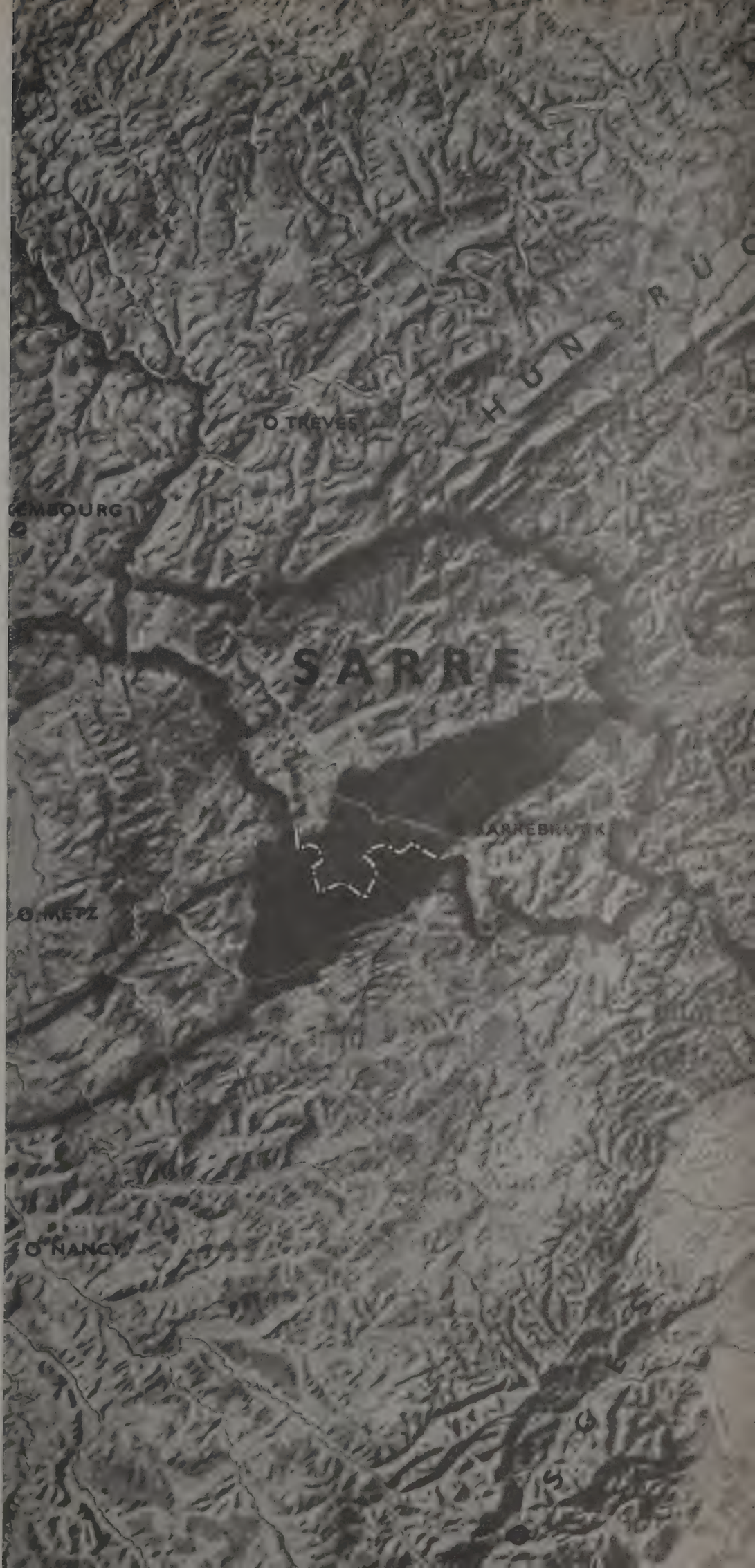
UNE DECLARATION PUBLIQUE DU PRESIDENT

PRECISANT sa pensée dans un discours prononcé à Ensdorf à l'occasion de la fête de sainte Barbara, le président Hoffmann a déclaré :

« L'accord de coordination qui va intervenir entre les administrations des mines françaises et sarroises ne définit pas seulement les conditions du contrat relatif au gisement du Warndt, mais établit également une collaboration fructueuse. Ainsi l'esprit du plan Schuman et les besoins de l'espace européen sont parfaitement symbolisés par l'union sarro-lorraine.

» Les conversations entre parlementaires français et sarrois ont montré que Lorraine et Sarre sont vouées l'une à l'autre. Elles ne peuvent faire face à la grande concurrence que si leur communauté s'appuie sur des points de vue identiques. »

LES SAARBERGWERKE, organisme franco-sarrois qui s'est substitué à la Régie des mines de la Sarre, exploitent sur 50 kilomètres de longueur environ une partie du très important gisement houiller qui commence en France et finit au voisinage de la frontière allemande. La production des mines sarroises atteindra 16.600.000 tonnes en 1953. L'économie sarroise absorbe le tiers des disponibilités totales, les deux autres tiers se partageant entre la France, l'Allemagne et les autres pays. Le programme d'équipement en cours prévoit de porter la production à 19 millions de tonnes par an.



(Suite de la page 49.)

de la République de Weimar, du succès du nazisme et de la catastrophe finale ? Aucune charge précise n'a pu être retenue contre eux. Seuls, Alfred Krupp et Hermann Rœchling ont été touchés, de façon assez bénigne en définitive. Parmi les autres, certains sont morts, certains sont toujours en place. Mais le « brain trust » de la Ruhr, au lieu de se composer de quinze oligarques, comprend désormais cent cinquante à deux cents techniciens et, nouveauté remarquable, des directeurs sociaux qui sont, à la tête de chaque entreprise, l'émanation du syndicat ouvrier unique dans un système de cogestion qui pourrait bien fournir à l'Allemagne une de ses meilleures armes dans la lutte pacifique qui vient de s'ouvrir. Tels sont les résultats bruts de la décartellisation.

LE CAS KRUPP

ELLE était fondée sur deux idées essentielles d'origine américaine. La première se résume dans la nécessité, unanimement admise, de briser les liens qui existaient en Allemagne entre l'économique et le politique et avaient abouti à subordonner l'Etat à une « excessive concentration of economic power ». La seconde affirmait que la déconcentration ne devait pas être une spoliation. Elle explique la solution finalement adoptée envers Alfred Krupp, qui reste maître d'une fortune évaluée à plusieurs dizaines de milliards de francs. On a estimé que la confiscation de ses biens était du ressort du tribunal de Nuremberg. Celui-ci, chargé de juger les grands responsables de la guerre, avait bien infligé une peine de prison à Alfred Krupp, mais s'était montré fort embarrassé sur le point des sanctions financières. Par la suite, la justice militaire américaine, appelée à juger le chef de la famille Krupp dans une nouvelle instance, prononça une confiscation partielle. La base juridique de ce jugement parut-elle manquer de solidité ? Par décision unilatérale, le haut commissaire américain Mac Cloy annula la confiscation.

Alfred Krupp est le fils de Gustav et Bertha Krupp, qui a donné son nom au fameux canon de 420 de la première guerre mondiale. Gustav est mort, Bertha vit toujours. D'autre part, Alfred, qui, en qualité de chef de la « familienstiftung » (fondation familiale), détenait les pouvoirs les plus absolus de gestion, a perdu ce privilège. Le colossal « magma Krupp » a été laborieusement évalué et réparti entre un certain nombre de sociétés nouvelles indépendantes, dont le capital (installations, stocks et matériel), prélevé sur le patrimoine Krupp, est divisé en actions qui ont été partagées entre les huit héritiers. Alfred a en effet un frère, Berthold, qui est marié, des sœurs et un neveu, Friedrich. Chacun d'eux, à l'inverse de ce qui se passait autrefois, peut disposer désormais de son paquet d'actions, sous réserve de se conformer aux dispositions légales, sans se préoccuper de l'opinion du chef de famille.

En bref, chaque membre de la famille Krupp possède des débris substantiels du « magma », et il est bien clair qu'on ne pourrait les empêcher de se réunir en vue d'une politique concertée, s'il leur en prenait la fantaisie. Les éléments positifs sont faibles : une promesse, plutôt morale que juridique, de vente des actions (mais qui osera en Allemagne se porter acquéreur « contre » Krupp, demi-dieu de la sidérurgie !) et une spéculation point très reluisante sur les divisions familiales susceptibles de se produire entre les héritiers.

SES RESSOURCES en charbon et en lignite font de la Ruhr le deuxième bassin du monde après la Pennsylvanie. La carte ci-contre donne une idée de la densité des sièges d'exploitation et de l'imbrication des différents domaines miniers. Le rendement-fond actuel, de 1.500 kilos, est de 500 kilos inférieur à celui d'avant guerre. A cela, plusieurs causes : 1) il faut de huit à douze ans pour équiper un nouveau siège. Dans une exploitation normale, à côté de la production proprement dite, sont menés, avec cinq à sept ans d'avance, des travaux préparatoires permettant de poursuivre la production dans un nouveau siège dès qu'un ancien est épuisé. Ces travaux, suspendus dans la Ruhr durant les hostilités et repris en 1946 seulement, ne donneront de résultats que dans quelques années ; 2) la Ruhr a perdu pendant la guerre une grande partie de ses jeunes mineurs. Les très gros efforts faits depuis 1946 pour améliorer, par de hauts salaires et la construction de logements, la courbe de l'âge ne porteront tous leurs fruits que dans cinq ans ; 3) la Ruhr, dont la dernière modernisation a été faite entre 1928 et 1933, avec le concours de capitaux américains, n'a consacré, en moyenne, que 300 francs par tonne et par an à son rééquipement depuis la fin de la dernière guerre. La France, qui avait au reste un retard beaucoup plus grand, a dépensé, dans le même temps, 1.000 francs par tonne et par an à cet effet.

Pour le moment, l'usine ex-Krupp de Rheinhausen vient de porter son record mensuel de production à 156.000 tonnes (soit 1.872.000 tonnes par an) et les actionnaires sont les mêmes que devant. L'usine ex-Krupp de Borbeck a été démontée au profit des Russes, en application des accords de Potsdam. Les mines de charbon ex-Krupp (7 millions de tonnes par an environ) ont été constituées en sociétés indépendantes. Le reste, qui comprenait des chantiers navals, une fonderie, une fabrique de camions, une fabrique de locomotives et jusqu'à une usine de prothèse dentaire, a été rassemblé dans une société dont on rédige difficultueusement les statuts.

ROECHLING ET LA SARRE

Le second personnage qui ait pâti de la justice alliée est Hermann Roechling, qui régnait en Sarre sur Völklingen. C'était un curieux homme, non parce qu'il était dur et autoritaire, ce qui n'était guère original dans un milieu de lutteurs comme le furent les magnats, mais parce qu'il avait une façon toute personnelle de concevoir le nazisme. Il ne l'aimait pas, affirme-t-on. Il soutenait cependant Hitler de toute son influence, qui était considérable, et de tout son talent de chef. Il était pratiquement devenu le « Führer du charbon et de l'acier ». On peut se demander si l'un des mobiles principaux de son action n'était pas d'éliminer avant tout ses concurrents lorrains. Il ne se fit pas faute de les piller durant l'occupation et de faire subir sa loi sévère à l'ensemble de la sidérurgie française, dont il assuma avec zèle mais imprudence la responsabilité. Il fait partie de ceux qui, récemment encore au Bundestag, ont fait entendre leurs voix hargneuses à propos des « pillages français » en Allemagne. Ils considéraient les leurs comme une œuvre patriotique et nos récupérations comme des actes de banditisme.

Il est bon en tout cas de se rendre compte que la question sarroise ne comporte pas seulement des aspects sentimentaux. Le retour de la Sarre au bercail allemand a d'autres motifs que la revendication d'une communauté affectivement plus proche de l'Allemagne que de la France. La vérité affective ne laisse pas toutefois oublier des vérités économiques fondées sur la géologie. La Sarre et la Lorraine sont rigoureusement complémentaires, la Sarre possédant le charbon, la Lorraine, le minerai de fer dont la conjonction fait la richesse. Sans la minette lorraine, la sidérurgie sarroise ne peut vivre que grâce à des subventions, directes ou indirectes, en raison des frais de transport considérables du minerai. Sans le charbon sarrois, la sidérurgie lorraine ne peut produire à son rendement optimum. Et sans le ravitaillement lorrain, la Sarre, qui ne satisfait qu'à 10 % de ses besoins alimentaires, devrait se tourner vers l'Allemagne, qui, elle-même, est déficitaire de 35 % pour son ravitaillement.

LE COMPLEXE SARRO-LORRAIN

La France n'a pas pratiqué à l'égard de la Sarre une politique d'annexion, et cela a été parfaitement compris en Sarre. L'union douanière et économique en revanche, inscrite dans l'ordre des choses, continue de s'imposer au moins pendant la période transitoire de cinq ans prévue par le traité sur le charbon et l'acier.

Si, entre temps, les barrières douanières, qui continuent de séparer les sept pays de la Communauté pour les autres produits et les devises, sont abaissées à leur tour, le problème ne se posera plus.

La défense d'intérêts purement privés, si humaine qu'elle soit, ne devrait pas laisser oublier les vérités sur lesquelles peut se bâtir un avenir qui serait enfin débarrassé d'une des plus lourdes hypothèques qui aient jamais grevé l'histoire humaine. Un grand journal de Dusseldorf, l'*Industriekurier* du 11 septembre 1952, me prenant à partie à propos de l'enquête publiée dans *France-Illustration* sur les débuts de la Communauté charbon-acier, « traduisait » librement les passages consacrés à la Sarre. Après avoir exposé mon raisonnement, le rédacteur anonyme concluait : « Dans ces conditions (celles que l'on me prêtait) n'est-il pas nécessaire d'évoquer le vieux complexe de sécurité, afin d'utiliser le temps qui s'écoulera entre la ratification et la réalisation effective de la Communauté pour prévenir la vérité passionnelle, c'est-à-dire pour faire échec au cœur sarrois ? Mais c'est une question que nous posons de notre côté : cela ne veut-il pas dire qu'on veut atteindre un but inavouable avec des moyens qui ne valent pas mieux ? »

On sait comment se sont terminées les élections sarroises, au printemps. Des centaines d'observateurs et de journalistes de tous les pays ont été mis en mesure de contrôler la parfaite liberté du vote. Serait-il encore correct d'écrire après cela que la France a cherché à « atteindre un but inavouable avec des moyens qui ne valent pas mieux » ? L'opinion de l'*Industriekurier* n'est pas indifférente. Elle exprime l'état d'esprit des grands industriels allemands. Bien que ceux-ci déclarent se désintéresser de la politique, ils exercent sur l'électeur moyen et sur une fraction importante des élus une influence beaucoup plus forte que celle des féodalités économiques françaises sur nos parlementaires.

LES DIVERSES PHASES DE LA DECARTELLISATION

DANS les premières années de l'occupation de l'Allemagne, la décartellisation fut menée avec vigueur. La sidérurgie allemande avait faussé les règles de concurrence internationale. Grosse propriétaire de mines, elle dictait ses propres prix d'achat de charbon et des prix tout différents de vente à l'étranger. C'est pourquoi les charbonnages furent soustraits à son influence dès 1946 et remis à des techniciens. La gestion des usines sidérurgiques fut confiée à vingt-cinq sociétés provisoires. Un plan, approuvé par le Conseil de contrôle interallié, fixa à la sidérurgie une capacité maximum de production de 7,5 millions de tonnes par an. Des démontages, basés sur cette limitation, furent ordonnés. En vertu des textes sur la dénazification, on élimina d'anciens dirigeants de la Montan-Industrie (industrie minière). Dans la sidérurgie, une capacité annuelle de production de 4 millions de tonnes fut démontée (2 millions aux Hermann Gœring Werke, 700.000 à l'usine ex-Krupp de Borbeck, 1 million chez August Thyssen, le reste dans différents autres konzern).

Vint ensuite le moment des solutions politiques. La France préconisa vainement l'internationalisation du charbon et de l'acier allemands. Cette idée ayant été abandonnée, une autorité internationale fut chargée de synchroniser la reconstruction de l'industrie lourde allemande avec le développement de la même industrie dans les autres pays et d'empêcher les interférences du pouvoir économique sur le pouvoir politique. Le traité Schuman devait mettre un terme à cette période en proclamant l'égalité des industries lourdes des sept pays de la Communauté européenne.

Concernant les principes de la réorganisation économique, les Anglais s'étaient prononcés en faveur de la nationalisation, ou de la socialisation totale ou partielle, du charbon et de l'acier allemands. Les Américains s'y opposèrent catégoriquement. En revanche, le droit de cogestion, réclamé par le syndicat ouvrier et soutenu par les Britanniques, fut admis et l'unanimité se fit entre les Alliés sur le principe d'un éclatement des konzern.

L'ECLATEMENT DE LA MONTAN-INDUSTRIE

RESTAIT à appliquer les principes. Ce ne fut pas aisé. Dans les charbons, 60 % de la propriété appartenaient aux konzern, mais leur répartition géographique était invraisemblablement compliquée. Les domaines étaient enchevêtrés parmi ceux des petites sociétés et de l'Etat. Celui-ci détenait 20 % du domaine minier.

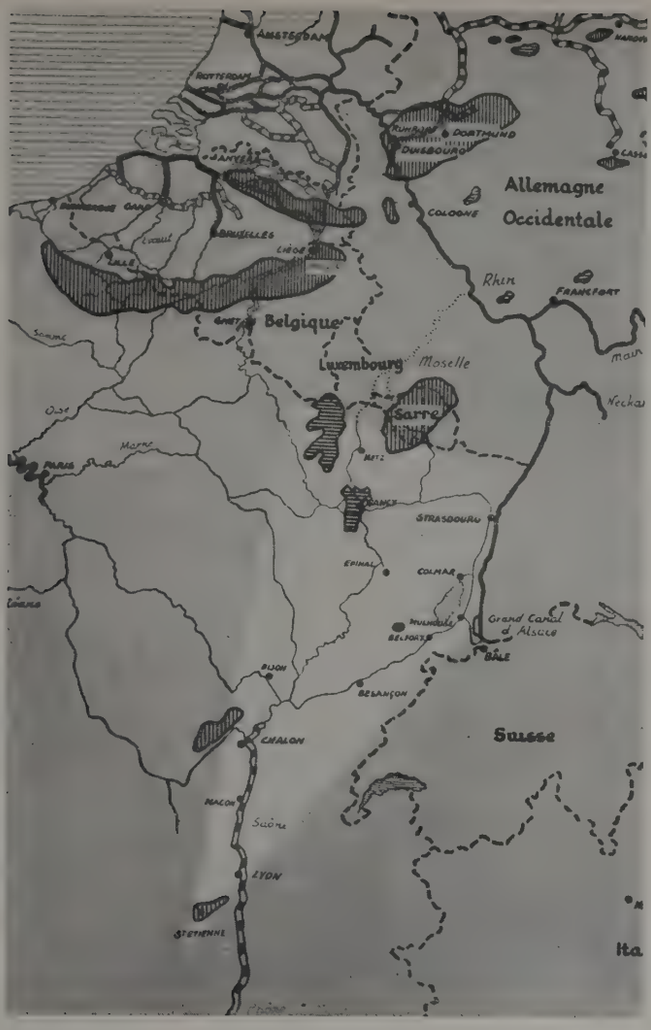
La réorganisation a été appliquée uniquement aux charbonnages des konzern. Vingt-trois sociétés nouvelles ont été créées, dont dix restent associées à la sidérurgie.

Un des avantages importants du bassin de la Ruhr réside dans la possibilité de consacrer sa production presque totale à la sidérurgie Non seulement en raison de la qualité excellente de son charbon, mais parce que le bassin de lignite à ciel ouvert de Cologne fournit à lui seul, grâce à ses puissantes centrales thermiques, 85 à 90 % de l'électricité d'Allemagne occidentale. Ainsi relevée d'une lourde tâche, la Ruhr constitue, la Grande-Bretagne mise à part, la grande réserve de charbon industriel d'Europe occidentale. Ses réserves reconnues sont de 15 milliards de tonnes, mais les évaluations les plus autorisées font état d'un chiffre dix fois supérieur en allant vers le nord-est et en faisant descendre plus profondément l'exploitation. Alors qu'en France la proportion des charbons à coke, indispensables à l'industrie, est de 25 %, elle atteint dans la Ruhr 70 % (les flambants exclus). C'est dire qu'il n'existe aucun argument sérieux à opposer aux demandes d'investissements des charbonnages allemands. La France, à cet égard, s'est engagée dans une lutte qui, à échéance plus ou moins lointaine, laisse prévoir, d'une part, le déclin des mines du Nord-Pas-de Calais, mal armées par la nature pour soutenir la concurrence en période de dépression, et, d'autre part, la montée du bassin de Lorraine, dont la richesse est certaine. Le Nord a deux « amortisseurs » : sa modernisation récente, qui se poursuit, et le handicap encore plus grand qu'ont à supporter les charbonnages belges par rapport à la Ruhr. C'est ce qui justifie les efforts faits dans le Nord. Avant que la production allemande ait atteint les rendements et le niveau suffisants pour irriguer un marché européen préalablement privé, par la voie de la lutte concurrentielle, d'une partie importante des ressources charbonnières belges, il s'écoulera de nombreuses années.

OUBLIER LES FRONTIERES POLITIQUES

DANS la perspective européenne, qui doit être nôtre désormais, les frontières politiques qui séparent artificiellement des régions dont l'unité économique est évidente doivent être oubliées si l'on veut dès à présent construire. Les considérations sociales seront bientôt seules invocables pour justifier le maintien de certains charbonnages. Aussi importantes qu'elles soient, elles finiront par s'effacer devant les considérations économiques qui commandent le renouveau de l'Europe. Il en va de même dans la sidérurgie. Ici encore, ce sera le caractère plus ou moins compétitif des différentes productions qui s'imposera à la longue. La sidérurgie française, assise sur le minerai de fer, possède un atout sérieux : il faut, en gros, 3 tonnes de minerai et 1 tonne de charbon pour obtenir 1 tonne d'acier. Les frais de transport étant considérables, en principe l'industrie installée sur le minerai bénéficie d'un avantage sur celle qui est installée sur le charbon, à condition toutefois que la première puisse s'approvisionner librement en charbon. Une usine sidérurgique n'est rentable que si elle tourne, au minimum, à 70 % de sa capacité. Notre industrie lourde a constamment vécu sous la hantise de son approvisionnement en coke.

Cela explique ses tentatives pour trouver en Ruhr les compléments de charbon qu'elle ne trouvait pas sur le marché français. Dès avant la guerre, de Wendel avait acheté deux mines, l'une dans le bassin d'Aix-la-Chapelle, l'autre à l'extrême est du bassin rhénan, produisant au total 3,4 millions de tonnes par an. Actuellement, des négociations sont en cours pour l'acquisition des mines Harpener, dont la production est de 5 millions de tonnes.



DANS LA COMMUNAUTE charbon-acier, les prix des matières premières, les charges sociales et les techniques de fabrication vont s'uniformiser. Le facteur déterminant, qui départagera les concurrents, sera celui des transports. Le quadrilatère qui a pour sommets Longwy, Strasbourg, Mulhouse et Saint-Etienne renferme trois des plus puissantes régions industrielles françaises. Ce sont les plus menacées par la concurrence parce que les problèmes de transport y ont été mal résolus. Il faut, de toute urgence, relier la Lorraine à la mer par la Moselle canalisée, aménager les voies de la partie nord qui relient Strasbourg à la Lorraine et à la Sarre, puis approfondir à 2 m. 20 les autres voies du quadrilatère vers Lyon ainsi que ses liaisons avec l'Oise, c'est-à-dire le Nord et Paris. Cela signifie, d'abord, l'aménagement du canal de la Marne au Rhin, de Strasbourg à Nancy, du canal des Houillères et de la Sarre jusqu'à Sarrebruck et enfin de la voie navigable de Nancy à Thionville. Ainsi le bassin sarro-lorrain bénéficiera d'une bonne liaison vers Strasbourg et Lyon. Les expéditions vers le Centre de la France et les exportations vers la Suisse, l'Allemagne du Sud et l'Italie en seront grandement facilitées. Ensuite, l'aménagement des liaisons de Strasbourg et de la Lorraine vers le Nord, vers la région parisienne et vers Lyon donnera aux industries de l'ensemble du quadrilatère un moyen d'abaisser leurs prix.

LA DECONCENTRATION CAPITALISTE EST TRES PROBLEMATIQUE

LA décartellisation ne devant pas être assimilée à une spoliation, les Alliés et le gouvernement fédéral allemand se sont trouvés devant le problème de l'indemnisation des anciens propriétaires des konzern démantelés. Le gouvernement fédéral voulait que l'on attribuât à chaque ancien actionnaire des titres de toutes les sociétés nouvelles issues du konzern auquel il était intéressé, au prorata de ses droits dans ce konzern. C'était aboutir à une répartition identique du capital. La haute commission a cependant accepté cette répartition, sous la réserve que tout actionnaire détenant au moins 5 % du capital de l'ancien konzern ne puisse réinvestir ce capital que dans une seule des sociétés indépendantes nées de l'éclatement du konzern. Ses autres titres doivent être vendus dans un délai maximum de cinq ans et, dans l'intervalle, il ne possède aucun droit de vote dans les sociétés dont il peut détenir des actions.

En dehors de Krupp et de Flick, les gros actionnaires des konzern sont M^me^ Thyssen, sa fille et la Société

CE QUE PENSENT LES SIDÉRURGISTES ALLEMANDS DE LA DÉCARTELLISATION ET DU FUTUR CANAL DE LA MOSELLE

Une interview du Docteur HOMBERG.

LE docteur Homberg est l'adjoint du docteur Sohl, qui dirige une des nouvelles entreprises les plus dynamiques de la sidérurgie allemande. Incluse dans l'énorme konzern des Vereinigte Stahl Werke qui produisait plus de 40 % de l'acier allemand, la Thyssen hutte de Hamborn, frappée par les démontages, a recommencé de fonctionner depuis peu. Sa production pendant le premier trimestre 1953 a été de 250.000 tonnes. Elle s'élève en flèche et son rythme sera de 1.400.000 tonnes dès la fin de cette année.

Le docteur Homberg est un homme d'une cinquantaine d'années, petit, alerte, l'œil vif derrière les lunettes cerclées d'or. Il m'a parlé librement et a eu l'habileté de me faire entière confiance pour la relation de cette interview.

« Que pense-t-on, dans les milieux dirigeants de la sidérurgie rhénane, de la décartellisation ?

— En 1951, les Alliés ont demandé aux Vereinigte Stahl Werke d'établir un projet en vue de leur déconcentration... »

Mon interlocuteur se lève, va chercher dans le bureau voisin un document compact, sourit d'un air goguenard en me le montrant :

« Il y a là, me dit-il, quelques-unes des idées fondamentales... Notre projet était de former, pour la partie sidérurgique de l'ex-konzern, neuf sociétés nouvelles. Les Alliés, notamment les Américains, ont voulu pousser plus loin le découpage. Finalement, un compromis a été réalisé. Nous avons obtenu le groupement des sociétés de Hörde et de Dortmund, mais, contrairement à notre proposition, trois sociétés indépendantes ont été formées pour la Thyssen hutte, Ruhrort-Meiderich et la Rheinische Rohren Werke. Treize sociétés au total ont vu le jour.

» Une autre divergence est apparue à propos des charbonnages attribués aux usines sidérurgiques. Celles-ci ne sont admises désormais à couvrir leurs besoins en charbon, dans les mines qui leur sont attachées, que dans la proportion de 75 %. Mais chaque usine ne possède pas un charbonnage en mesure de lui fournir 75 % du charbon qui lui est nécessaire. La proportion tombe parfois à 30 ou 35 %. La Thyssen hutte, à laquelle on avait adjoint une mine qui eût été pour elle une charge plutôt qu'une aide, a renoncé à ce charbonnage. Elle est la seule usine sidérurgique qui n'ait pas, en Allemagne, de mine propre.

— Quel est, selon vous, l'avenir des sociétés nouvelles ?

— Il serait souhaitable que certaines puissent se lier, mais la loi 27 régit cette situation et on ne sait, au reste, jusqu'à quel point ces alliances seraient permises dans le cadre du plan Schuman... **Nous suivons avec intérêt les liaisons qui s'établissent entre des usines françaises tandis que la déconcentration se poursuit en Allemagne.**

— Sur ce plan des ententes, la France avait un retard énorme sur l'Allemagne. Les deux phénomènes peuvent n'avoir rien de contradictoire puisqu'ils tendent à rétablir un équilibre de forces qui avait été totalement rompu ! »

Le docteur Homberg, sans répondre, acquiesce en souriant.

« Que pense-t-on, dans la Ruhr, des négociations entreprises par les Français pour l'achat de la mine Harpener ?

— Cette mine représente 3 à 4 % de la production totale du charbon dans la Ruhr. Nous ignorons si notre sidérurgie pourra couvrir ses besoins après cet achat... Mais nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que la sidérurgie française complète son approvisionnement en charbon en achetant des mines en Ruhr... surtout si Flick reçoit en compensation des actifs en France.

— Quelle est la position des sidérurgistes allemands à l'égard du projet de canalisation de la Moselle ?

— Ils considèrent avec inquiétude les gros frais résultant de ce travail : 500 millions de marks (50 milliards de francs environ).

— J'ai entendu citer le chiffre de 40 milliards et l'on assure que les deux tiers de la dépense seraient remboursés par l'exploitation des centrales électriques comprises dans le projet.

— Les chiffres sont très controversés. Nous estimons que les ventes d'électricité ne « porteraient » que 40 % de la dépense, la navigation aurait alors à sa charge 280 à 300 millions de marks... Nous avons l'impression que le projet de canalisation de la Moselle sert surtout, en France, à faire pression sur les chemins de fer pour qu'ils abaissent leurs tarifs.

— Je pense au contraire que l'on considère, en France, ce projet comme fondamental et très urgent.

— N'y a-t-il pas des investissements plus importants ?... Les logements, la modernisation des usines... C'est une opinion personnelle... D'ailleurs les ports de Dunkerque et de Strasbourg sont contre le projet, comme la S. N. C. F.

— Ne vous semble-t-il pas anormal que tous les affluents de la rive droite du Rhin soient aménagés pour recevoir des chalands de 1.300 à 1.400 tonnes et que nos affluents de la rive gauche soient équipés au gabarit de 280 tonnes ?

— Oui, la canalisation de la Moselle devra se faire un jour, admet le docteur Homberg. Mais d'autres projets nous paraissent devoir être réalisés avant. »

Rheinstahl, dans les Vereinigte Stahl Werke ; dans l'ex-konzern Kloeckner, c'est la famille Kloechner et la N. V. Montan (société fiduciaire néerlandaise qui était la propriété de la famille Kloeckner, mais que le gouvernement néerlandais a confisquée au titre d'avoir allemand à l'étranger) ; dans l'ex-Gutehoffnungshutte, c'est la famille Haniel, actuellement très dispersée ; dans l'ex-konzern Otto Wolf, la famille du fondateur, et, enfin, dans l'ex-konzern Stinnes, les Américains.

Le montant total des ventes à réaliser, en application de la loi, s'élève à 80 milliards de francs. Elles ne sont possibles, sur le marché boursier étroit d'Allemagne occidentale, que si les collectivités publiques s'y intéressent. La majorité parlementaire actuelle s'y refuse et il est peu vraisemblable que le Parlement issu des prochaines élections soit mieux disposé à cet égard. On peut bien, au contraire, s'attendre à une opposition plus virulente. C'est dire que la déconcentration, du point de vue des capitaux, est fort problématique.

DINKELMANN A ETE LE PREMIER PATRON A PRONER LA COGESTION

IL serait faux de croire que l'industrie lourde allemande actuelle ressemble comme une sœur à l'ancienne. Un homme des anciennes équipes, Dinkelmann, qui se trouve être également un des seuls catholiques placés à la tête de l'acier et du charbon allemands — la majorité de la population de la Ruhr est catholique, mais les dirigeants de l'industrie sont protestants — n'a pas hésité à assumer la présidence du comité d'experts allemands chargé d'étudier la décartellisation. Aurait-il « trahi » pour autant ses collègues ? Nullement. Pusieurs des membres de l'ancien « brain trust » de la Ruhr pensaient que le processus de concentration était allé au delà des limites raisonnables. Dotés d'une puissance colossale, les konzern se révélaient en définitive des organismes terriblement pesants, manquant de souplesse et menacés de sclérose. Thyssen l'avait compris. Il savait cependant les avantages de la concentration. Après la première guerre mondiale, aux Français qui réclamaient à propos de la destruction des usines du Nord, Thyssen avait déclaré tranquillement : « Je vais vous les reconstruire. — Avec quel argent ? s'étaient enquis nos représentants. — Avec les fonds de la banque. — Etes-vous sûr d'obtenir les crédits nécessaires ? » Thyssen avait souri : « Naturellement, la banque, c'est moi ! » C'était marquer avec force les liens inextricables qui existaient entre la Deutsch Bank et l'industrie lourde et affirmer que celle-ci contrôlait celle-là, sans discussion.

Mais le goût passionné du « kolossal » n'avait pu masquer indéfiniment les défauts du système. Dinkelmann n'a fait que recueillir l'héritage spirituel de Thyssen. Remarquablement intelligent, onctueux comme un évêque, Dinkelmann est l'homme capable de faire face avec calme à toutes les situations. Avec le même réalisme froid qui l'avait animé avant la guerre, alors qu'il faisait partie d'une sorte de commission de la hache instituée dans la sidérurgie pour décider souverainement la fermeture de tels ateliers, voire de telles usines jugés nuisibles à l'ensemble de l'industrie allemande, Dinkelmann a adopté la thèse ouvrière de la cogestion. Non pour des raisons sentimentales et humanitaires, ni par opportunisme politique, mais parce qu'il a estimé que l'industrie lourde allemande, et donc l'Allemagne en général, en tirerait le plus grand bénéfice.

Dinkelmann avait laissé dans la classe ouvrière des souvenirs affreux. N'avait-il pas condamné au chômage des milliers de travailleurs ? Quand il eut déclaré publiquement : « La cogestion est un droit fondamental », la première réaction des chefs syndicaux fut mauvaise. Nul ne voulait prendre l'initiative de conversations avec un homme détesté. Finalement, Hans Böckler, vieux syndicaliste d'une honnêteté unanimement reconnue, décida de rencontrer Dinkelmann. L'entrevue fut décisive. Böckler dit en sortant : « Je travaillerai avec Dinkelmann. Son caractère me va. »

Et c'est grâce à la cogestion, sans le moindre doute, que l'on peut espérer voir s'instaurer un régime nouveau en Allemagne, se substituant aux konzern. Appliquée d'abord selon des accords directs entre le patronat et le syndicat ouvrier dans la sidérurgie, la cogestion a été ratifiée par la loi et étendue aux sociétés de charbon. Elle aura bientôt force obligatoire dans les autres branches de l'industrie. Cette extension n'a pas été faite à la légère. J'ai interrogé plusieurs dirigeants nouveaux de l'industrie lourde. Si certains d'entre eux émettent des réserves, parce qu'ils appréhendent de voir le contrôle ouvrier s'exercer dans le domaine délicat et secret des holdings, où s'opère la préparation des manœuvres financières, tous reconnaissent que le climat social s'est considérablement amélioré depuis la cogestion et que celle-ci est susceptible d'avoir une influence très favorable sur les rendements.

Le système serait-il transposable en France ? La discipline syndicale allemande, le fait qu'il n'existe qu'un seul syndicat, l'autorité indiscutée de son président, Freytag, le sérieux que les ouvriers allemands apportent à l'étude des problèmes économiques sont autant de conditions propres à l'Allemagne.

Une seule grève a été déclenchée durant les quatre dernières années dans une usine sidérurgique allemande. Elle l'avait été sur l'initiative d'un délégué syndical fort connu. Freytag ouvrit une enquête immédiate sur les causes de l'arrêt de travail. Considérant qu'il n'était pas suffisamment motivé, il exigea l'expulsion du délégué du Conseil de surveillance, son renvoi de l'usine et refusa de lui renouveler sa carte syndicale. Une telle énergie se conçoit mal en France.

Cependant, il est urgent que les patrons de la sidérurgie française, en accord avec les syndicats, étudient à leur tour des formules concrètes en vue d'intéresser l'ensemble des ouvriers à la production et de leur faire prendre conscience de leurs responsabilités dans la compétition désormais ouverte au sein de la Communauté charbon-acier. Il y va de leur avenir et du nôtre également.

PARTENAIRES ET ADVERSAIRES SONT SUR LE MEME BATEAU

LES grands patrons allemands actuels, appuyés sur une classe ouvrière marchante, peuvent être des partenaires ou des adversaires. Un homme comme Henlee, qui dirige l'ex-konzern Kloeckner, est un partisan sincère et courageux de l'idée européenne. Membre du Bundestag et du Comité consultatif de la Haute Autorité européenne du charbon et de l'acier, il a su s'entourer d'une élite de techniciens. Il peut être un partenaire de grande taille ou un adversaire redoutable. C'est également le cas de Sohl. A l'inverse de Henlee, ancien conseiller d'ambassade, Sohl a été formé au sérail : chez Krupp. Très courtois et cultivé, connaissant admirablement son métier, il est du corps des « Bergassessoren », qui jouissent en Allemagne d'un prestige considérable. Il dirige l'usine August Thyssen, dont la production doit passer d'ici trois ans à 2 ou 2,5 millions de tonnes.

Zangen est le type du *self-made man*. D'origine modeste, il s'était élevé déjà avant la guerre jusqu'à la tête du konzern Mannesmann.

Goergen, qui dirige l'usine Phœnix près de Duisbourg, une des plus fortes unités de production d'acier, s'est révélé un chef habile depuis la création des sociétés nouvelles. Funck est, avec Flick, le grand personnage du charbon allemand. Mais alors que Flick tend à restreindre son activité, Funck représente aujourd'hui une capacité de production de 20 millions de tonnes par an. Kost, grand patron d'une des affaires les plus prospères de la Ruhr, joue aussi dans le charbon un rôle de première grandeur, ce qui est encore le cas de von Dewal, directeur de la société d'Etat Hiberia, qui produit 11 millions de tonnes par an. Ende conduit avec maîtrise un des complexes charbon-acier appartenant à l'Etat...

Telles sont quelques-unes des personnalités avec lesquelles vont se trouver directement confrontés nos industriels. A la fois adversaires et partenaires, selon l'économie même du traité. Le moment est venu de faire preuve d'énergie et d'imagination pour coopérer, nous battre loyalement et faire figure honorable dans cette Communauté créée par nous et qu'il ne faut pas laisser se tourner contre nous.

LE TYPE parisien le plus terrifiant pour la plupart de nos visiteurs est la concierge. Mais pour Sivard elle est le cœur et l'âme de Paris, un poète (voyez les rideaux en macramé) et aussi un réaliste. Il y a une fenêtre rue de Poitiers où ces anges, effectivement, écoutent la radio... Le peintre, lui, l'a située « 5, rue des Morts » : la lettre au coin de la vitre porte cette adresse. On espère que son destinataire, M. Verdoux, y habite toujours, ainsi que M^lle^ Complaisant, qui a épinglé à gauche sa carte de visite. Aux palais des rois disparus, contemplation habituelle des touristes, Sivard préfère les édifices simples des Français moyens d'aujourd'hui.

"Un Américain à Paris..."

SIVARD DOIT-IL A SON NOM
DE CONSONANCE FRANÇAISE CET INTÉRÊT
UN PEU MOQUEUR POUR LES VIEUX QUARTIERS
DE LA RIVE GAUCHE...

UN Américain découvre Paris. Capitaine pendant la guerre, Robert Sivard, habitant New-York depuis sa naissance, est venu en 1949 se fixer en France. Les vieux quartiers de la rive gauche retiennent ses flâneries. Avec un humour simple, une ironie gentille et toujours voilée de tendresse, il va de découverte en découverte et nous en décrit méticuleusement les aspects. Devantures de boutiques et boutiquiers alignés comme pour un portrait de famille, enseignes

SIVARD s'est caché pour peindre la charcuterie Fouquet, rue de Beaune. Et il n'a jamais osé montrer le tableau au robuste gaillard qui est le patron de cette charcuterie... Sivard éprouve une vive admiration pour les artistes créateurs de ces façades 1900. Un collectionneur suédois à découvert, lui aussi, cet excellent exemple du style de l'époque. Il en a fait des photos pour un livre.

surannées, graffiti, rien n'échappe à son esprit amusé, à son œil émerveillé. Le boucher et le pédicure, l'épicier et la blanchisseuse, la concierge au guet sous les rideaux de sa loge, ces personnages de très lointaine tradition restent immuables, anachroniques, solidaires du pavé parisien, portant avec ostentation une foule de travers sympathiques, parfaitement rebelles aux rythmes du siècle.

Des petites filles ont joué à la marelle sur les trottoirs, des polissons ont écrit à la craie sur les murs décrépis, des chats rôdent partout, singuliers vagabonds qui possèdent le secret de passer de la maison au dehors, toutes portes fermées. Il fallait peut-être la fraîcheur ingénue d'un Newyorkais plein de talent et d'esprit pour nous garder ces touchantes images familières qui risquent d'être si rapidement effacées par une civilisation neuve dont l'Amérique est reine. Les tableaux de Sivard, que vient d'exposer la Galerie Craven, nous ont révélé un peintre-poète de la rue parisienne.

LE COUP D'ŒIL intrigué des gamins devant les bains Saint-Denis (rue Saint-Denis) semble signifier : « Interdit aux moins de seize ans »... Pendant l'exposition, qui eut lieu à la Galerie Craven, une dame américaine, fort respectable, avait presque acheté ce tableau. Mais lorsqu'elle aperçut les mots « piscine » et « douches », qui ont, en anglais, une signification beaucoup moins convenable, elle s'enfuit scandalisée.

SI M. ORTEILLE, pédicure, est quelque peu « arrangé », sa boutique existe bel et bien, à deux pas des boulevards Raspail et Saint-Germain. « L'Argus » qui traine à ses pieds est sans doute fictif, mais Sivard pense bien, nonobstant, que la presse ne se désintéresse pas du sort de cette industrie fondamentale.

CETTE BOUCHERIE chevaline est le produit du croisement de plusieurs boutiques du XIV[e] arrondissement... La présence à Paris de ces magasins stupéfia Sivard : aux Etats-Unis la viande de cheval est interdite à la consommation humaine (ce n'est pas une conséquence de la mécanisation). Un autre sujet d'étonnement pour lui fut la libre circulation des chats dans les rues. A New-York il en va tout autrement. Sivard a vu là un signe supérieur de la liberté traditionnelle des Français. C'est pourquoi il a mis un chat dans chacun de ses tableaux.

LA VIEILLE PATINE de la clinique des chiens de la rue de la Bûcherie attirait Sivard (« le plus joli monument de Paris, dit-il, classé 3 étoiles »). Il entreprit de la traduire sur sa toile. Puis il peignit un chien blessé sortant de l'établissement, et enfin le maître du chien. L'homme, comme cela arrive souvent, avait l'air aussi malheureux que l'animal. C'est alors que Sivard s'aperçut que tous deux ressemblaient étrangement au patron du dispensaire. Mais il était trop tard pour recommencer la toile !

A QUOI UNE EXPÉDITION POLAIRE

DOIT-ELLE SON SUCCÈS ?

PIERRE MONCHENIN VOUS EXPLIQUE COMMENT

dans une maison près du Bois de Boulogne une poignée d'hommes prépare minutieusement les futures missions polaires.

LES « WEASELS », véhicules à chenilles, sont maintenant d'un emploi constant tant au pôle Sud qu'au pôle Nord. Grâce à eux les quelque 250 tonnes du matériel nécessaire à une expédition, débarquées dans le port le plus proche de la station, sont arrivées à pied d'œuvre en un temps record.

QUELLE aventure, celle de ces trente chiens polaires donnés à André Liotard, en 1948, par les Anglais de la Terre de Graham, très au sud du cap Horn ! Pour les amener à pied d'œuvre, en Terre Adélie, une route eût semblé normale : Montevideo, l'Afrique du Sud, l'Australie. C'est faire bon marché des difficultés de correspondance entre bateaux, des règlements très stricts de quarantaine, de frais considérables. Tout bien pesé, un navire amena les toutous à Cherbourg, d'où on les conduisit à Chamonix. En 1950, ayant ainsi franchi l'équateur à deux reprises, il débarquaient enfin en Terre Adélie.

Petit problème, subtilement résolu, qui ne frappe guère que l'imagination du profane pénétrant pour la première fois dans l'immeuble des « Expéditions polaires françaises... »

« Immeuble » est un bien grand mot. En réalité, le quartier général des Expéditions polaires se présente, en bordure du bois de Boulogne, sous les apparences d'un bâtiment peu long, bas, sans étage, peint de crème et de vert. Une manière de fossé l'entoure, et aussi un grillage. L'entrée n'en est pas interdite pour cela, au contraire ! Ce qui ne signifie pas qu'en l'absence de tout rendez-vous un curieux puisse aller plus loin que le bureau de la réception, où siège la plus aimable des standardistes. Du moins, le seuil à peine franchi, respire-t-on une atmosphère qui n'est déjà plus celle de Paris. De chaque côté d'un couloir central : des bureaux. Le peu d'épaisseur des portes le dispute à la minceur de cloisons à travers lesquelles filtrent des lambeaux de phrases, parfois sibyllines, des monologues au téléphone : « Les indications reçues par nous donnent 5 centimètres par jour pour la période de fonte... » Ou encore : « Nous l'avions proposé pour conduire les chiens. C'est un technicien du pôle. Pas un scientifique. Il connaît parfaitement tous les obstacles... » Un espion récolterait là, dans ce couloir, une moisson de renseignements... si ce centre de préparation des expéditions dans l'Arctique et l'Antarctique n'était une maison de verre, malgré son allure un peu tassée, d'une modestie vaguement ombrageuse. Rien ne s'y fait qui ne puisse être rendu public. Pas une opération qui ne s'y voie contrôlée. Pas un sou de dépense qui échappe aux vérifications les plus officielles. Car un abîme sépare la réalité de l'idée, pour le moins schématique, nourrie par le grand public à l'égard des pôles et de ceux qui vont leur rendre visite !

Nul n'ignore, c'est certain, le nom de Paul-Emile Victor. Beaucoup de gens, en revanche, reprochent à ce très grand explorateur un goût, qu'ils taxent d'un peu excessif, pour la publicité. P.-E. Victor n'en disconvient pas, hausse les épaules et persévère. C'est qu'il s'est fixé un but et sait mieux que personne les exigences un peu tapageuses de l'époque. L'absence de quelque réclame provoque bientôt une indifférence qui, à son tour, engendre l'oubli. Or, nationalement, scientifiquement, l'œuvre entreprise en France par une poignée d'hommes se révèle d'une importance trop grande pour que soit tolérée la simple indifférence. Cela maintenant moins que jamais, puisque des décisions ministérielles ont consacré les initiatives prises aux origines par Victor, puisque l'Assemblée nationale vote une subvention aux Expéditions polaires françaises, puisque le Comité national de la recherche scientifique a délégué de grands spécialistes, de grands savants, qui proposent, mettent au point des programmes rigoureusement scientifiques (à exécuter par les expéditions), puisque des commissions suivent les travaux accomplis à des milliers de kilomètres, dépouillent et coordonnent les résultats. Là où le vulgaire s'attache aux exploits d'hommes déterminés (pense-t-il) à battre des records d'endurance se trouvent des équipes à la poursuite de données nouvelles permettant à la science de prendre un nouvel essor.

DES GENS QUI IGNORENT LES FRAIS VOLUPTUAIRES

C'EST là, dit André Liotard, un point sur lequel on ne saurait assez insister. » André Liotard ? Chef de l'expédition 1949-1951 au pôle Sud, il assure à présent les relations entre le centre des Expéditions polaires françaises et l'extérieur. Dans ce bâtiment du boulevard Maréchal-Fayolle, loué à la Ville de Paris, il occupe un bureau fort exigu, qu'il partage encore avec une secrétaire, et dirige, avec Gaston Rouillon, chargé, lui, des publications scientifiques et de la préparation des expéditions, un personnel des plus réduits. Non ! nul ne pourra reprocher aux uns ou aux autres de dilapider en frais voluptuaires les sommes qu'on leur confie. Une fois encore des Français accomplissent de grandes choses avec des moyens vraiment bien restreints ! Non que Liotard se plaigne. S'il se plaignait, ce serait de la perte de temps qu'on lui inflige en venant l'interroger. Il n'en répond pas moins aux questions avec une précision qu'un enquêteur aimerait rencontrer plus souvent. La facilité avec laquelle s'exprime ce Parisien d'une quarantaine d'années n'étonne plus quand on sait qu'il a enseigné naguère dans une université d'Amérique. Mais son protestantisme explique une certaine sévérité du regard et des traits. Désireux d'aller rapidement au fait, il demande :

« Au fond, que souhaitez-vous apprendre ?

— A quoi une expédition doit son succès.

— Aux hommes qui la composent. Aussi, et peut-être surtout : à sa préparation. Dans ce domaine, on doit dire que toute préparation est toujours trop brève. Pour arriver à la perfection, il faudrait des années. Voyez la conquête de l'Himalaya. Les Anglais n'ont rien laissé au hasard. Le colonel qui conduisait l'attaque a mené son affaire en stratège. L'altitude mise à part, et ses problèmes propres, il en est de même aux pôles. C'est que, voyez-vous, la préparation... »

Aspect passionnant, dont jamais nul ne parle. Dans la préface de son récent livre Blizzard, compte rendu de l'expédition 1951 en Terre Adélie, le lieutenant de vaisseau Barré écrit : « Ce journal commence à l'appareillage de Hobart, dernière escale australienne du navire Commandant-Charcot avant les glaces du Grand Sud. Pour bien faire, il aurait fallu remonter à quelques mois plus tôt, car la préparation d'une expédition est une partie non négligeable de son histoire... Pour ne pas allonger démesurément ce livre, nous demanderons simplement au lecteur de faire un effort d'imagination pour se représenter les difficultés qu'il y a à trouver, à mettre au point, à rassembler, à mettre en caisses et à embarquer tout ce qui est indispensable à dix-sept personnes pour vivre pendant douze mois dans un isolement irrémédiable : des carottes déshydratées aux vis à bois, des baguettes de soudure aux lampes électriques, en passant par la vaisselle, les véhicules, les traîneaux, le papier hygiénique, les lunettes contre le soleil, les crampons, etc. Finalement 250 tonnes de matériel représentant plusieurs milliers de caisses. »

Comme l'ajoute du reste le lieutenant de vaisseau Barré, un tel travail ne s'improvise pas. L'expédition 1951 en Terre Adélie bénéficiait sans doute des efforts de ses devancières et au pôle Nord et au pôle Sud. Nombre de problèmes avaient été résolus. D'autres se posaient, nouveaux. Complexité qui n'ira qu'en s'accroissant. Charcot ne connaissait que les traîneaux à chiens : notre époque fait un usage constant de véhicules à chenilles. L'emploi courant de l'avion ne s'imaginait pas au début du siècle : les parachutages sont devenus aujourd'hui de simple routine. Affirmations ne rendant pas plus aisé le travail des organisateurs.

Si l'on garde présent à l'esprit l'ordre de grandeur suggéré par les deux chiffres indiqués plus haut : 250 tonnes de matériel, plusieurs milliers de caisses, quel processus suivent ceux qui, à Paris, assument la tâche de rassembler des stocks aussi considérables ?

CHOIX ET « SUPPORT TECHNIQUE »

ICI, un principe élémentaire : une expédition se décide presque toujours en fonction des recherches scientifiques qu'on souhaite lui voir accomplir. Il s'ensuit que la préparation comporte essentiellement : a) le choix d'un personnel spécialisé ; b) le choix d'un matériel scientifique approprié ; c) la mise au point du « support technique » (expression consacrée) permettant d'effectuer le travail scientifique requis.

Cet exemple, entre beaucoup : un programme de sondages au Groenland est soumis au bureau des Expéditions polaires, sondages destinés à mesurer l'épaisseur de la calotte glaciaire et à reconnaître le relief du sous-sol. Le lieu de l'expédition sera, évidemment, le Groenland. Cela posé, il importe en premier lieu de recruter un personnel scientifique et technique qui puisse (physiquement aussi) mener à bien le travail proposé. Seconde phase : étude et mise au point d'un matériel de sondage capable de surmonter les difficultés particulières de climat et de terrain. Enfin, partie « support » : l'équipe de sondages progressera obligatoirement par voie de terre. Donc, véhicules. Donc, mécaniciens et techniciens. Donc, problèmes de carburant et de vivres. Mais les véhicules à chenilles, les « weasels », à utiliser peuvent-ils se charger de tout le carburant, de tous les vivres indispensables à la traversée d'ouest en est du Groenland ? Non. Quelle solution adopter alors ? Le parachutage. D'où, de nouveaux problèmes, entraînant des études en collaboration avec les compagnies d'aviation et d'autres études de conditionnement, autrement dit : de l'emballage, de l'empaquetage des objets à parachuter, afin qu'ils arrivent au sol en bon état. Toutes précisions montrant assez qu'il existe deux types de travaux dans la préparation d'une expédition polaire : d'abord, les études théoriques, ensuite, le rassemblement de tout le matériel nécessaire. Mais, dernier obstacle, les crédits se révélant souvent insuffisants, une répartition judicieuse de ce budget s'impose entre les différentes sections — celles-ci s'occupant respectivement de : géodésie, sondages séismiques, gravimétrie, glaciologie, physique atmosphérique, transports, navigation terrestre, transmissions, matériel alpin, documentation, santé. Sans doute en oublie-t-on... Quand on réfléchit à l'immensité de ce travail et au très petit nombre de ceux qui s'y astreignent (ainsi qu'aux responsabilités qu'ils assument) on demeure confondu.

La lecture des épais rapports publiés par le bureau des Expéditions polaires après chaque « campagne » se révèle, à cet égard, riche d'enseignements. A côté de pages et de pages consacrées à la science pure, on découvre des détails pleins de saveur sur les modifications apportées aux relations par radio avec la France, sur les liaisons par radio avec les avions au cours des parachutages etc. Et les amoureux de la neige se passionneraient à la description du « matériel alpin » employé durant la campagne d'été 1950 au Groenland. Skis et chaussures de ski, bâtons, piolets, marteaux-piolets, pitons à glace, sacs et cordes de montagne, accessoires divers s'y voient détaillés avec un soin, une rigueur militaires. Telle pelle démontable est, apprend-on, un modèle bien étudié pour sa forme et son faible encombrement. « Malheureusement, sa rigidité est nettement insuffisante et elle se tord dans le névé. » En revanche, les pages traitant du ski traduisent sans emphase la satisfaction. « Skis du type demi-fond, dont le modèle avait été étudié et mis au point pour le raid-expédition en Laponie de 1948. Skis à cotes intermédiaires entre celles du ski de descente et celles du ski de fond. » Ces cotes, le rapport les énumère, de même qu'il analyse la construction : « système contre-collé avec deux bois différents sur le dessus, peuplier ou bouleau du Nord, pour obtenir un poids minimum, et hickory à la semelle pour conserver la souplesse et la nervosité indispensables ». Et que dire des skis « à semelle en matière plastique, la forme de la spatule étant très arrondie pour faciliter le glissement » ?

IL FAUT TOUT PREVOIR : si un incendie venait à éclater, cet abri-refuge serait indispensable. Sa charpente sera maintenue solidement par un câble fixé dans le trou que l'ouvrier fore au marteau pneumatique.

CES MILLIERS DE CAISSES contiennent ce qui est indispensable à vingt personnes pour vivre isolées pendant douze mois. Empilées méthodiquement, elles constitueront un rempart contre le blizzard particulièrement violent.

Photographies : Kirschner, Masson et Pommier

LA BASE LIOTARD, établie à Port-Martin, en Terre Adélie, n'était reliée au monde extérieur que par la radio. Savamment orientée, elle a été construite de façon à offrir le moins de prise possible aux vents particulièrement violents qui soufflent en cette partie de l'Antarctique.

Arrêtons-nous. De même qu'une falaise de glace masque trop souvent l'étendue de l'Inlandsis groenlandais, des détails semblables détournent l'esprit de la prodigieuse accumulation de matériel dont chaque élément, étudié sous tous ses angles, doit répondre à des normes toujours améliorées.

QUAND UN PHOTOGRAPHE DEVIENT ÉLEVEUR DE CHIENS

DU Groenland, descendons en Terre Adélie, dans cette région où souffle le blizzard, où, plus de deux cents jours par an, le vent atteint une vitesse de 100 à 180 kilomètres à l'heure ! Là, une section « habitat » devenait impérieuse. Car pour abriter une vingtaine d'hommes pendant un, deux ans, c'est une maison avec tout son aménagement intérieur normal (et bien des installations annexes) qu'il fallut transporter dans l'Antarctique. « Et, remarque André Liotard, si vous voulez bien faire l'inventaire de ce qui se trouve dans une simple cuisine... » Bref, le 2 février 1950, le matériel transporté sur le Commandant-Charcot était entièrement débarqué à la base de Port-Martin, base située par 66°49' Sud et 141°24' Est, sur une surface de rocher. Elle comprenait une baraque principale, en forme de croix, dont le grand bras s'orientait sud-sud-est nord-nord-ouest dans la direction des vents dominants, baraque constituée d'éléments préfabriqués, le toit et les murs formés par un panneau extérieur (contreplaqué, isorel, contreplaqué, une couche d'air dans laquelle est pliée un papier métallisé), un panneau intérieur identique au panneau extérieur, soit en tout huit couches isolantes successives. Là se trouvaient : dortoir, salle commune, laboratoires de météo, topographie, marégraphie, biologie, cuisine, buanderie et laboratoire photo, installation radio et sondeur ionosphérique. Passons sur les divers entrepôts, sur l'abri pour la fabrication de l'hydrogène et le gonflement des ballons météo, sur les stocks de vivres (pour deux ans), sur les abris-refuges, sur les installations météorologiques, sur une tour métallique de 8 mètres de hauteur supportant girouettes et anémomètres enregistreurs, sur une hutte permettant de changer les diagrammes et de vérifier les appareils, sur un abri de sismographe, mis en place dans un groupe rocheux du littoral, sur un marégraphe, sur deux mâts d'antennes en bois, de 11 mètres et de 20 mètres, pour établir une antenne en demi-losange vertical, utilisée à la fois pour la station radio et pour le sondeur ionosphérique. Mentionnons pour mémoire les deux éoliennes, une de 6 volts Enag, l'autre de 12 volts Jacobs, qui ne purent résister aux conditions climatologiques. Et sans omettre que vent et température rendaient le travail à l'extérieur si pénible que son rendement atteignait à peine le cinquième du rendement moyen dans des conditions normales, pensons encore que le bon fonctionnement des appareils scientifiques, l'éclairage, la cuisine exigeaient l'électricité (donc deux groupes diesel, des moteurs à essence etc.), que les transports ne pouvaient se concevoir sans weasels, ni sans traîneaux à chiens (ces chiens anglais dont nous parlions au début de cet article et, en outre, des chiens venant du Groenland, fournis par P.-E. Victor). Ici, une nouvelle anecdote : à l'arrivée du navire en Terre Adélie, une des chiennes met bas un chiot. Quelques jours plus tard, la mère disparaît dans un blizzard. Quand on la retrouve, sous une couche de neige, elle était morte, mais tenait entre ses pattes son petit, vivant. Comment l'élever ? Robert Pommier, chargé de la photographie, des chiens et des traîneaux, avait prévu le cas et emporté... des biberons. C'est au biberon que cette nouvelle recrue dut la vie. Mais, une fois encore, l'attrait de l'historiette nous détourne du propos qui était le nôtre en commençant : insister sur la tension d'esprit très grande, sur la somme d'efforts vraiment gigantesques qui sont celles des responsables de la préparation d'une expédition polaire. Pendant

ABANDONNÉS SUR LA BANQUISE, les explorateurs peuvent être malades ou victimes d'accidents, d'où la nécessité de prévoir l'équipement d'une ambulance. Le docteur embarqué doit être chirurgien, dentiste aussi bien que vétérinaire et spécialiste des accidents dus au froid.

quarante-deux jours, le long du soixante-septième parallèle, trois hommes de l'expédition Liotard ont parcouru derrière leurs chiens et leurs traîneaux 600 kilomètres. Traîneaux qu'il avait fallu faire construire à l'avance. Chiens, nous l'avons assez dit, qu'on avait dû se procurer avant le départ. Est-ce là tout ? Non.

IL FAUT PRÉVOIR HÔPITAL ET MATÉRIEL DE LEVAGE

POUR une raison bizarre, il est deux activités auxquelles on pense peu quand on se représente les vicissitudes d'une expédition polaire : d'abord la santé. Pourtant, ces vingt hommes abandonnés sur la banquise pendant des mois et des mois risquent d'être victimes d'accidents, de maladies. Une opération peut se révéler nécessaire. Eventualités commandant l'équipement d'un hôpital qui ferait honneur à une sous-préfecture française. La presse, à l'époque, relata le souci professionnel de ce docteur qui, pour parer à des ennuis futurs, préféra se faire opérer de l'appendicite, en France, à froid, avant son départ. Mais ce que l'on n'a pas dit, c'est que ce chirurgien avait dû s'initier à des techniques autres que la sienne propre, qu'il avait dû devenir dentiste, vétérinaire, spécialiste des accidents du froid. Enfin... Enfin, dans la longue liste du matériel dont doit s'encombrer une expédition polaire, quel profane songerait au matériel de chantier ? Car il est fort bien d'emporter, même préfabriqués, des maisons, des baraques, des tours, des pylônes. Mais comment mettre en place tout cela ? Ici, interviennent les caisses innombrables de clous, de boulons, d'outils : pelles, pioches, barres à mines, marteaux pneumatiques, et surtout le matériel de levage, grues légères, etc. L'homme civilisé oublie trop tous ceux dont, dans la vie normale, il est tributaire pour n'être point obligé de faire effort pour se figurer tout ce dont a besoin un des siens, exilé volontaire à l'autre bout du monde, sur des terres glacées où ne vivent guère, et encore ! que des pingouins...

Il existe également, au centre des Expéditions polaires, d'épais volumes qui s'appellent : « Inventaire du matériel », des collections de fiches dont la rédaction ferait rêver ceux que tente l'aventure. Tout article nécessaire à la vie « là-bas » y est consigné : quantités, prix, poids, encombrement par colis, total en mètres cubes. « Lettre H, couleur bleue, caisse n° 7 : caisse de dix rations militaires. » « Lettre G, caisse 105, couleurs verte et bleue : dentifrice, savon à barbe, lames de rasoir, graisse pour chaussures de ski. » L'énumération des besoins une fois faite, qui décide de l'achat, qui opère la discrimination entre tel ou tel objet, telle ou telle marque ? Les chefs de section eux-mêmes, évidemment, puisque les plus compétents en la matière. Responsables de la bonne fin du travail, ils recherchent sur le marché le matériel qui convient le mieux. Mais comme l'expédition sous-entend avant tout une réussite d'équipe, les membres de chaque section se réunissent à intervalles réguliers et la décision se prend en commun. L'acquisition d'un article très important (diesel, weasel, embarcation) est-elle envisagée ? Le comité directeur est alors saisi.

Dans l'ordre guerrier, on a maintes fois répété que la reconquête du Pacifique par Mac Arthur n'eût pu se réaliser sans une préparation d'une minutie extrême. Préparation, une fois encore, théorique et pratique. Dans l'ordre scientifique, il n'en va pas autrement. Quand, au cours des prochaines années, la France apprendra qu'une expédition polaire a remporté de nouveaux résultats marquants, il sera bon sans doute de célébrer le courage de ces gens qui s'expatrient au loin et mènent, pendant des mois interminables, une existence toute de périls. Cela dit, il serait injuste d'oublier le labeur obscur, ingrat de préparation matérielle sans lequel nul succès ne serait concevable.

Pierre MONCHENIN.

LES PRÉCURSEURS... Cette lithographie, qui date de 1893, montre un groupe d'Anglais sur le terrain de Pau, berceau du golf en France.

D'UN COUP MAGISTRAL de son niblick, l'Américain Richard D. Chapman sort sa balle d'un bunker et l'envoie sur le green.

SPORT TROP MÉCONNU EN FRANCE, LE GOLF MÉRITE DE DEVENIR POPULAIRE

PAR PAUL MOUSSET

Des gens vraiment interloqués, ce furent, voilà près de cent ans, les Palois... Depuis que la colonie britannique hivernant dans leur ville accumulait les « excentricités », ils s'imaginaient à l'épreuve de tout étonnement nouveau. Pourtant, quand, dans les prairies avoisinant le Gave, ils virent des Anglais faire voler à coups de bâton une petite balle, à la poursuite de laquelle ils s'élançaient aussitôt, quand ils surent lord Hamilton lui-même promoteur de pareil... divertissement, ils se dirent que sur les mœurs de ces étrangers il leur restait encore, décidément, beaucoup à apprendre. Avertis des réactions des indigènes, les Anglais, eux, durent hausser les épaules. Comment espérer de ces Pyrénéens qu'ils connussent le golf (puisqu'il faut l'appeler par son nom), en dépit de son ancienneté, de ses lettres de noblesse, bien que les origines de ce sport soient, à vrai dire, confuses ?

Certains, en effet, le croient écossais, d'autres, batave. Quoi qu'il en soit, nul Anglais bien né (et la colonie de Pau ne comptait que des gens de haute distinction) n'ignorait que le roi Charles I[er] jouait au golf, le 28 octobre 1642, quand on lui apporta la nouvelle de la rébellion des catholiques irlandais (de

BON SANG NE PEUT MENTIR

CE JEUNE CHAMPION de huit ans, dont on admire le style, n'est autre que Dixie Chapman, qui se montre le digne fils de son père.

LORS D'UN CHAMPIONNAT qui s'est récemment disputé au golf de la Boulie, près de Versailles.

mauvais esprits prétendant qu'il interrompit alors la partie, « afin de conserver la demi-couronne de son enjeu, s'il ne pouvait sauver sa couronne d'Irlande ») ; que les presbytériens le permirent comme passe-temps au roi Charles II ; mais que le parlement d'Ecosse le frappa d'interdit, « la passion qu'il inspire aux hommes d'armes les détournant de s'exercer au tir à l'arc ». Des érudits, enfin, n'affirmaient-ils pas que, dérivé d'un antique jeu français, le golf devait son introduction en Angleterre aux compagnons de Guillaume le Conquérant ?

Peu importe. La balle était, si l'on ose dire, lancée en France. Elle roula d'abord assez péniblement, puisque au début de ce siècle notre pays ne possédait guère que deux terrains de golf : celui de Pau, datant de 1856, celui de la Boulie, dessiné en 1900. Puis le mouvement s'accéléra. Mais laissons ici la parole à l'un de ces Pindares dont s'est toujours enorgueillie la presse sportive française. « Lente, puis rapide, contournant les obstacles, les franchissant et les emportant même, la vogue du golf ne doit plus s'arrêter », écrivait l'un d'entre eux en mai 1914. « Elle redouble de force et marche à pas de géant. Ceux qui ont lutté pendant quinze et vingt ans pour la belle et bonne cause du golf, qui est celle de la récréation, de l'exercice agréable au grand air, de l'adresse, de la stratégie et du sang-froid, ceux-là doivent accepter nos remerciements les plus vifs et croire à nos sentiments de reconnaissance. Quelle belle victoire sur les préventions ! Quelle satisfaction d'avoir quand même gagné la bataille ! »

DES OBJECTIONS QU'ON RÉFUTE SANS PEINE

Un léger excès d'optimisme ne teintait-il point cette action de grâces ? En tout cas, les batailles qu'eurent à livrer, et que gagnèrent, durant les quatre années suivantes les zélateurs du golf, noyés parmi quelques millions de nos compatriotes, se révélèrent d'un ordre différent. Mais, dès 1920, le golf reconquit quelque vedette, qui grandit encore du jour où, entre deux conférences internationales, Aristide Briand s'essaya à la pratique des fers et des bois.

Aujourd'hui, les terrains se sont multipliés un peu partout en France, leur tracé s'inspirant des règles de « l'école stratégique » plus que de celles de « l'école pénale ». Langage assez peu accessible au non-initié ? Au même titre que celui de joueurs de tennis ou de rugby. Golfeurs et golfeuses n'en ont pas moins acquis droit de cité et forment une secte, unie par une passion, des rites qui lui sont propres. Pourquoi, alors qu'un même idéal anime des dizaines de milliers d'hommes et de femmes en Angleterre et des centaines de milliers, sinon des millions, en Amérique, les adeptes du « noble et ancien jeu » ne dépassent-ils guère chez nous quatre ou cinq mille ? Quelles raisons expliquent les réticences de nos compatriotes à adopter en plus grand nombre ce jeu ?

Enumérons les principales. Beaucoup de Français comprennent mal à quoi répond le golf. Ils le jugent un sport de « vieux ». Ils l'estiment coûteux et peu démocratique. Un réflexe « paysan », enfin, les incite à voir une perte de terrain dans de vastes espaces où pourraient pousser des légumes ou paître du bétail.

Objections facilement réfutables. Le golf, c'est entendu, consiste essentiellement en ceci : placer dans un trou, situé à bonne distance, une balle, à l'aide d'une canne terminée en spatule. Aura gagné celui parvenu à ses fins, en dépit d'obstacles, naturels ou artificiels, en un minimum de coups. Objectif qui, à première vue, peut sembler d'un intérêt restreint. Mais quand il s'agit de sport, il n'est pas plus stupide de faire tomber dans un trou une balle que d'en rattraper une autre avec une raquette ou de faire pénétrer à coups de pied un ballon dans le but de l'adversaire. Sans doute les charmes (et parfois les angoisses) du golf n'apparaissent-ils qu'à la longue. Un axiome veut pourtant que, « du moment où il a empoigné un club et raté sa première balle, tout être normal et sain d'esprit soit contaminé par le virus du jeu ».

LE PRINCIPE DU SWING

Car, au rebours de ce que se figurent trop de non-initiés, le golf n'apporte pas seulement un prétexte, une excuse à la marche. Le principe du mouvement initial, du seul mouvement en réalité du golf, le *swing*, est celui du pendule, déplaçant par le fait de sa masse tout objet posé sur sa trajectoire. Principe d'apparence aussi simple que celui de l'équilibre à bicyclette, tel que le concevait le savant Cosinus. Celui-ci ne s'en étalait pas moins par terre. Que le profane essaie donc, comme cela, dès une première tentative, de faire voler sa balle ! En supposant même qu'il la touche, l'échec sera éclatant. Il recommencera, s'acharnera, labourera le gazon, recommencera encore pour... n'aboutir à un résultat moyen qu'après un long, un très long entraînement. Mais quelle joie, celle d'un coup heureux ! Au fond, le grand attrait de ce sport provient, semble-t-il, de deux causes : si la pratique permet à un golfeur de perfectionner sa forme et sa technique, l'automatisme des réflexes intervient là infiniment moins que dans tout autre entraînement physique, et nul, s'il a réussi un coup fort beau, ne peut se flatter de l'illusion que, dans les mêmes conditions, le suivant ne sera pas piteux. En second lieu (remarque dérivant de celle qui précède), un golfeur lutte moins, en toute circonstance, contre une balle ou un obstacle que contre lui-même. Et si l'on peut hasarder une comparaison, l'obstination qu'il apporte à se vaincre s'apparente à celle du

PEUT-ÊTRE LE STYLE de cette élégante n'est-il pas d'une pureté parfaite. Mais qui ne s'attendrirait à la vue de cette tenue de sport 1900 ?

joueur déterminé à forcer la chance... devant le tapis vert.

Pareil état d'esprit serait-il donc l'apanage de la vieillesse ! Elle qu'on aime croire parée de philosophie, de sérénité ! Au reste, le préjugé (inexact) faisant du golf la distraction de l'assez grand âge ne découle-t-il pas de la formule voulant qu'un homme coure après une balle quand il s'estime incapable de courir après rien d'autre ? Préjugé provenant peut-être surtout de l'image inconsciemment conservée des ancêtres, des pionniers palois du golf, qui (mais ainsi l'exigeait l'époque) arboraient des moustaches à la Kitchener, des favoris à la Gladstone ou des barbes de patriarche.

PLUS RÉPANDU, IL SERAIT MOINS COÛTEUX

Les temps ont changé. Que ce soit en France, en Amérique ou dans tout autre pays, les golfeurs d'à présent sont imberbes, bien découplés et jeunes ainsi qu'il convient à des hommes ou à des femmes qui doivent, sans une fatigue dont pâtirait leur *score*, couvrir des kilomètres.

Prétendre, en revanche, le golf sport à la portée de toutes les bourses friserait l'impertinence. Droits d'entrée dans un club, cotisations annuelles, pourboires aux caddies, frais de transport, cannes, sacs, balles, sans parler de tous les à-côté (bar, déjeuners et dîners, invitations, occasions sociales de dépenses), se combinent pour aboutir à un total des plus appréciables. Ce qui explique la réputation, nullement usurpée, de « golf, sport de gens riches ou, du moins, très aisés ». Mais il importe, ici, de distinguer. Le coût du matériel indispensable, d'ailleurs susceptible de s'amortir sur plusieurs saisons, n'offre rien de prohibitif. Et, en réalité, seule la rareté relative des golfeurs français entraîne ces lourdes dépenses, dont s'effraient certains. Si l'on réfléchit qu'un terrain de golf suppose un *club-house* où les joueurs pourront déposer leurs affaires, se changer, se doucher, se restaurer, si l'on pense, d'autre part, aux frais assez considérables d'entretien, de tonte, d'arrosage des *tees*, *fairways* et *greens*, l'évidence éclate que ces débours doivent se répartir entre les membres du club. Aussi, jusqu'à présent (un humoriste belge *dixit*), « bien qu'en plein air, un golf est, par principe, un cercle assez fermé ». Qui songerait à reprocher à des gens riches, et du même milieu, de procéder par cooptation dans le recrutement de leurs partenaires éventuels ? Le problème se trouve donc mal posé. Pour peu que le golf devienne plus populaire, l'offre suivrait bientôt la demande, la concurrence ne manquerait pas d'entrer en action. Puis, en dépit de ce qu'affirment ceux qui (songeant surtout au « rapport ») regrettent de voir « gâcher » des hectares de prés, l'opération apparaît, au contraire, si « rentable » que des municipalités américaines nombreuses tirent de l'établissement de links ouverts à tous des revenus non négligeables.

IL ENGENDRE UNE MERVEILLEUSE DÉTENTE

Enfin, dernier grief : le « snobisme » de ce sport. Jugement absurde, qu'on portait sur le tennis il n'y a pas si longtemps. Nul sport n'est « snob » en soi. Peuvent seuls l'être ceux qui le pratiquent. Ce reproche de snobisme, beaucoup de petites villes anglaises, écossaises, irlandaises le comprendraient mal où, après l'heure du thé, un automobiliste n'hésite pas à faire un parcours avec le policeman qui, peu auparavant, lui dressait contravention. Aux Etats-Unis, où la notion de vie en communauté revêt la force d'un dogme, chaque cité comporte presque autant de clubs que de catégories sociales. Des hommes qui auraient autrement assez peu d'occasions de se rencontrer se retrouvent, s'observent, arrivent à se mieux connaître, dans un décor toujours apaisant.

On sait la détente produite sur les nerfs par la contemplation de la verdure. Cet aspect du golf se voit, du reste, trop souvent négligé. De nos jours où, malgré sa barbarie, le terme « relaxation » est entré dans la langue, où, devant les difficultés quotidiennes, l'inquiétude des lendemains, tant de gens s'avouent « crispés », « tendus », on n'insiste pas assez sur le délassement cérébral qu'entraîne le golf. Affirmation qui paraît contredire les « angoisses », les « souffrances » auxquelles nous faisions plus haut allusion. Celles-ci ne se produisent que durant le jeu. Si les caricatu-

ristes anglais ont créé le type du colonel amateur de golf, perpétuellement en rage et inventeur de jurons inimprimables, de même, dans l'ordre physique, les Américains connaissent bien ce qu'ils nomment *golf waist*, ce lumbago né d'un mouvement maladroit. Mais, miracle du golf ! douleurs, irascibilité disparaissent dès la fin de la partie. Une mansuétude, parfois passagère, envahit tout l'être, en même temps que croît chez le joueur malchanceux l'espoir de « faire mieux, beaucoup mieux la prochaine fois ».

ÉVOLUTION DE LA TECHNIQUE

Sans aller jusqu'à dire avec des théoriciens du golf comme Novak et Hogan que « le golf est un jeu simple et naturel » ou que « n'importe qui peut devenir bon joueur », l'on doit admettre les progrès inattendus accomplis par sa technique.

C'est qu'à l'étude, à la rationalisation scientifique des mouvements à exécuter a correspondu une amélioration du matériel. Examinons d'abord celle-ci. Peu de sports revendiquent une iconographie aussi abondante, aussi variée que le golf. Mis à part le fameux tableau de Brueghel le Vieux *(le Dénombrement de Bethléem)*, où l'on voit, au premier plan, un homme tenant à la main une canne de golf, peintures, gravures, surtout anglaises, ont représenté, depuis le XVI[e] siècle, des golfeurs par centaines, leurs cannes sous le bras. Cannes de bois, à grosse tête, évoquant plus un marteau ou une massue que les articles précis, chromés, calibrés, de longueur variable, tout en acier (bien que des champions commencent à se demander si, en ce qui concerne la torsion, l'hickory ne valait pas mieux) qu'on emploie aujourd'hui. Quant aux balles, de peau aux origines et remplies de plumes, elles ne devinrent de caoutchouc qu'en 1848, après qu'un docteur Paterson, missionnaire médical à Singapour, eut envoyé à son père une idole malaise de marbre noir enveloppée dans une feuille de gutta-percha. En bon Ecossais, M. Paterson senior se servit d'une partie de cette gutta pour réparer ses semelles. Puis, pour ne rien laisser se perdre, il moula, avec le reste, des balles de golf. Ainsi le caoutchouc commença-t-il à détrôner la plume. Mais près d'un siècle s'écoula encore avant qu'on arrivât aux balles actuelles, merveilleusement équilibrées, dures et souples à la fois, ces balles qu'un grand magasin de Chicago présentait, l'hiver dernier, peintes de couleurs « lumineuses » et, de ce fait, affirmait-il, pratiquement « imperdables » dans l'herbe ou les buissons.

C'est donc un matériel compliqué que celui renfermé dans un sac de golf : clubs de même poids, adaptés à la taille de leur propriétaire, clubs à la tête de bois pour les longues distances, d'acier pour les distances moindres, têtes plates et minces ou larges et inclinées, selon la nature du coup à donner, balles, clous de bois à cupule pour poser la balle, gants, éponge à balles, carte de score, crayon, etc. De beau cuir, de toile ou de nylon, le sac lui-même mériterait un paragraphe ; et aussi le vaste parapluie multicolore qui se fixe sur un de ses côtés.

Pantalon ou jupe courte, chemise, blouson ou chandail, souliers à pointes, le costume, lui, tend vers la simplicité. Simplicité qui conduit presque à regretter la recherche de nos pères, leurs culottes cycliste et leurs bas à carreaux, sur lesquels mordaient de courtes guêtres, leurs vestons de beau tweed, hermétiquement boutonnés, leurs casquettes écossaises. Un col dur, très haut, cela va de soi ! et une cravate à camée. Mais cette époque barbue méprisait la chaleur.

Elle soupçonnait à peine, du reste, les lois physiques du golf et, pour obtenir un gracieux envol de ses balles, procédait empiriquement. Tendance contre laquelle s'élève l'Amérique, où presque chaque mois se publie un nouveau traité sur la meilleure manière de frapper son coup, bien que, tout récemment, ce soit un Anglais, le docteur H. A. Murray, qui prétende avoir découvert enfin « le secret du golf ». D'où cette proclamation des éditeurs : « Le jeu devient maintenant une science exacte, car l'auteur vous dit ce qu'experts et professionnels font sans s'en rendre compte et illustre comment (à l'aide de diagrammes montrant l'inclinaison du corps dans les grands coups, les moyens et les courts) vous pouvez acquérir la maîtrise de ce sport difficile. »

Comme chaque fois qu'il s'agit de lui, le sujet nous entraîne. Notre conviction de l'excellence du golf éveillera-t-elle du moins chez quelques-uns de nos lecteurs la tentation de s'y adonner eux-mêmes ? Nous le souhaitons pour l'avenir de ce sport. Nous nous en réjouirons en pensant aux plaisirs que ne manqueraient point ainsi de connaître les nouveaux convertis...

POUR LA PRATIQUE DU PUTTING, rien de mieux que ce golf miniature qui vient d'être ouvert au Jardin d'Acclimatation.

(Photo A. D. P.)

Documents photographiques aimablement communiqués par *Tennis et Golf*.

Un Prince du Sud et un grand ami de la France

LE GLAOUI

PACHA DE MARRAKECH ET SEIGNEUR DE L'ATLAS

QUE le Maroc soit arrivé à un tournant délicat de son histoire, il n'est pas permis d'en douter. La récente « pétition » dans laquelle des pachas et des caïds demandent la destitution de l'actuel sultan n'est qu'une manifestation symptomatique, entre bien d'autres, du profond malaise que font peser parmi les autochtones l'orientation donnée par S. M. Sidi Mohammed ben Yousef à la politique chérifienne et les influences néfastes qui s'exercent autour du palais impérial.

Le moment apparaît opportun de montrer aux Français — et aussi à certains éléments étrangers qui poursuivent à travers l'Islam un jeu aussi intéressé que dangereux — que nous avons là-bas des amis dont l'inaltérable fidélité envers la France repose sur la simple reconnaissance des bienfaits qu'a valus aux populations la magnifique œuvre de progrès et d'humanité réalisée au Maroc par les nôtres.

Durant des mois, notre envoyé spécial, M. Gaudfernau, a parcouru l'empire chérifien. Il a noué les rapports les plus amicaux avec les chefs régionaux, pachas et caïds. Dans les villes, dans les campagnes, sur les hauts plateaux de l'Atlas, il s'est plongé au sein de la foule animée et joyeuse du peuple marocain. Les impressions qu'il a recueillies sont autrement réconfortantes que certains « communiqués » émanant du palais impérial et que les critiques agressives formulées contre la politique de la Résidence et fondées sur des rapports plus que tendancieux.

Elles rejoignent celles que rapportent ceux qui vont au Maroc simplement pour voir, pour observer, et non dans le dessein de dénigrer systématiquement tout ce qui se fait au nom de la France.

Interrogez-les ; leur opinion, impartiale parce que désintéressée, est le plus sincère et le plus beau témoignage des sentiments que nourrit à notre égard le peuple marocain dans sa grande majorité.

Parmi les fidèles amis que nous possédons en terre d'Islam, le plus sûr et le plus puissant est un prince du Sud : Si Hadj Thami El Glaoui, pacha de Marrakech. Son histoire mouvementée est à la fois celle d'un guerrier et d'un homme d'Etat. Ce n'est pas un conte des Mille et une Nuits, mais une aventure épique, vécue, et d'une brûlante actualité. La voici.

L'ISLAM MOGHREBIN ET LA FRANCE

MISE AU POINT

par le général de MONSABERT

C'EST au fond de ma retraite landaise, et avec beaucoup de retard, que j'ai pris connaissance des articles de François Mauriac se référant à une enquête de quelques intellectuels catholiques sur les événements de Casablanca. Je me félicite de cet éloignement et de ce recul qui me permettent de m'affranchir d'un esprit de polémique qui ne saurait être que nuisible en un pareil débat.

Au reste, cette lecture a fait revivre dans mon esprit le souvenir de semblables disputes au temps où, chef de la section d'Afrique de l'état-major de l'armée, j'entendais l'éminent professeur Augustin Bernard conclure au sein des commissions des affaires musulmanes, à propos d'un malaise qui était alors algérien : « Le danger n'est ni en Orient ni en Algérie, il est en nous et chez nous ! »

Combien je suis d'accord avec Mauriac lorsqu'il déclare qu'opposer Orient-Occident, Chrétienté-Islam « serait la sottise la plus criminelle » ! Aussi bien, personne n'y songe, du moins chez nous. Mais, réciproquement, ce serait erreur singulière que de traiter l'avenir de notre protectorat au point de vue des relations entre la Chrétienté et l'Islam. Quoi que l'on fasse et que l'on dise, c'est, en définitive, d'une question politique qu'il s'agit, laquelle se résume dans les relations et les liens actuels et futurs entre la France et le Maroc !

Les gens de l'Istiqlal eux-mêmes ne pensent pas autre chose : il serait donc malséant de déplacer le problème réel, quelque effort que fassent nos adversaires pour transformer l'Islam en machine de guerre.

C'est ce point qu'il importe tout d'abord d'élucider !

LE sentiment chrétien qui domine en France a pu contribuer à nous donner une certaine conception de la justice et du droit des gens, mais il ne règle pas nos rapports avec notre prochain en matière d'Etat.

L'autre partenaire n'est pas l'Islam, c'est un pays musulman dont la formation en Etat moderne est justement en question. J'entends bien que la religion joue dans tous les pays musulmans un rôle considérable, mais je pense que Mauriac lui-même n'a pas eu l'intention de remettre en cause le statut de notre Algérie, par exemple, sous prétexte d'Islam.

On ne peut que constater qu'il existe des pays islamiques de constitution ou d'appartenance différente malgré l'unité de la religion. Je dirais même que le drame véritable, dans l'évolution des pays d'Islam, est que, pour subsister au milieu des contingences modernes, ils sont obligés d'évoluer, de sortir des règles étroites du Coran ; de distinguer le politique du religieux. La Turquie, jadis pays du calife des califes, en est la preuve la plus frappante. Or il est certain qu'à l'origine tout se confondait sur les terres sans frontières où évoluaient les musulmans, libres sous le regard de Dieu : religion, temporel, spirituel, droit privé et public, toutes choses imposées et codifiées *ne varietur* dans un livre qui, en particulier à l'époque où il parut, convenait à merveille aux hommes et aux climats auxquels il s'adressait. Il n'en est pas moins vrai que le régime uniquement théocratique qui en résultait a partout abouti à la plus totale anarchie. Le rôle de notre civilisation a été et reste de l'en tirer. Tous les Etats musulmans qui se sont formés ont dû — peu ou prou — rompre avec certaines disciplines pour en accepter d'autres et, tout en restant profondément religieux, se plier aux contin-

Un fils glorieux de la tribu des Glaoua

VERS la fin du siècle dernier, à Telouet, fief de la famille des Mezouari Glaoui, dans le Haut-Atlas, naquit Si Hadj Thami Glaoui, celui qui est connu dans le monde entier sous une forme patronymique devenue fort expressive : « le Glaoui ». La tribu des *Glaoua,* déjà célèbre dans tout le Maghreb par la beauté de ses femmes et le courage de ses guerriers, venait de voir naître le plus noble de ses fils, celui dont le nom « fait trembler les lâches et redonne l'espoir aux faibles ».

Une filiation illustre présidait à cette naissance, puisque l'arbre généalogique de la famille des Amezouar, de souche berbère, mais considérée comme descendante du Prophète par Moulay-Idriss, remonte au delà du règne de Moulay Ismaël, c'est-à-dire au XVII[e] siècle. Le père de Si Hadj Thami, Sidi Mohamed el Mezouari, était un puissant caïd du Sud-Marocain, et il avait déjà quatre fils quand Si Hadj Thami vint au monde. L'aîné, Si Madani, devait jouer un rôle important dans la réduction de l'état insurrectionnel qui sévissait alors dans tout le Maroc, car la Berbérie avait toujours été en lutte, depuis le VI[e] siècle, contre le pouvoir du Maghzen, expression impérieuse et souvent implacable des conquérants arabes.

Dès sa prime jeunesse, Si Hadj Thami se révéla comme un guerrier de valeur, et il s'imposa vite comme un chef doué d'une étrange perspicacité, d'un sens profond des réalités et d'un esprit juste, mais inflexible. Toutes les missions qui lui étaient confiées, toutes les entreprises guerrières qu'il conduisit dès qu'il fut en âge de porter les armes devaient être marquées du double sceau du courage et de la générosité. Aujourd'hui encore, ses adversaires eux-mêmes ne peuvent lui dénier ces vertus.

UN GUERRIER SANS PEUR...

A CETTE époque, où le Maghreb, nous l'avons dit, était ravagé par la guerre intérieure, l'aventure ne se fit pas attendre pour le jeune guerrier.

Son frère aîné, Si Madani, grand seigneur du Souss et du Tafilalet, avait décidé de détrôner le sultan Abdul Aziz, dont les fautes et les faiblesses avaient plongé le Maroc dans une situation tragique. Incapable de gouverner, entouré d'une mafia sans vergogne, le pouvoir chérifien était dans l'impossibilité de redresser une situation intérieure et extérieure sans issue, de rétablir la paix dans un climat social soumis au désordre le plus complet.

Fès la mystérieuse étant à ce moment-là capitale de l'empire, le jeune Hadj Thami, appelé au commandement d'une importante colonne de guerriers, reçut l'ordre de participer au siège de cette ville, de s'emparer du sultan indigne et de proclamer sa déchéance. La résistance des assiégés fut acharnée et les combats furent épiques, car Berbères et Arabes sont des hommes également courageux. Mais la victoire couronna le camp des chefs Glaoua, qui infligèrent une retentissante défaite aux guerriers de Moulay Abdul Aziz. Et pour sauver sa tête le souverain vaincu dut s'enfuir au beau milieu de la mêlée...

Revenant à Marrakech, les vainqueurs firent alors proclamer sultan du Maroc, à la porte de la Mosquée, le frère du souverain déchu, Moulay Hafid. Si Madani fut nommé grand vizir et Si Hadj Thami, son frère, pacha de Marrakech. L'impétueux chef de guerre se révéla alors digne des hautes fonctions dont il avait la charge, et il sut se montrer le plus sage, le plus avisé des administrateurs que l'immense région du Sud eût jamais connus.

... ET SANS REPROCHE

EN 1911, le sultan Moulay Hafid fit appel au gouvernement de la République française et lui demanda l'appui de ses forces militaires. Les troupes chérifiennes étaient en effet dans l'impossibilité de combattre l'insoumission et de remédier à l'anarchie, à la guerre civile et à la misère. Si Hadj Thami et son frère Si Madani réservèrent à la mission française venue

LE PACHA DE MARRAKECH, ARRIVANT A TELOUET, SON PALAIS DU HAUT-ATLAS, REÇOIT L'HOMMAGE DES PACHAS ET DES CAÏDS DU GRAND-SUD MAROCAIN

gences politiques de l'heure. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le Moyen-Orient et jusqu'aux limites des pays musulmans pour s'en rendre compte ! Ce caractère ne fera que s'accentuer.

C'est dans ce cadre qu'il faut situer l'action de la France sur les terres d'Islam qu'elle a dû pacifier. Cette action a eu deux résultats absolument différents. Dans l'ensemble elle a été un agent d'islamisation — involontaire peut-être, mais d'un effet indiscutable — par la seule raison qu'elle a voulu prouver son respect de la religion musulmane ; c'est un point sur lequel l'Islam lui doit une grande reconnaissance, et rien ne montre mieux combien il serait ridicule de parler à ce propos d'antagonisme chrétien-musulman. Notre œuvre ne pouvait être civilisatrice que par l'unification dans la paix. Nous avons voulu, parce que c'était notre mission la plus noble, supprimer l'anarchie là où elle régnait en maître. Nous avons établi ou rétabli une hiérarchie dans une contrainte qui n'existait pas. Bien plus, nous avons, inconsidérément peut-être, ignoré les différences raciales qui, à l'intérieur des pays dont nous avons la charge, comportaient encore des différences religieuses profondes. L'évolution de la Kabylie algérienne en est la preuve. Mais la pacification de la montagne berbère, au Maroc, a dû tenir compte de ces différences. Le maréchal Lyautey lui-même, à propos du « droit berbère », a dû revenir sur une unification trop hâtive ; or, le droit, ne l'oublions pas, n'est, en terre d'Islam, qu'une des branches de la religion.

L'OPINION DU MARÉCHAL JUIN SUR L'ISTIQLAL

« Ce parti, qui n'arrive pas à se déterminer entre les principes démocratiques qu'il invoque par modernisme et le régime théocratique qui lui sert d'appui, ne se tourne vers la France que pour lui signifier catégoriquement et inconditionnellement son congé. Ses méthodes sont ingénieuses, mais criminelles. A l'intérieur il procède par contrainte et intimidation à l'égard des coreligionnaires et par exaltation dans les masses du fanatisme religieux et xénophobe qui pousse à la guerre sainte. A l'extérieur il cherche à multiplier ses alliances par une propagande active, habile à tirer parti des contre-vérités les plus grossières. »

(25 juin, discours de réception à l'Académie).

CET exemple illustre un point qu'il ne faut jamais perdre de vue : le dualisme interne du Maroc, qui résulte du fait que ce pays, en majorité berbère, relève, intérieurement, d'une autorité dont la consécration religieuse, seule valable, exige l'origine arabe, puisqu'elle n'est transmise que par le sang du Prophète.

Tous ceux qui — comme l'auteur de ces lignes — ont assisté à une de ces cérémonies où les tribus alors au Maroc un accueil empreint de la plus haute compréhension, car ils étaient convaincus que leur pays ne pourrait tirer que d'immenses bienfaits de ce premier contact avec l'Europe. Ce fut là le prélude d'une étroite association qui devait se concrétiser quelques années plus tard dans le traité du Protectorat.

Alors commença pour le Maroc une ère nouvelle. L'unification, toujours désirée et jamais réalisée, prit corps peu à peu. Tous les chefs marocains, depuis les pachas jusqu'aux caïds des plus lointains villages, durent se soumettre au pouvoir central. Cela ne se fit pas sans de nombreux combats, et la soumission des tribus rebelles fut une œuvre de longue haleine. Les deux frères Glaoui, réalisant tout l'intérêt que représentait pour leur patrie une loyale et étroite collaboration avec les troupes françaises, répondirent finalement (après avoir combattu contre notre troupe avec vaillance) à l'appel de leur souverain et se dévouèrent à l'œuvre commune de pacification. Si Hadj Thami, déjà connu dans tout le Maghreb comme un chef prestigieux, guerroya pendant de longues années aux côtés des grands chefs français : Lyautey, Mangin, Gouraud, Bremont, Moinier... et tant d'autres. Les combats qui se déroulèrent alors dans les montagnes et les plaines désertiques du grand Sud peuvent être comparés aux plus légendaires aventures guerrières. Les « harkas » les plus valeureuses, celles du fameux Roghi Bou Hmara, celles d'El Hiba, celles du M'Tougui, toutes les harkas du Tafilalet, du Souss, du Dadès, du Todgha, d'Azolaï et d'ailleurs, toutes furent réduites après des chevauchées sans nombre et des combats héroïques. Certes, c'était la guerre, mais l'esprit chevaleresque dominait. Le Glaoui se montrait dans la guerre si insouciant du danger, si téméraire dans les combats à l'arme blanche, si redoutable dans les corps à corps que ses attaques fulgurantes et sa « science du terrain » lui valurent une renommée qui s'étendit à tout le Maroc.

L'HOMME D'ETAT

CHACUN sait que l'administration, en terre d'Islam, exige d'exceptionnelles qualités : souplesse, fermeté, esprit d'adaptation, sens profond de la justice, intuition des réactions populaires, respect des traditions religieuses, qualités hors lesquelles tout effort est voué à l'insuccès. Le Glaoui comprit que la pacification exigeait de la part de ceux qui en avaient la charge un intérêt particulier pour les besoins collectifs, en tenant compte des conditions d'existence si différentes imposées par les configurations géographiques, les aspirations individuelles, les origines ethniques, les exigences locales. En parfaite communion d'esprit avec le général Lyautey, son premier soin fut de développer l'agriculture, ce qui lui permit d'élever notablement le niveau de vie dans un pays toujours soumis aux famines périodiques et aux épidémies tragiques. L'assistance qu'il reçut de notre pays dans ce domaine est un fait contre lequel les détracteurs de l'œuvre des pacificateurs du Maroc ne peuvent rien. D'autre part, la législation, jusqu'alors soumise aux volontés arbitraires de puissants caïds plus soucieux de leurs intérêts propres que du bien-être général, fut remaniée et soumise au contrôle des autorités françaises. Ces dernières, sur l'ensemble du territoire marocain, n'eurent que rarement à intervenir par la force, car Lyautey fut le plus aimé et le plus respecté des représentants de la France.

On a reproché au Glaoui d'avoir parfois la main rude. Un tel reproche n'est peut-être pas tout à fait injustifié. Mais la justice du pacha, si elle est impitoyable pour les coupables impénitents, sait aussi se pencher avec bienveillance sur le sort des déshérités. Depuis notre premier voyage au Maroc, en 1918, nous avons eu maintes fois l'occasion de constater la réalité du sentiment populaire qui porte le peuple marocain à aimer et à respecter le grand chef du Sud.

Sans la France le Glaoui eût certes été dans l'impossibilité matérielle de faire œuvre aussi retentissante ; mais nul ne peut contester que sans le Glaoui la pacification du Maroc eût été plus difficile et surtout plus meurtrière. Ceux qui ont connu le Maroc avant l'arrivée des Français, ceux qui ont vécu les heures tragiques de la révolte, des misères et de la trahison, ceux, enfin, qui ont souffert avec le peuple marocain qui travaille savent ce qu'ils doivent à la France et au Glaoui. Les Berbères ont pour leur chef une telle vénération qu'il suffirait d'un ordre du pacha

dissidentes venaient demander l'aman doivent se rappeler ces discussions ultimes où nos interprètes expliquaient aux farouches indépendants de la veille qu'ils venaient se soumettre au Makhzen et nommément « à celui au nom de qui est dite la prière ». Mais la voix des nouveaux soumis se faisait souvent entendre pour déclarer qu'en fait d'autorité ils ne reconnaissaient que la force française.

Faut-il ajouter qu'en Algérie, notamment, nous avons inconsciemment « arabisé » des tribus ou des familles notoirement berbères d'origine ? Il suffit de relire les premiers livres de la conquête pour s'en convaincre.

On voit combien la question est complexe.

Mais, dans le domaine intellectuel, la diffusion de notre enseignement auprès des élites les a placées devant une évolution spirituelle indispensable à tout accès à la vie politique et scientifique moderne. On ne saurait trop relire aujourd'hui l'admirable page dans laquelle le maréchal Lyautey, au moment d'organiser l'instruction publique au Maroc, exprimait ses craintes et ses scrupules. Il dépeignait par avance l'inévitable heurt qui devait se produire, non pas tant entre les élites musulmanes et nous qu'entre les Marocains évolués et ce que l'on appelait irrévérencieusement les vieilles barbes.

Pour comprendre cette opposition il suffit de se rappeler que chez nous, devant le même problème, l'autorité de Pierre a dû constamment préciser les limites du dogme dans une religion où cependant les deux domaines politique et religieux avaient été nettement délimités par le Christ : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. »

EL GLAOUI ET M. RENE MAYER à la soirée du 150e anniversaire de la Chambre de Commerce de Paris.

La lettre du Coran est autrement exigeante.

Ne nous y trompons pas ; les évolués de l'Istiqlal ont fait le saut, et dans leur for intérieur ils disent : « Politique d'abord », cependant qu'ils clament à l'extérieur l'intangibilité de l'Islam dans tous les domaines et préconisent le retour aux sources en renforçant le caractère théocratique et autoritaire du sultan.

Comment ne pas voir la contradiction évidente entre cette prétention affectée envers nous et l'ambition politique et « moderniste » qui les pousse et les fait bel et bien pactiser aujourd'hui avec le

de Marrakech pour que se levât une armée formée de guerriers braves et disciplinés comme le merveilleux corps des goumiers qui combattent en Indochine.

Toute la puissance du pacha repose sur le peuple. Si tous les chefs des tribus berbères qui forment la grande majorité du peuple marocain sont décidés à suivre le Glaoui, c'est parce qu'il a su les conquérir par sa valeur personnelle, par son horreur d'un bas sectarisme, par son attachement à la tradition musulmane et par son mépris du fanatisme xénophobe. Au Maroc comme ailleurs, le bon sens populaire sait toujours reconnaître les vrais chefs, ceux dont les actes répondent aux promesses, ceux qui sont capables de se faire tuer pour lui.

LE GLAOUI ET LES DEUX GUERRES MONDIALES

Aux heures les plus tragiques des deux dernières guerres, la France a trouvé en la personne du Glaoui non seulement un allié, mais un ami au sens le plus noble de ce terme.

En 1914 notre position au Maroc était encore bien incertaine. La guerre absorbait sur le continent toutes nos énergies. Grâce au loyalisme ainsi qu'à l'inlassable activité politique et militaire du Glaoui, les craintes inhérentes à une situation qui eût pu, en cas de révolte au Maroc, devenir tragique nous furent évitées. Le Glaoui et son frère, Si Madani, prirent l'engagement solennel, devant le général Lyautey, de maintenir et de faire respecter l'ordre et le *statu quo* dans tout l'empire chérifien *pendant toute la durée des hostilités.* Cela permit au commandement français de disposer librement des troupes du Maroc.

Ce dévouement à notre cause, nous en avons eu une nouvelle preuve, plus éclatante encore, au cours de la dernière guerre. La foi du Glaoui en la victoire des Alliés resta entière alors même que notre défaite temporaire accablait certains. *Le pacha de Marrakech fut le seul et unique chef marocain à rallier les forces de la Résistance, à camoufler dans ses domaines les armes destinées aux puissances alliées qui devaient débarquer deux ans plus tard en Afrique du Nord, à refuser de recevoir la commission d'armistice allemande.*

Nous avons trouvé en lui l'ami le plus sûr, comme en témoigne ce texte de la citation qui lui valut la médaille de la Résistance :

« A répondu à l'appel de la France en danger, dès juin 1940, en ralliant les forces françaises de la Résistance dont il devint le principal animateur dans les milieux musulmans du Sud-Marocain ; n'a pas hésité à camoufler sur ses domaines du matériel de guerre lourd pour le soustraire aux investigations de l'ennemi et a refusé de recevoir la commission d'armistice allemande.

SI LA FRANCE PASSAIT LA MAIN...

« Il est certain que, s'il nous fallait, ce qu'à Dieu ne plaise, passer la main au Maroc avant l'heure, c'est-à-dire l'abandonner à lui-même avant de l'avoir préparé à ses devoirs d'État, il faudrait s'attendre à le voir voler en éclats sous l'effet de forces centrifuges toujours latentes. Il est aussi probable qu'une nouvelle conférence d'Algésiras s'imposerait alors pour y rétablir l'ordre et empêcher la reconstitution, à l'Occident du vieux monde occidental, d'une société fermée, effervescente et barbare pouvant mettre la paix en danger. »

(Discours du maréchal Juin à l'Académie française.)

» Par son prestige et son autorité morale, il assura le ralliement de ses tribus aux forces françaises combattantes, ce qui lui permit de donner aux Alliés l'assurance la plus formelle de l'aide de plusieurs milliers d'hommes dans l'éventualité d'un débarquement ennemi au Maroc.

» S. E. Si El Hadj Thami, pacha de Marrakech, a pris résolument toutes les responsabilités que nécessitait la lutte clandestine qui, après avoir maintenu la France dans la guerre et l'honneur, lui a permis de remporter la victoire. »

Notre pays, en dehors des services rendus à la cause de la civilisation par le pacha de Marrakech, ne peut oublier qu'il lui a donné son fils, Si El Mehdi ben Hadj Thami Glaoui, ex-élève

LE PALAIS DE MARRAKECH, RÉSIDENCE DU GLAOUI, EST UNE DEMEURE SOMPTUEUSE ENTOURÉE DE JARDINS OU DE GRANDS ARBRES SE MIRENT DANS L'EAU DES BASSINS.

A TELOUET LES DANSEUSES BERBÈRES FORMENT UN VASTE CERCLE AU CENTRE DUQUEL S'EST INSTALLÉ L'ORCHESTRE QUI RYTHMERA LEURS ÉVOLUTIONS. LES ÉTOFFES VIVES ET FRAICHES DONT SONT VÉTUES CES FEMMES COMPOSENT POUR LE SPECTATEUR UNE PLAISANTE SYMPHONIE COLORÉE.

communisme athée comme avec toutes les théories pouvant servir leurs ambitions et leurs desseins.

Comment ne pas reporter ses regards vers l'Iran et l'Egypte et voir, à travers les événements qui menacent ou emportent les couronnes, l'exploitation, par des politiciens évolués, de la xénophobie et du fanatisme pour aboutir à des troubles autrement graves que le maintien de l'ordre à Casablanca et dont les Européens ont fait tous les frais. Nous ne saurions oublier cet avertissement.

UN événement récent, dont on ne saurait minimiser l'importance, vient d'illustrer les remarques qui précèdent sur la véritable nature ethnique, politique et religieuse du Maroc, comme sur les directions différentes que peuvent prendre les conséquences de l'évolution nécessaire. C'est à nous d'y prendre garde. Il trace notre rôle véritable dans la « formation de la maturité politique et

POURQUOI S'EN ALLER ?...

« Mais pourquoi s'en aller avant l'heure quand on se sent retenu par les Marocains eux-mêmes ? Seule, une carence totale du sentiment national pourrait nous conduire à envisager un pareil renoncement. L'aboutissement vers lequel la France s'achemine étant celui que tout le monde désire, c'est elle qui, du traité, peu à peu vidé de son contenu, dégagera un Maroc libre, respectueux des intérêts de chacun et tenu aux obligations qu'imposent aujourd'hui, entre nations voisines, les données inséparables d'une commune sécurité. »

(Discours du maréchal Juin
à l'Académie française.)

culturelle » des populations qui nous sont confiées.

Je veux parler de la pétition des deux cent quatre-vingt-cinq caïds et pachas qui ne reconnaissent plus l'autorité du sultan, dont le comportement leur paraît à la fois contraire à la plus vieille tradition, à la saine transformation et à l'intérêt du pays, comme à la religion musulmane elle-même.

Ce n'est pas un fait nouveau.

Prétendre qu'il n'y a là qu'une « conspiration dirigée », c'est méconnaître la nature profonde de l'Empire fortuné. Si nous n'étions pas là, des convulsions de cet ordre risqueraient de se produire plus souvent et pourraient prendre des formes plus tragiques.

Enfin, le Maroc a, de par la géographie et l'histoire, une vocation occidentale certaine. On ne peut à ce sujet que renvoyer à la remarquable étude de M. Célérier parue dans le numéro d'avril 1953 de la *Revue de la Défense nationale*. Les impératifs de la stratégie actuelle ne sont que la constatation d'un fait plusieurs fois millénaire. L'existence d'un calife particulier à cette extrême pointe du Moghreb n'est-elle pas précisément la marque de cette dissidence à l'égard de l'Orient ?

de Saint-Cyr, lieutenant de cavalerie, glorieusement tombé en 1944, pendant la campagne d'Italie.

Si Hadj Thami, au cours d'une conversation, m'a dit : « J'aime mon pays par-dessus tout, je veux qu'il soit heureux dans le bien-être et la prospérité. Depuis l'arrivée des Français le peuple marocain ne connaît plus ni famine, ni misère profonde, ni épidémie, ni guerre intestine. Nos terres, autrefois incultes, apportent maintenant, sinon la richesse, du moins une vie plus heureuse pour les lointaines tribus des plaines et des montagnes. Les hôpitaux reçoivent nos malades ; la peste, le choléra et le typhus ne sont plus que d'affreux souvenirs. Dans les écoles créées par la France nos enfants reçoivent une parfaite éducation franco-marocaine, les grands lycées de votre pays accueillent les étudiants marocains au même titre que vos compatriotes. Tout cela, nous le devons au protectorat, et nous ne pouvons ni ne voulons l'oublier. Aux détracteurs de l'œuvre française, je pose cette question : « Qui êtes-vous ? D'où venez-» vous ? Quel est votre pays et quelle est votre œuvre ?... Ici, » au Maroc, vous êtes libres d'aller et de venir. Regardez et » jugez. Promenez-vous jusqu'aux plus lointains confins du » Maghreb, posez des questions en toute liberté aux gens des » plaines et des montagnes ; contrôlez les statistiques des ser-» vices de la Santé publique et de l'Education marocaine, et vous » serez édifiés. » Si les Français n'avaient pas tenu leur parole je les aurais combattus. Mais j'aime la France parce qu'elle a tenu ses engagements. Le mensonge reste sans effet contre une magnifique réalité qui est une œuvre française. »

LE PACHA DE MARRAKECH ET LE SULTAN

TANT de choses fausses ont été dites et écrites sur le « différend » entre Si Hadj Thami et le sultan qu'il convient de préciser les faits tels qu'ils se sont passés et non selon des interprétations pour le moins tendancieuses.

Le Glaoui a toujours été un fidèle sujet du Maghzen. Il a d'ailleurs prouvé toute sa vie son dévouement, puisque c'est grâce à ses campagnes guerrières qu'il rallia au trône un grand nombre de tribus qui refusaient de se soumettre à la souveraineté du sultan. D'autre part, non seulement il ne manqua jamais d'égards et d'attachement à la personne de son souverain, mais il lui témoigna toujours un loyalisme absolu. Il suffit d'évoquer le dernier séjour du sultan à Marrakech et dans le Sud, où le monarque reçut l'hommage vibrant du pacha de Marrakech et celui des tribus relevant de son commandement au cours des splendides réjouissances organisées à cette occasion.

Sans vouloir remonter trop loin dans le temps, qu'il nous suffise de relater succinctement et exactement les événements qui précédèrent la « rupture » (ou ce qui fut ainsi appelé) entre le Glaoui et le souverain du Maroc.

Au cours d'un entretien au palais impérial entre S. M. le sultan et S. E. le Glaoui à l'occasion d'une fête religieuse (le Mouloud, fête de la nativité du Prophète), le pacha crut devoir informer le souverain de l'inquiétude qui régnait dans tout le Maroc, et notamment au sein des tribus berbères, à propos de la politique dite « nationaliste » menée par l'Istiqlal *au nom du Maroc*, ce parti étant formé de quelques personnalités dont les liens avec l'étranger étaient susceptibles de provoquer, pour le moins, un profond malaise dans les populations marocaines sincèrement attachées à leurs traditions ancestrales. A l'issue de cet entretien, le pacha El Glaoui se vit interdire par S. M. le sultan — et jusqu'à nouvel ordre — l'accès du palais impérial. Un communiqué officiel affirmait que l'incident était dépourvu de toute signification politique et se ramenait en réalité à un « rappel à l'ordre » émanant du souverain à l'adresse du pacha. Présenté de cette manière, l'incident nécessite une mise au point en raison de ses répercussions, qui devinrent par la suite de plus en plus graves. Nous devons préciser qu'*il n'y eut aucun conflit personnel entre le sultan et le pacha, mais une divergence fondamentale de vues* qui dépasse largement le « rappel à l'ordre » mentionné dans le communiqué publié par le palais impérial.

Pour appuyer notre propos, reportons-nous quelques années avant cet incident, c'est-à-dire au temps où la propagande qualifiée de « nationaliste » battait son plein et où le sultan crut devoir prononcer son discours de Tanger. Le palais est en effervescence ; la princesse, fille aînée de Sa Majesté, se produit en public en prononçant des paroles qui, selon ses vues, doivent

Nous n'avons pas à intervenir dans le caractère sacré du sultan. Nous ne pouvons pas non plus ne pas constater que ce caractère est attaché à la fonction et non à l'homme. Le maréchal Lyautey l'a bien montré par ce départ de Moulay Hafid auquel le sultan actuel doit de régner sur l'Empire fortuné. L'histoire du Maroc est pleine de changements moins pacifiques d'augustes souverains et de familles chérifiennes, sans oublier les interventions périodiques de *mahdis*, personnages inspirés du plus vieil Islam.

La France a le respect le plus sincère de la foi musulmane.

L'Islam doit beaucoup à la France.

Faut-il rappeler la tolérance des Bugeaud, des Lamoricière, des Léon Roches ; la charité des Lavigerie, le don total des Foucauld ; la compréhension profonde des Lyautey, l'exemple d'un clergé et de croyants chrétiens animés d'une foi tellement dénuée d'agressivité qu'elle suscite le respect admiratif de nos musulmans. Cette compréhension réciproque permet d'affirmer que, dans ce domaine en particulier, il n'y a ni problème à résoudre ni conseils à donner.

Et que penser de ce creuset de la communauté franco-musulmane qu'est l'armée d'Afrique, à la fois moyen et symbole de la plus belle œuvre pacificatrice qui ait jamais été réalisée ?

Comment pourrions-nous réserver l'appellation de « fils de notre esprit » à ceux qui refusent de nous comprendre alors qu'ils nous doivent tant et qu'il existe, de par les terres d'Islam parcourues par notre drapeau, tant de vrais musulmans restés profondément attachés à la foi de leurs pères et qui comprennent que, seuls, nous pouvons les conduire sur le plan où nous sommes arrivés et où nous voulons qu'ils nous rejoignent ?

Pourrions-nous, à côté de telles réussites, pousser l'aveuglement jusqu'à tolérer que des nationalistes prétendus « de style français » nous forcent la main pour leur permettre d'aller à l'encontre de notre mission civilisatrice ?

Faudrait-il donc que, sous prétexte de conception théocratique de l'autorité, nous favorisions en réalité une féodalité de prétendus évolués, dont la recherche des profits matériels aboutirait en fait, pour la masse à qui nous avons apporté tant de bienfaits et de bien-être, au retour à l'esclavage et à la misère ?

Faudrait-il que l'œuvre commune accomplie avec tant de cœur et au prix de tant de sang par des générations franco-musulmanes soit livrée à la destruction sous couvert d'utopies germées dans un monde d'intellectualisme irréel ?

Le véritable message de paix, c'est l'évolution mesurée, l'apprentissage graduel des libertés de tous — et non de quelques-uns — marchant de pair avec la formation des cadres.

Cette œuvre, la France l'a entreprise ; elle doit la conduire jusqu'à son terme pour le plus grand bien du Maroc comme de la Chrétienté et de l'Islam.

Général de MONSABERT.

enflammer les sens politique et social des femmes marocaines. Le général Juin n'a pas encore été nommé au poste de résident général de France au Maroc, et les manifestations se multiplient à Casablanca et ailleurs.

A ce moment déjà les rapports entre le sultan et le pacha étaient assez tendus. A quel propos et pour quel motif ? A partir du jour où les leaders de l'Istiqlal acquirent la conviction que le palais impérial prêtait une oreille attentive à leurs desiderata, les intrigues et les insinuations contre les personnalités reconnues non « enrôlables » allèrent en se multipliant. Les « rapports » soumis à Sa Majesté chérifienne affirmaient que le Glaoui menait contre les militants de l'Istiqlal une politique « d'incompréhension, de rudesse, d'intransigeance, voire de cruauté » *(sic)*.

On accusa aussi le Glaoui de lutter contre l'indépendance de son pays, ce qui est une flagrante contre-vérité, car tous ceux qui ont approché le pacha — et qui ont pu suivre l'expression lucide et franche de sa politique pleine de sagesse et d'*adaptation à l'expérience vécue* — s'accordent à reconnaître que sa pensée réelle peut être ainsi résumée :

« Le Maroc n'est pas mûr pour vivre en état de complète indépendance. Il a encore besoin — et cela dans tous les domaines — de l'assistance de la France. Les hommes de l'Istiqlal savent bien que cette assistance s'exerce au Maroc d'une façon humaine, généreuse et bienveillante. Si la France nous abandonnait nous serions la proie d'autres nations... »

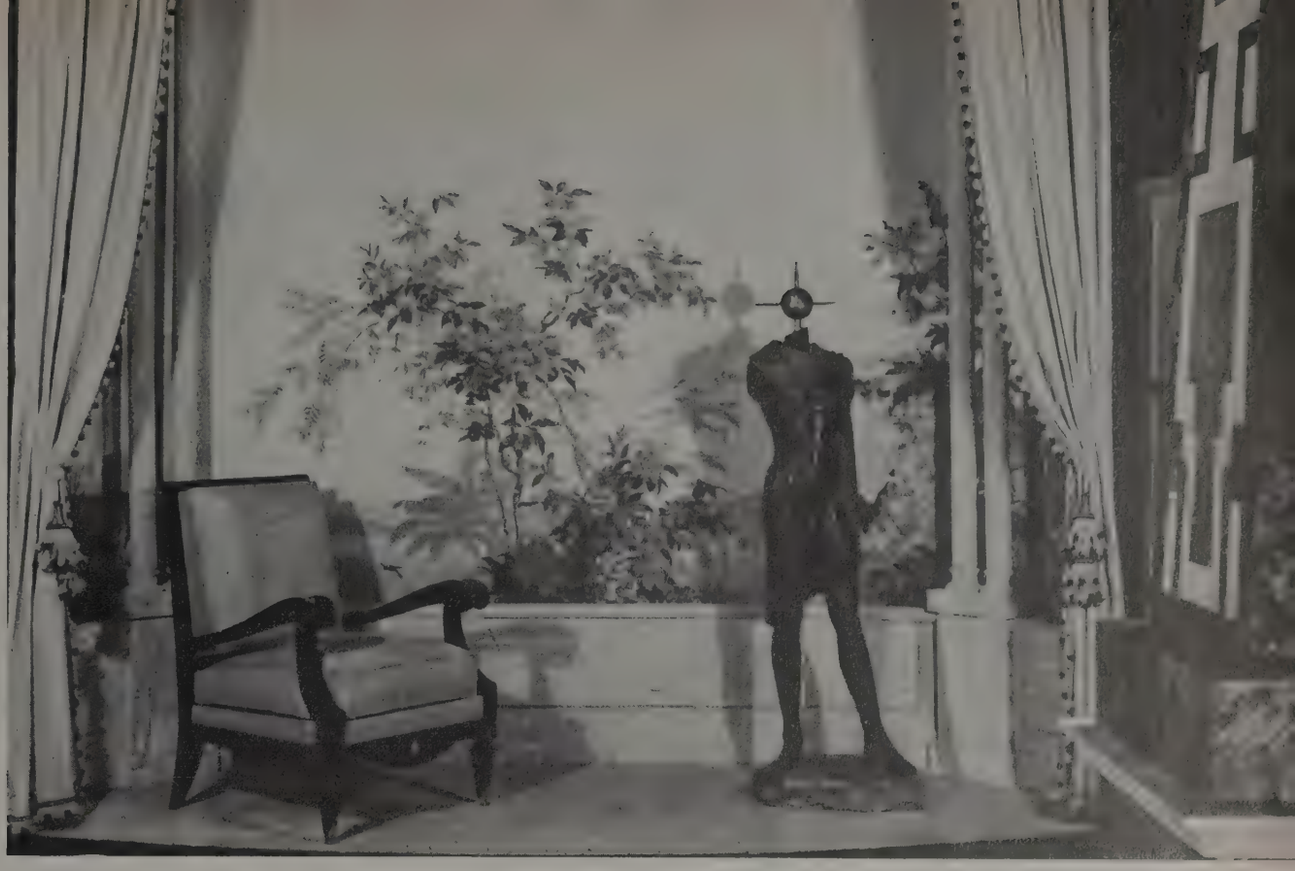
Quelles sont ces « autres nations » ? Il serait facile de les nommer, car nous avons rencontré au Maroc les mêmes hommes et recueilli les mêmes propos que ceux que nous avions vus et entendus sous d'autres latitudes, par exemple en Indonésie. Les communistes (ceux de Moscou et d'ailleurs) ne sont pas seuls à mener le jeu antifrançais. Il n'y avait pas au palais de Rabat de « conseillers » communistes, mais bien des hommes qui (souvent sous le couvert d'une tâche commerciale) soutenaient les revendications de l'Istiqlal. Conscient de ses responsabilités, le Glaoui jugea que les revendications de l'Istiqlal étaient d'autant plus irrecevables qu'elles reposaient sur la haine, la menace, la provocation et l'injure, tendances « absolument contraires aux principes mêmes de la religion musulmane, faite d'amour et de tolérance ».

En homme d'Etat avisé, le Glaoui estime qu'annuler d'un trait de plume le traité du protectorat « serait revenir en arrière en supprimant du jour au lendemain l'armature française », laquelle, si elle ne fut pas sans défaut, a fait ses preuves. Ce serait aussi faire retomber le Maroc, par le libre jeu des compétitions, dans un piège où le peuple marocain jouerait le rôle de victime.

L'œuvre française au Maroc n'est pas un article de propagande : elle s'étale aux yeux de tous. Et tous les appels à l'O. N. U. ne pourraient rien contre le fait historique de l'étroite amitié franco-marocaine et du bien-être chaque jour plus grand qu'en retire le peuple marocain.

M. Gaudfernau.

LE PAPIER PEINT QUI CONNAIT ACTUELLEMENT UN REGAIN DE FAVEUR...



CET ENSEMBLE était présenté à l'exposition du musée Galliera par le décorateur Olivier Merson. Les papiers peints, dont le sujet a été fourni par Robert Pansart, ont été exécutés par la maison Zuber, véritable dynastie de fabricants, dont le berceau est à Rixheim, en Alsace.

... offre la possibilité de changer le décor familier, de faire vivre les murs et même, a dit Paul Valéry, de les faire chanter.

En offrant au public un choix de papiers peints s'échelonnant du XVIIIe siècle à nos jours, l'exposition fort heureusement présentée au musée Galliera a appelé l'attention sur une industrie d'art qui tient avec honneur sa place parmi les fabrications françaises. Pour le succès de cette exposition, la Société des décorateurs et la Chambre syndicale des fabricants de papiers peints avaient joint leurs efforts. Ainsi pouvait-on suivre le développement d'une industrie au long de son histoire. Car on admet que le papier peint date à peu près de la moitié du XVIIe siècle. On trouverait sans doute quelques plus anciens exemples de papiers recouverts de peinture et employés pour décorer les murailles. Mais c'est au XVIIe siècle, en 1618, qu'un Rouennais, du nom de Lefrançois, procéda à des essais d'impression qui préludaient au papier peint tel que nous l'entendons. Lefrançois eut assez vite des émules. Et l'industrie nouvelle allait s'épanouir au XVIIIe siècle en France et en Angleterre. Les progrès, d'ailleurs, furent rapides, et l'on peut dire que vers la fin du XIXe siècle la technique était à peu près fixée dans

LA VUE PANORAMIQUE que nous reproduisons ci-contre est sortie de la manufacture des Zuber, qui eurent l'heureuse idée de s'attacher un décorateur de grand mérite nommé Malaine. Les paysages-décors imprimés sur les presses des Zuber — qui à l'origine étaient installés dans une ancienne commanderie de l'ordre teutonique — sont justement célèbres.

L'IMPRESSION DU PAPIER PEINT s'obtient en tendant le papier sur un grand tambour cylindrique appelé « presseur ». Le papier passe successivement sur autant de rouleaux gravés qu'il y a de couleurs à imprimer. Chaque rouleau est approvisionné dans sa teinte propre par un manchon qui la puise dans une boîte. Une raclette égalise la mince pellicule de matière colorante. Les rouleaux qui servent à l'impression sont de gros cylindres de bois dur qui, ainsi qu'on peut le voir sur notre photographie, sont recouverts d'incrustations. Celles-ci sont de fines lamelles de cuivre qui reproduisent le modèle du dessinateur.

LES PANNEAUX que nous reproduisons sur cette page et sur la page suivante représentent les quatre saisons.

l'état où nous la voyons aujourd'hui. L'opération de base est la gravure des dessins exécutés par les créateurs de modèles. Opération fort délicate, la reproduction des dessins se faisant au moyen de lamelles de cuivre ciselées minutieusement puis implantées sur les cylindres d'impression. La gravure terminée, on procède au montage sur les machines, qui sont devenues fort importantes et compliquées.

Sans nous appesantir sur les détails historiques, notons que le premier papier était appelé domino, d'où le nom de dominotiers donné aux fabricants. Avec les marchands papetiers, cartiers et feuilletiers, ils étaient constitués en maîtrise (le mot dominotier est du reste un mot fort ancien qui se trouve dans Rabelais et qui désignait les fabricants d'almanachs, de cartonnages). Le « domino » était fabriqué à la planche et l'impression des panneaux en couleurs de 1 mètre à 1 m. 50 de long exigeait autant de « passes » qu'il y avait de couleurs et une méticuleuse précision des reports. Aujourd'hui que la machine a depuis longtemps supplanté ce procédé d'impression, quelques fabricants ont pourtant conservé leurs tables à imprimer et s'en servent encore pour certains travaux.

Un nom est intimement lié à l'histoire du papier peint : celui de Réveillon, dont l'action dans ce domaine est comparable à celle d'Oberkampf pour la toile imprimée. Il apporta à la fabrication d'heureuses et importantes modifications. Et surtout, homme de goût très sûr, il choisit pour décorer ses papiers les meilleurs dessinateurs des Gobelins, artistes entraînés à concevoir la tapisserie comme décoration murale et qui appliquèrent leur talent à la tenture de papier. Le panorama fut inventé en 1787 par l'Écossais Robert Barker. Sous Louis-Philippe, sous Napoléon III, de grands perfectionnements techniques furent apportés à la fabrication. On arriva à imiter parfaitement les étoffes, le cuir.

Depuis cette époque, les progrès réalisés ont porté sur des détails. Le matériel a naturellement subi des transformations, tandis que les industriels se préoccupent d'obtenir un abaissement des prix de revient. Présentement, l'industrie du papier peint compte en France une vingtaine d'entreprises outillées pour reproduire les modèles anciens aussi bien que pour créer et mettre au point des modèles nouveaux.

Car le papier peint, après avoir connu une très grande vogue, avait été quelque peu délaissé. Il retrouve actuellement une place importante comme élément décoratif. Et c'est justice. La variété presque infinie de ses dessins et de ses coloris peut donner satisfaction au goût de chacun. En outre, il est économique et facile à poser. Des collectionneurs recherchent les papiers peints anciens et en obtiennent de très heureux effets dans leurs intérieurs. Mais les créations modernes sont fort agréables, et chaque année des milliers de modèles nouveaux sont présentés par les usines françaises. Des quantités de combinaisons sont ainsi possibles pour éclairer et égayer les maisons, sans compter que, solide et lavable, le papier peint peut être utilisé dans toutes les pièces.

La fabrication emploie, nous l'avons dit, des machines compliquées. Certaines, hautes de deux étages, impriment en douze, seize et même vingt-quatre couleurs en un seul passage. Le papier destiné à recevoir l'impression qui le transformera en papier peint est obtenu par un mélange de pâtes de bois. Si la teinte naturelle de ce papier support n'est pas conservée, il y a lieu de procéder à l'opération du fonçage, qui consiste à étendre sur toute la surface du papier une couche régulière de couleur. Le fonçage se fait à l'aide d'une machine qui comprend un tambour sur lequel s'enroule le papier, un « fournisseur » qui distribue la teinte d'une manière uniforme et des brosses qui la répartissent sur le papier et l'y incrustent. Après séchage, le papier est prêt pour l'impression. Celle-ci s'effectue sur un tambour cylindrique, appelé presseur, sur lequel s'applique le papier, qui passe sur autant de rouleaux gravés qu'il y a de couleurs. Une accrocheuse transporte le papier dans une salle chauffée où l'atmosphère est brassée mécaniquement. Entièrement sec, le papier passe sur une bobineuse qui le met en rouleaux. Il peut être gaufré, verni.

Les fabricants ont tourné leur attention vers les papiers à relief ou plastiques et les papiers lavables. Pour les plastiques on s'est efforcé — et l'on y est parvenu — à donner l'illusion du relief des peintures au pochoir. Quant aux papiers lavables, ils existent depuis une quarantaine d'années. Destinés d'abord aux cuisines, aux salles de bains,

PAR SA VARIETE de dessins et de coloris, le papier peint, qui semble avoir été durant un temps un peu négligé comme élément décoratif des appartements, convient aux intérieurs les plus divers, comme le montrent les ensembles d'Alavoine (ci-dessus) et de Hagnauer et Mauny (ci-dessous).

LES FABRICANTS modernes de papiers peints ne font pas preuve de moins d'ingéniosité et de goût que leurs devanciers. Loin de borner leur activité à rééditer les sujets anciens, ils inventent de nouveaux modèles, et chaque année les manufactures offrent à leur clientèle des collections conçues pour répondre à tous les désirs.

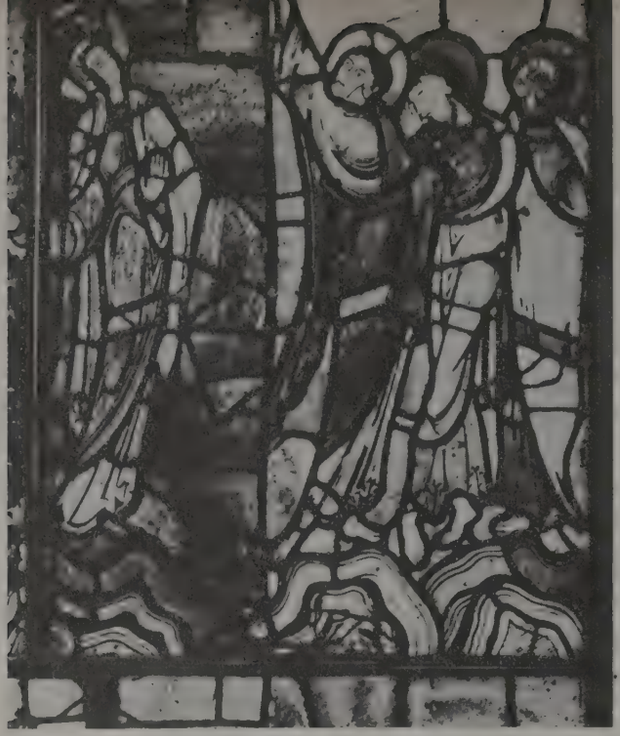
CETTE PLANCHE GOTHIQUE fut gravée vers 1860. Les motifs gothiques ainsi que ceux empruntés à l'art chinois ou arabe furent très largement utilisés par les fabricants et parfois d'ailleurs avec une très grande fantaisie. Leur vogue persista longtemps, et il advint que l'inspiration artistique ne fût pas à la hauteur de la technique.

aux chambres d'enfants, ils ont peu à peu été utilisés pour les autres pièces. Il fallut de longues études pour arriver à donner la matité que la clientèle désirait.

Pour rendre le papier lavable on mélange une colle aux couleurs avant l'impression ou bien on passe un jus sur le papier déjà imprimé. L'objet de ces opérations est de constituer une pellicule imperméabilisante sur le papier. Ainsi l'on obtient une matité parfaite. Grâce à des procédés de fabrication spéciaux, on établit des papiers dits lessivables et qui sont surtout destinés aux bureaux.

On le voit : le champ des possibilités offertes par le papier peint est extrêmement vaste. Et l'on peut se réjouir de le voir retrouver dans la décoration des appartements une place importante. Il éclaire, il égaye, il contribue donc à rendre l'existence plus agréable. Si les fabricants d'autrefois nous ont laissé — on a pu s'en assurer à l'exposition du musée Galliera — de véritables chefs-d'œuvre d'élégance et de fantaisie, les artistes et les techniciens d'aujourd'hui continuent dignement la tradition en l'adaptant au goût actuel. Et les papiers qu'ils exécutent sont tout à fait propres à embellir nos intérieurs.

ROGER DARDENNE.



FRAGMENT DU VITRAIL DE L'ASCENSION. Cathédrale du Mans (vers 1145). — Détail d'une scène figurant les douze apôtres et la Vierge regardant le ciel avec un geste d'imploration, où devait être représenté le Christ (disparu). Ce vitrail épais, aux couleurs rares et vives, est un des mieux conservés de la première partie du XII[e] siècle. La stylisation des personnages appartient nettement à l'art roman et plus particulièrement à l'art de la miniature de l'Ouest.

LA FÉERIQUE EXPOSITION DES VITRAUX DE FRANCE EST UNE RÉVÉLATION

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

Il est des expositions qui marquent les étapes de l'évolution du goût et constituent des événements artistiques d'une profonde résonance. On peut prévoir que l'exposition du Vitrail organisée au musée des Arts décoratifs, avec autant de séduction que de savoir, sera l'un de ces événements de haute portée.

Après le démontage, en 1939, de tous les vitraux de France présentant un intérêt — opération qui a permis de sauvegarder d'inestimables trésors — le service des Monuments historiques a encore près de 50.000 mètres carrés à remonter, après nettoyage et restauration. C'est dans cet ensemble, qui ne représente d'ailleurs que la plus petite partie de nos vitraux — l'autre étant remise en place — que l'on a sélectionné les types les plus caractéristiques appartenant à soixante-deux verrières, datant du XI[e] au XVI[e] siècle, réparties à travers la France. Ce choix a été fait de telle façon qu'il nous est permis, malgré quelques lacunes inévitables, de voir resplendir un véritable panorama de l'histoire du vitrail français, qui, comme on le sait, n'a pas d'égal au monde.

Cette exposition est donc due à un concours de circonstances qui ne se rencontreront sans doute jamais plus. Son succès est, comme on pouvait s'y attendre, considérable.

On hésite à parler de révélation, car, s'il s'agit de pièces qui ne sont pas toujours les plus connues, celles-ci n'en ont pas moins fait l'objet de mentions ou d'études de la part des spécialistes. On a pu les voir aux fenêtres de nos églises ; mais, en raison surtout de leur emplacement éloigné des yeux, elles laissaient une impression d'ensemble dont on admirait la richesse décorative plutôt que les qualités plastiques. Qui n'a pas été sensible à l'éclatante richesse de ces images ardentes qui resplendissent aux murs de nos monuments du moyen âge ? Mais la juxtaposition de ces vitraux, leur isolement, leur présentation à la hauteur de notre regard nous permettent de reviser des idées préconçues et d'en tirer des enseignements très précieux.

Le vitrail n'est pas un ornement de l'architecture, il est sous sa dépendance, et même, avec l'âge gothique, on peut dire que, pour une certaine part, il la conditionne. Nos grandes verrières sont nées, en effet, de la nécessité d'éclairer les églises ; et la structure inventée par nos maîtres d'œuvre des XII[e] et XIII[e] siècles permettait, en allégeant les murs, d'y introduire d'immenses surfaces vitrées. L'architecture romane commandait la fresque ; l'architecture gothique commandait le vitrail. Et celui-ci disparaîtra à la fin du XVI[e] siècle parce qu'il était incompatible avec l'architecture classique.

On a beaucoup répété que le vitrail des premières époques était une mosaïque de verre d'esprit monumental avant tout, mais qu'il perdit ensuite cet esprit pour devenir peinture sur verre, renonçant ainsi à ses qualités propres. En réalité, nous voyons qu'il a toujours été le support d'une peinture translucide et que son style a évolué avec l'architecture et dans le même sens que la sculpture, la fresque, la miniature et le tableau. Le plus ancien fragment exposé, la tête du Christ de Wissembourg, du XI[e] siècle, s'apparente tout à fait aux fresques romanes ; ensuite les personnages et les ornements participent au même style que les enluminures des manuscrits ; dès la fin du XIV[e] siècle nous voyons paraître, à la cathédrale d'Evreux ou à l'église Saint-Ouen de Rouen, par exemple, des figures d'une rare qualité, modelées comme celles des grands maîtres de la peinture sur panneaux et d'une égale valeur.

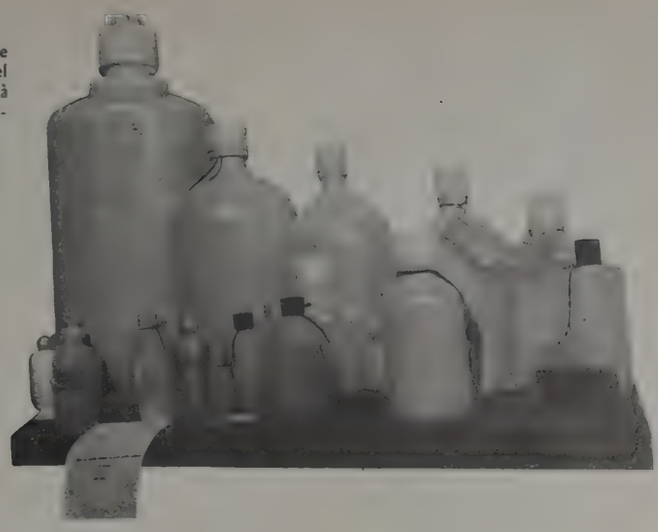
S'il appartient par sa technique à l'artisanat du verre, puisque la coloration de la pâte soufflée joue un rôle primordial, le vitrail relève du grand art par l'esprit qui l'anime. Des œuvres comme l'arbre de Jessé, de Beauvais, si étonnant par ses rapports de couleurs, par l'accent de son dessin et par sa force expressive, peuvent être comparées aux chefs-d'œuvre de la même époque.

Tout cela a été admirablement mis en valeur par les organisateurs de l'exposition (ils ont su notamment disposer des éclairages d'un effet magique) et aussi par le catalogue rédigé par Louis Grodecki avec un soin et une érudition auxquels on doit rendre hommage.

France-Illustration *se propose de consacrer une partie de son numéro de Noël à l'art du vitrail, avec des reproductions en couleurs des pièces maîtresses de cette exposition.*

DÉTAIL DE L'ARBRE DE JESSÉ. Eglise Saint-Etienne de Beauvais. Ce vitrail est un des plus beaux qui soient sortis du célèbre atelier des Leprince (vers 1525) et l'un des plus remarquables de la Renaissance. Toutes les ressources de la technique à son apogée ont été employées par le génie de l'artiste pour des panneaux de grandes dimensions, dont certains fragments peuvent être comparés aux chefs-d'œuvre de la peinture européenne. Dans cette décoration destinée à glorifier la Vierge nous voyons le buste des « Rois-Précurseurs », en riches vêtements ornementés, émerger curieusement d'une corolle de fleurs.

★ CES NOUVEAUTES pratiques donnent une idée de l'incroyable diversité du « monde plastique » dans lequel nous vivons désormais. Entre les flacons gigantesques (à droite) et les éléments de toiture en « ondulé transparent » seule existe une différence de structure.



AVONS-NOUS UN COMPLEXE A L'ÉGARD DES MATIÈRES PLASTIQUES ?

A L'HEURE où l'on dote l'avion supersonique d'un nez en matière plastique, « parce que plus solide », le Français moyen hésite à acheter un imperméable plastique, « de peur qu'il ne se déchire ». Alors que l'on fabrique, en série désormais, des embarcations de haute mer à l'aide de résines synthétiques, la ménagère boude la vaisselle moulée, réputée incassable, mais sujette, selon elle, à une détérioration trop rapide.

Tandis que les savants travaillent à découvrir chaque année plusieurs dizaines de matières nouvelles, à mettre au point des procédés plus ingénieux, la fabrication des produits finis s'effectue principalement dans de petites entreprises artisanales groupant moins de dix ouvriers. Quelques grandes usines françaises ont entrepris depuis plusieurs mois la production massive des matières nouvelles... que l'on continue d'importer des Etats-Unis.

L'acier, le caoutchouc, l'aluminium, le bois, le cuir se défendent, à l'aide d'une publicité bien organisée, contre les matériaux qui les menacent dans bien des secteurs ; la propagande en faveur de ces matériaux demeure d'une timidité telle que le consommateur lui-même s'étonne.

... Tels sont quelques-uns des paradoxes qui se manifestent dès que l'on tente de dresser un tableau de l'industrie française des matières plastiques. D'autres apparaissent d'ailleurs aussitôt : en cette époque peu favorable — reconnaît-on — aux opérations commerciales, le commerce des matières plastiques s'affirme florissant. Alors que nombre d'entreprises industrielles doivent se regrouper pour survivre, le nombre des « utilisateurs » de matières plastiques augmente constamment, de nouvelles usines de production sont projetées, mises en chantier, inaugurées.

Le IIe Salon international de la chimie, tenu récemment à Paris, a pu consacrer une grande partie de ses installations à la présentation des réalisations plastiques, étrangères et françaises, ces dernières soutenant allégrement la compétition.

⁂

DE ces notes, en apparence contradictoires, se dégage cependant un fait : il y a actuellement en France un *problème* des matières plastiques, qu'illustre naïvement, mais justement, cette remarque, entendue à de multiples reprises devant le stand de la porte de Versailles, où trônait le mois dernier le prototype d'une automobile carrossée en plastique : « C'est bien joli..., mais ça ne doit quand même pas être aussi solide que l'acier ! »

« Les matières plastiques, comme l'énergie atomique, auront marqué de leur sceau le XXe siècle », répond le titre d'une brève étude publiée, précisément, à l'occasion de ce dernier Salon de la chimie. « L'année 1953, ajoute ce texte, rédigé par une autorité en cette matière, n'appartient plus à l'époque de triste mémoire où l'on considérait encore les matières plastiques comme des « ersatz ». Désormais, les plastiques font bel et bien partie de notre vie ; l'habileté des chimistes a permis d'obtenir de multiples produits dont les

LES MATIERES PLASTIQUES AU SECOURS DU CHIRURGIEN

IL n'est pas nécessaire d'être savant pour apprécier les possibilités humaines dans le domaine plastique. Peu de substances, et encore moins d'êtres vivants, sont capables des adaptations prodigieuses de l'homme.

Il emprunte cependant aux matières plastiques, non seulement pour son usage quotidien, mais même pour le rétablissement de sa santé. Nous avons déjà montré ici-même comment on pouvait remplacer un morceau d'os important, la tête du fémur, par un élément équivalent en résine acrylique. Un sein en matière plastique, récemment mis en place, donnerait toute satisfaction.

Tout récemment, un homme d'Etat étranger, très connu et d'ailleurs populaire en France, a subi une opération sur les voies biliaires. Soit que l'intervention ait été tardive et que l'état local ait été très mauvais, soit que l'audace chirurgicale ait passé la prudence, il fallut se rendre à l'évidence : la continuité du canal biliaire entre le foie et l'intestin ne pouvait être rétablie. Or le maintien de la perméabilité de ce canal, gros comme une plume d'oie, est plus nécessaire à l'économie humaine que la liberté de transit dans le canal de Suez à l'économie britannique. Il fallait donc montrer encore plus d'audace : un « raccord » en matière plastique permit de joindre les deux tronçons de la voie biliaire. On imagine ce qu'est la réussite d'un pareil exploit.

On peut citer d'autres exemples de recours aux matières plastiques. Un des plus curieux se présente à l'occasion du traitement de la cataracte. Cette affection est constituée par l'opacification du cristallin ; on sait que le cristallin, situé à la partie antérieure de l'œil, se comporte comme une lentille qui met au point les images des objets sur la rétine. L'opération classique consiste à enlever le cristallin devenu opaque et, plus tard, à faire porter au malade des lunettes aux verres énormes qui ne se montrent pas toujours d'une efficacité parfaite. Les ophtalmologistes ont imaginé de substituer au cristallin malade un cristallin synthétique ; des résultats des plus encourageants ont été obtenus, et il est probable que cette opération, éminemment logique, verra sa vogue et ses succès s'accroître.

R. J. M.

VOILA QUI DEMENT une fois pour toutes la vieille « scie » à propos des « hommes d'acier et des bateaux de bois » : la baleinière en plastique dont un exemplaire vient ici de sortir de son moule. Plus léger et plus solide cependant que l'embarcation qu'il remplace, ce prototype présente en outre l'incontestable avantage de permettre une fabrication en grande série. Inattaquable à la rouille, il se passe de tout revêtement protecteur.

propriétés diverses constituent un remarquable progrès par rapport aux matériaux traditionnels. La consommation mondiale se situe aux environs de 1.600.000.000 de tonnes chaque année. En volume, elle vient *avant* celle de l'aluminium, du cuivre, du zinc et du plomb. Aux Etats-Unis, chaque habitant utilise par an plus de 5 kilos d'articles de tout genre en matière plastique. Une énumération des articles manufacturés à l'aide des produits nouveaux est devenue impossible. »

Des anciens aux modernes, en effet, de la bakélite aux polyesters, de la cellulose au polyéthylène, les matières se sont multipliées, se différenciant au fur et à mesure que leurs noms se compliquaient. Si le « celluloïd » des faux cols a surpris en son temps, que dire de ce composé « épi-chlorhydrine biphénol » qui, sous son allure pharmaceutique, sert à la confection de blindages dans l'industrie aéronautique ? L'énumération des produits finis n'est plus possible. Celle des principaux groupes se révèle, en revanche, instructive.

***

IL y a quelques années, dans une première étude, nous avons dressé un tableau des diverses catégories de thermo-durcissables et de thermo-plastiques (1) et inscrit timidement, dans ses colonnes, les noms des premières utilisations pratiques. Aujourd'hui, une double page ne suffirait pas à une seule des catégories mentionnées alors.

Les *phénoplastes*, dont la bakélite fut, dès 1910, le premier représentant, entrent aujourd'hui dans la fabrication de tuyauteries, de corps de pompes. Ils deviennent anticorrosifs, pignons en mécanique, paliers de laminoir, tableaux de bord ou garnitures de freins dans l'automobile, dessus de table, parties de radar, rotors de machines à laver ou bâtis de machines à écrire. Les *aminoplastes*, vieux de trente-trois ans et qui comptèrent en leurs rangs la galalithe, servent à la fabrication de vaisselle et d'ustensiles de cuisine, collent les panneaux de bois, lient les noyaux de fonderie, forment des panneaux muraux inaltérables et ininflammables à bord des paquebots modernes. Les *cellulosiques* sont, avec un succès égal, verres de lunettes, jouets, emballages transparents, fleurs artificielles, films et pellicules, faux plafonds, clichés

(1) Voir *France-Illustration* du 18 février 1950.

LA SOUPLESSE n'exclut pas la solidité ; témoins ces engrenages « plastiques » silencieux et sûrs équipant une machine à écrire. Des engrenages analogues se trouvent également sur des machines industrielles.

JOINTS, pas de vis, raccords, transparents, insensibles aux acides, aux graisses, à la rouille et aux chocs, sont désormais largement utilisés dans les divers domaines de la construction mécanique, notamment dans l'automobile et l'aviation, où ils donnent entière satisfaction aux différents utilisateurs.

TOUT DANS CET ENSEMBLE, depuis la grille jusqu'aux abat-jour, est en matières plastiques. L'artisanat a vite compris le parti qu'il pouvait tirer de ces « matières » faciles à travailler.

typographiques, tuyauteries pour l'industrie du pétrole. Le *chlorure de polyvinyle*, qui remonte à 1935, est utilisé largement dans l'industrie électrique et dans l'habillement, en raison de sa souplesse et de sa totale insensibilité à l'eau et aux agents chimiques. Il se transforme, à volonté, en housse de voiture, valise, revêtement de parquet et tuyau d'arrosage. Le *polyéthylène*, exploité depuis 1939, le plus léger des plastiques, resta longtemps matériau stratégique, réservé aux besoins de la Défense nationale. Pièces isolantes en haute fréquence, tubes pour la transfusion sanguine, appareillage de l'industrie chimique, radar sont ses principales applications, mais on le trouve aussi sous l'aspect de rondelles de bâtons de ski ou de bac à glaçons dans le réfrigérateur.

Le *polystyrène*, fabriqué depuis quelques mois en France, compte des centaines d'applications : pièces pour réfrigérateurs, articles d'ameublement, briques translucides, articles de bureau, jouets, accessoires d'automobiles, isolant de câbles coaxiaux, lentilles optiques, vaisselle, stylos, etc. Les *polyacryliques*, dont le plexiglass est l'une des dénominations commerciales, devient : porte monumentale, hublot d'avion, toiture de hangar, verres solaires ou de contact. Il est utilisé avec bonheur par le chirurgien et par le phtisiologue. Les *polyamides*, dont l'un des plus connus est le nylon, nom commercial dont on continue de faire un usage abusif, sert à la confection de bas, comme chaque femme sait, mais aussi à celle de paliers non lubrifiés en mécanique, de roues de ventilateurs, de miroirs métallisés pour phares, de crémaillères et d'engrenages. Ils forment des cordages assez solides pour servir au remorquage des planeurs, tout en continuant d'être utilisés sous forme de poils de brosses. Les *silicones*, enfin, apparaissent sous les aspects divers de cire à parquet indélébile, de ciments électrotechniques, de revêtements extérieurs. Ils sont « caoutchouc » pour amortisseurs et enduit pour bobinages électriques. Parmi leurs dernières applications il faut citer le nouveau « cœur-poumon » de la Faculté de Paris, dans lequel le sang peut circuler à travers des réservoirs en « pyrex siliconé » et un cœur à membrane de silicone... toute autre matière provoquant la destruction, par frottement, des précieux globules rouges.

⁂

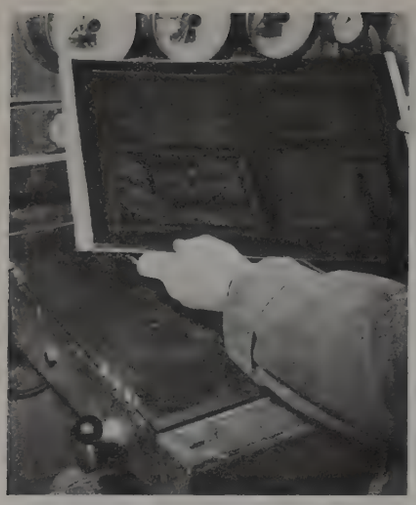
POURQUOI cette liste, fort incomplète d'ailleurs ? Pour répondre à ceux qui persistent à ne voir dans les plastiques qu'une source de boîtes à cigarettes incassables ; à ceux qui

EMBALLAGE ET CONDITIONNEMENT ont vite adopté les nouvelles matières, qui protègent les engins les plus divers : fuselages d'avions et bâtis de machines aussi bien que berlingots ou cigares. Ici une feuille souple recouvre un bloc-moteur d'automobile.

s'effraient à l'idée d'équiper leur maison de campagne de tuyauteries plastiques ou de monter dans une voiture en « polyester », et qui se bornent à acheter, à l'occasion, le peigne faussement baptisé « de nylon » par le camelot des boulevards, ou le jouet bon marché que l'enfant cassera et qui contribuera ainsi à la renommée, non moins fausse, de fragilité des matières plastiques. Combien de ceux-là ont eu, en effet, la possibilité d'utiliser une baignoire plastique incassable, ou même de vérifier la solidité à toute épreuve du tableau de bord d'une automobile moderne ? Comment sauraient-ils que l'on construit désormais des canots de sauvetage, des réservoirs de camions-citernes et des coques de yachts en polyester parce que ces derniers sont d'une résistance supérieure à celle des meilleurs aciers ?

La production et surtout la consommation françaises s'en ressentent. En 1952 le Français a « consommé » un peu plus d'un kilo de produits plastiques, contre 5, nous l'avons dit, pour l'Américain. Cela paraîtra fort honorable. En matière de production, la France se classe en quatrième position, derrière les Etats-Unis, l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Notre tonnage a triplé de 1945 à 1951, le nombre des entreprises de transformation atteint 2.700, et l'on a pu qualifier de « Detroit des matières plastiques » la charmante localité jurassienne d'Oyonnax, dont la moitié de la population travaille à l'aide de produits plastiques. Cela, aussi, semble fort engageant. Ces chiffres appellent malheureusement d'autres remarques. Notre « consommation » par habitant nous classe au septième rang, derrière Américains, Allemands, Anglais, Suisses, Hollandais et Belges.

Notre production est, certes, passée de 8.600 tonnes en 1945 à 20.000 en 1948, 27.000 en 1950, 40.000 en 1951, mais elle est revenue à 35.000 en 1952. Celle de l'Allemagne, au contraire, a augmenté fort régulièrement, de 23.000 en 1947 à 110.000 en 1950, 168.000 en 1951, 190.000 en 1952 ! A cette différence d'évolution, les milieux « autorisés » donnent trois explications : potentiel chimique naturel de l'Allema-



CES DEUX INNOVATIONS contribuèrent au succès remporté par la Semaine des plastiques, organisée à l'occasion du IIe Salon international de la chimie : la carrosserie en polyester (à droite) et la fourrure en polyamide (à gauche). La première est d'une solidité à toute épreuve ; la seconde, d'une légèreté incomparable. Toutes deux se présentent dans une gamme infinie de couleurs, brillantes ou mates, à volonté.

gne, débouchés industriels (?) et *propagande collective systématique lancée par les représentants de la profession.* L'essor parallèle de la production britannique s'explique, selon les mêmes autorités, par la *qualité des réalisations* de l'industrie d'outre-Manche. Les chiffres mentionnés ci-dessus rendent, en revanche, beaucoup moins convaincante l'affirmation selon laquelle « la régression de la production française en 1952 suit l'allure générale des fluctuations de l'industrie mondiale ».

⁂

D'AUTRES remarques s'imposent. Des 2.700 entreprises françaises de transformation, 16 seulement emploient plus de 200 ouvriers, alors que 1.850 en comptent moins de 10. La profession réunit au total 34.000 ouvriers et employés, dont les salaires ont été, en 1952, d'environ 12 milliards. Sur ces 34.000 ouvriers et employés 15.000 travaillent à la fabrication de stylos ou dans la tabletterie. C'est dire qu'une grande partie de l'industrie française des plastiques en reste au stade artisanal et utilise les matières les plus anciennes, phénoplastes et cellulosiques en particulier, alors que les perspectives les plus brillantes apparaissent dans les domaines nouveaux des polystyrènes, silicones, polyesters et polyéthylènes. Précisément, l'organisation de la recherche en France, l'équipement du pays en usines de production de matières premières sont tels que notre production en ces domaines privilégiés devrait pouvoir prendre rapidement un bon départ.

L'industrie de la chimie organique s'équipe en laboratoires et en centres de recherches. Des sociétés investissent progressivement une part importante de leur chiffre d'affaires dans cette industrie. La modernisation des procédés est en bonne voie. Pendant longtemps le moulage a présenté le « centre de gravité » des procédés de transformation. Depuis l'apparition des nouvelles fibres synthétiques, depuis que les thermoplastes donnent lieu à des productions aussi considérables en feuilles, ce centre de gravité tend à se déplacer. Les techniques plus modernes d'extension, d'induction, du formage à chaud, la projection au pistolet se développent rapidement. Au 1er janvier 1954, bien peu nombreuses seront les résines synthétiques offertes sur le marché mondial qui ne seront pas fabriquées en France, fait qui devrait nous permettre de nous libérer des importations, pour le plus grand bien de notre balance commerciale.

★

DANS L'IMPRIMERIE, les utilisations des résines synthétiques sont innombrables, qu'il s'agisse de clichés, d'encres ou de caractères. C'est, en particulier, l'usage des « circuits électriques imprimés » qui a permis de réduire la taille des appareils de radio à celle d'une boîte à cigares.

Ci-dessus, trois phases de la gravure à l'eau-forte d'une plaque de plastique recouverte d'une feuille de métal.

Une mince feuille métallique est collée sur l'une ou sur les deux faces d'une feuille de plastique. Un enduit protecteur antiacide recouvre la surface de la feuille suivant le dessin du circuit désiré. Les régions non imprimées qui ne sont pas à conserver sont alors détruites par attaque chimique. Après lavage, enlèvement de l'enduit protecteur et séchage, les circuits individuels sont découpés à l'emporte-pièce dans la feuille.

Cette méthode est destinée à amener une véritable rénovation des procédés de montage en usage dans l'industrie électronique. Elle entraîne en effet une grosse économie, non dans le prix des matériaux, mais dans le travail de montage.

Les réalisations actuelles ont à peine effleuré le domaine des possibilités. N'annonce-t-on pas du papier peint chauffé électriquement grâce à l'utilisation de ce procédé original ?

La normalisation, qui est un facteur important de progrès, se poursuit. A Paris, le Centre d'étude des matières plastiques y travaille utilement en contrôlant la *marque de qualité*, qui donne aux industriels, aux grandes administrations comme au simple consommateur l'assurance de qualités éprouvées. L'enseignement des techniques des matières plastiques s'est fait une place dans nos grandes écoles d'ingénieurs. L'Ecole nationale d'Oyonnax forme une élite de techniciens appréciés. L'industrie des plastiques est une industrie jeune, elle se doit d'aller résolument de l'avant. L'exemple américain — toutes proportions gardées — doit être médité. Outre-Atlantique, la production augmente régulièrement de plus de 23 % chaque année depuis 1922. Une firme américaine n'hésite pas à consacrer 50 millions de dollars à l'accroissement de son rendement. La politique suivie par les industriels américains est de faire des matières plastiques un matériau de base et non plus un matériau de remplacement. Prévoyant qu'elles finiront par être employées seules dans tous les domaines où elles conviennent le mieux, ces industriels adaptent dès maintenant leurs usines à l'augmentation de production qui ne pourra manquer, à leur avis, de se poursuivre. L'avenir est là, semble-t-il, bien plus que dans la confection en petite série d'articles de luxe, souvent à la main, dans un cadre artisanal, car, en fin de compte, l'application industrielle triomphera. Il est grand temps de cesser de considérer certaines matières plastiques comme des substituts à la nacre ou à l'ivoire. Il suffit, pour s'en convaincre, d'évoquer les promesses que nous apportent ces matériaux nouveaux dans les grands secteurs économiques.

LES communications faites au récent congrès de la chimie sont, à cet égard, fort intéressantes. Celle de M. Berthelot, notamment, qui fit remarquer qu'en radio et en électrotechnie « certains plastiques sont préférés à tous les autres matériaux en raison de leurs propriétés électriques exceptionnellement élevées en haute fréquence et de leur résistance à des atmosphères corrosives et à de hautes températures ». Celle de M. Bertel, qui indique que « les matières plastiques, par leurs remarquables qualités mécaniques, leur résistance à la corrosion chimique, sont des matériaux de choix remplaçant avantageusement plomb, grès et revêtements électrolytiques dans la protection contre la rouille ». C'est encore M. Schick, qui constata que « la décoration intérieure de l'habitation se renouvelle grâce aux plastiques, dont la transparence ou les couleurs offrent des possibilités esthétiques infinies, tandis que les « mousses plastiques » servent en même temps d'éléments décoratifs et d'éléments d'insonorisation. Certains silicones permettent d'éviter l'efflorescence sur les murs extérieurs des bâtiments. Les feuilles ondulées placées sur les toits donnent une transparence de 92 % environ ». « L'ingénieur doit désormais penser aux matières plastiques quand il conçoit une fabrication, affirma de son côté M. Fabre, du Centre d'étude des matières plastiques. Grâce à ces matériaux de synthèse, il peut faire fonctionner un organe sans graissage, fabriquer des pièces d'un prix de revient plus bas, supprimer l'entretien d'un système et, par conséquent, réaliser des économies substantielles, accroître les performances d'un engin, lutter avec succès contre la corrosion, etc. Lorsqu'on conçoit une pièce en matière plastique, il faut se garder d'imiter les conceptions relatives aux matériaux traditionnels. Les matières plastiques constituent un domaine technologique aussi vaste, sinon plus, que celui des métaux, et l'emploi rationnel de matières plastiques déterminées suppose un minimum de connaissances indispensables sur ce matériau. »

Considérés dans leur ensemble, les plastiques possèdent des caractéristiques générales qui leur valent la préférence sur les matériaux concurrents. Leur densité varie de 0,95 pour le polyéthylène à 2,2 pour le polytétrafluoréthylène. Mais ce sont deux limites extrêmes, et la densité de la grande majorité reste comprise entre 1,1 et 1,6. C'est pourquoi l'industrie des transports et d'importants secteurs d'utilisation s'orientent dans toute la mesure du possible vers l'emploi de ces matériaux légers.

Ne perdons pas de vue que les meilleures peintures de protection contiennent une quantité notable de résine synthétique. Les récents progrès de la chimie ont permis d'obtenir des macromolécules inattaquables par presque tous les acides. L'inaltérabilité à la sueur est précieuse dans les applications vestimentaires. Le domaine de sensibilité à la chaleur et au froid a été considérablement étendu grâce à l'incorporation de charges et aux nouveaux plastiques contenant du silicium ou du fluor : ces derniers matériaux autorisent des températures de service de 200 à 250 degrés centigrades. Si le fluage à froid, c'est-à-dire la déformation permanente d'une pièce sous l'effet prolongé d'une contrainte, limite l'emploi de quelques plastiques dans la construction de pièces résistantes, on combat cette infériorité en chargeant ou en armant la matière. L'industrie des transports doit beaucoup aux nouveaux matériaux.

Les véhicules terrestres, aériens et maritimes font une large consommation de matières plastiques en raison des propriétés spécifiques de ces dernières : légèreté, incorrodabilité, aspect esthétique, etc. Pour ne citer qu'un exemple, une automobile moderne comprend près de 20 kilos de matières plastiques de toute nature, disséminées parmi les organes électriques, mécaniques, les équipements, accessoires, etc. On cherche actuellement à réaliser *dans le domaine industriel* des carrosseries moulées légères à base de stratifiés, tissu de verre-résine polyester, ce qui diminuerait les prix de revient ainsi que les temps de fabrication, sans compter d'autres avantages d'utilisation.

En ces mêmes matériaux on réalise maintenant couramment des coques de canot ou de yacht faciles à réparer, d'un entretien nul et qui ne jouent pas au sec.

Dans l'agriculture même de nouvelles techniqnes ont fait leur apparition. On envisage notamment un produit plastique qui serait mélangé au sol, puis roulé, et qui transformerait, sous la seule action du soleil, un sol boueux en cour ou en chemin dur et lisse. On parle de projeter à l'aide d'un pistolet une pellicule protectrice sur semis et légumes, qui seraient ainsi protégés du gel... Mais ne nous lançons pas dans l'anticipation, les réalisations présentes suffisent amplement à satisfaire l'imagination des utilisateurs.

EN ce mois de juillet 1953, l'industrie française des plastiques est à un tournant : de grandes usines de production commencent à tourner, d'autres entreront en service d'ici la fin de l'année. Trois installations fournissent dès à présent le polystyrène nécessaire aux transformateurs. En octobre — nous aurons d'ailleurs l'occasion d'en reparler — la mise en route de la première usine française productrice de *polythène* sera un événement de première importance. Le succès incontesté de la Semaine des matières plastiques, au IIe Salon de la Chimie, nous a permis de marquer un point. D'ici la fin de l'année, le consommateur, définitivement délivré du « complexe de l'ersatz », doit pouvoir bénéficier de tous les progrès accomplis par la chimie des résines synthétiques et, tout en sachant apprécier un peigne d'Oyonnax garanti « fait main » par un label de qualité, ne plus douter désormais des stupéfiantes qualités des plastiques « industriels ».

Alors seulement s'ouvrira pour la France cet « âge du plastique » dans lequel les Etats-Unis sont entrés déjà depuis plusieurs années.

Claude THOMAS.

TENU PAR UN JEUNE NOIR, le cheval du Moro-Naba porte un somptueux harnachement. Sa tête disparaît sous un bouclier de cuivre et d'abondantes garnitures frontales.

UN DES DERNIERS POTENTATS DE L'AFRIQUE

L'EMPEREUR DES MOSSIS

TIENT A PROUVER CHAQUE VENDREDI QU'UN SOUVERAIN EST TOUJOURS UN PRISONNIER

PAR PIERRE BÉARN

ON sait que le Moro-Naba, chef des 1.500.000 Mossis de Haute-Volta, a été récemment l'hôte de la France. Accueilli à Marseille à son arrivée par différentes personnalités, il a gagné Paris en compagnie de trois de ses ministres. Il a beaucoup admiré les monuments parisiens. Comme tout souverain de passage à Paris, il s'est rendu à l'Arc de Triomphe. A Longchamp, le jour du Grand Prix, sa présence dans la tribune présidentielle entre M^me^ Vincent Auriol et le maréchal Juin suscita une vive curiosité. Il accepta le champagne qui lui était offert, mais ne joua pas.

M. Pierre Béarn, qui a parcouru il y a peu 25.000 kilomètres en Afrique à bord d'une jeep, a rencontré ce potentat au cours d'une curieuse cérémonie qui se renouvelle chaque vendredi et qu'il relate dans les pages suivantes.

ETRE reçu cérémonieusement à la cour d'un empereur alors qu'on voyage en Afrique-Occidentale française peut sembler bizarre. C'est cependant ce qui m'arriva à Ouagadougou, capitale de la Haute-Volta.

Conservant sa structure d'avant la pacification française, l'Afrique est encore divisée en petits sultanats politiques ou raciaux qu'administrent des sultans noirs. A Ouagadougou, ce n'est pas un sultanat mais un empire de 1.400.000 individus répartis à raison de 25 habitants par kilomètre carré dans une région de savanes pauvres. L'homme qui contrôle ce peuple et cette région, sous l'œil bienveillant du gouvernement français, est le Moro-Naba, empereur des Mossis.

Je savais que, chaque vendredi, accompagné du chef de ses eunuques, des commandants de sa cavalerie et de son infanterie impériales, il recevait les dignitaires de son palais et les envoyés de son peuple.

Je ne voulais pas manquer cette cérémonie dont on m'avait vanté le faste et mal expliqué le mystère.

J'arrivai à Ouagadougou vers 6 heures du soir, un jeudi, juste à temps pour bondir chez le gouverneur de la Haute-Volta afin de solliciter pour le lendemain une entrevue avec l'empereur.

Le chef de cabinet était un capitaine qui collectionnait les figurines du pays, coulées à l'aide de vieilles monnaies et de douilles de cartouches.

Il me dit aussitôt que le Moro-Naba ne refuserait pas de recevoir un écrivain venu de France et qu'il suffisait de lui demander audience ; ce que je fis immédiatement par l'intermédiaire d'un tirailleur monté sur une ahurissante bicyclette.

Le lendemain, dès l'aube, j'apprenais par une lettre à en-tête que le Moro-Naba, empereur des Mossis, m'attendrait vers les 7 heures du matin ce jour-là.

En me renseignant, de-ci de-là, sur la direction à prendre pour joindre l'empereur, j'apprends que le Moro-Naba, s'estimant à l'étroit avec ses quelque trois cents épouses dans sa grande maison, vient d'obtenir de la France la construction d'un nouveau palais. Je reconnaîtrai donc sa demeure à l'ampleur des échafaudages.

En effet, derrière un chantier de construction, nul doute, voici le palais, sorte de grande maison soudanaise dont les larges arcs lancéolés forment tantôt portes, tantôt fenêtres. La façade s'ouvre en large terrasse avec perron. Au delà des marches, étendu sur une chaise longue, un homme vêtu de rouge nous regarde venir. De chaque côté, deux groupes de courtisans sont assis.

NOUS ne savons plus, soudain, s'il faut avancer ou se diriger nonchalamment vers la sortie. L'incongruité de notre démarche nous apparaît. Il aurait été plus raisonnable de ne venir qu'en spectateurs. 40 mètres de sable nous séparent de l'empereur ; combien de siècles ? Nous continuons d'aller vers lui ; j'ai l'impression de marcher avec des chaussettes trop grandes...

L'empereur s'est levé. C'est un noir d'une carrure imposante ; l'ample vêtement qu'il porte prend appui sur son ventre pour donner à son corps une forme de tirelire. Au-dessus d'une barbe fluide une large cicatrice coupe sa joue.

Il nous regarde, d'une légère curiosité où, déjà, perce l'ennui. Je me lance aussitôt dans une explication pressée sur la Mission Afrique, ses véhicules, ses hommes, la jeep française, tout ce qui conduit nos destinées. Il me tend enfin la main, puis il me dit qu'il est heureux de nous recevoir. Il est debout et nous restons debout devant lui, mais sa taille nous domine. Il se tait pesamment ; son silence se nourrit de tout ce que je me crois obligé de lui dire. A leur tour mes deux compagnons se décident à lui serrer la main. Puis, soudain las, nous restons une bonne minute à nous regarder en silence.

Je me reprends à parler. Il me dit à nouveau : « Je suis heureux, oui, heureux. » Mais il paraît triste. Je lui demande s'il est content de ses sujets. Il me répond : « Oui, très content » ; si les récoltes seront bonnes : « Oui, très bonnes » ; s'il est impatient de voir venir à lui le chemin de fer : « Le chemin de fer, c'est bon, c'est pratique », dit-il.

Je remarque que trois esclaves nous entourent ; ils sont armés d'une sorte de binette à betteraves ; mais si la chicote a disparu des mains blanches, la binette d'un noir ne saurait être considérée comme un instrument dangereux par un Européen. Sous les arcades, les notables, les courtisans et les éternels quémandeurs se sont levés et nous regardent.

Je comprends que nous sommes devenus des intrus et que notre présence retarde cette fameuse cérémonie du vendredi pour laquelle justement nous sommes là. Je salue largement du casque, à la façon d'un mousquetaire ; mais ici le ridicule n'a plus d'ornements.

Un éphèbe nous a pris en charge ; il nous guide hors des murs vers une esplanade de sable bordée de petits arbres et d'indigènes en attente.

PRES d'une porte basse s'ouvrant dans une fuite du mur en recoin, il nous abandonne sans nous avoir parlé. Cinq griots sont déjà là, debout, le dos au mur. Une calebasse sur laquelle ils ont fixé le ruban d'un long boyau leur sert à chacun de guitare.

Plusieurs serviteurs, dont le corps disparaît dans une chemise de pénitent, sont également debout devant nous ; ils entourent, immobiles, un cheval surchargé de sous-gorge et de sous-barbe en cuir tressé, de couvre-poitrail brodés d'or et de pourpre, de plaques de cuivre à cabochons, d'une haute selle boursouflée de tapis et d'ornements.

Ce cheval ne bouge pas : il attend ; un noir de quinze ans tient sa bride. Entre sa forme statique de cheval de musée et notre groupe autour de la porte, quatre guerriers viennent de s'asseoir, dressant

AU COURS DE SON SEJOUR A PARIS, le Moro-Naba, empereur des Mossis, qui a récemment obtenu de la France la construction à Ouagadougou d'un nouveau palais pour abriter ses quelque trois cents épouses, a été reçu officiellement par le président de la République. Notre photographie montre M. Vincent Auriol faisant visiter au souverain africain, qui paraît y prendre plaisir, le palais de l'Elysée et ses jardins.

la longue menace de quatre fusils démesurés.

Là-bas, cernant l'esplanade, plusieurs centaines d'hommes noirs nous regardent. Au delà, c'est le désert de sable piqueté d'épineux. Sous un léger toit de paille suspendu à quelques mètres du sol comme un long cerf-volant, des joueurs de tam-tam alignent des calebasses.

Il fait chaud. Je remarque, dans le mur de terre crépie du palais, une seconde porte de joncs tressés. Deux esclaves sont nés d'elle et forment maintenant un bas-relief figé dans une attitude de mortification ou d'imploration douloureuse.

Soudain, une irritante détonation nous surprend. Un des guerriers vient de tirer vers le ciel. Il revient vers nous, tenant son fusil comme un balai. Il marche ; il est le seul être en mouvement sous le soleil. Et voici qu'il dresse son fusil vers le ciel et qu'il le décharge à nouveau dans une détonation poudreuse et irritante.. Puis il revient s'asseoir près des autres. Le cheval n'a pas bougé.

Quatre noirs richement vêtus s'avancent maintenant vers la porte toujours close. Leurs tuniques sont brodées d'or. Ils sont armés d'une longue canne pointée devant eux à la façon des aveugles. A vingt pas de nous, ils s'arrêtent ; ils disposent leur canne sur le sol, se prosternent devant elle et devant nous, et je vois bientôt leurs mains se contorsionner.

Là-bas, les tam-tams se sont animés ; leur mélopée accentue l'attente, lui donne la couleur de la tristesse. Près de nous, les griots s'animent à leur tour et chantent sur l'unique boyau de leur guitare.

JE regarde à nouveau vers les deux portes. Soudain, je ne rêve pas, l'une d'elles a disparu ; ce n'est plus une porte d'osier peint dans l'ocre jaune du mur de terre, mais une forme humaine parée d'étoffes rouges : l'empereur !

Il est là, craintif dans sa force voûtée. Il s'appuie contre le mur. Des eunuques, des esclaves et des gardes sont auprès de lui, silencieux, et le regardent. Là-bas, le peuple entier est à genoux. La mélopée se fait plaintive ; les mains des dignitaires prosternés dans le sable deviennent des poignées de scorpions. Que veulent-ils ? Quel est le sens de cette imploration générale ? Nous sommes seuls debout avec les griots, près du mur ; seuls debout avec le cheval.

Sont-ils venus pour implorer l'empereur de décréter la guerre sainte ? Suffirait-il vraiment à cet empereur de saisir la bride de son cheval pour que surgissent autour de lui 1.400.000 noirs résolus ?

Je le regarde. Il contemple avec une morne stupeur le spectacle de cette imploration. Les tam-tams s'affolent, les guitares précipitent leurs criardes pulsations. Va-t-il enfin se décider ?

La statue noire d'un enfant se détache de l'immobilité. Il tient la bride du cheval, et, sous la pression légère de sa marche, celui-ci a brisé sa lourdeur ; il marche ! Les voici tous deux qui s'avancent vers l'empereur. Mais les guerriers sont restés assis devant lui, tendant vers lui leurs fusils de traite. Devant cet obstacle, le cheval s'arrête.

Je me retourne ; l'empereur a disparu ! Auprès des portes, les esclaves ont gardé la même attitude d'imploration silencieuse.

DU lointain pourtour formé par la population locale, de nouveaux notables chamarrés d'or et de médailles françaises s'approchent. Ils sont armés d'une longue épée, qu'ils posent sur le sol avant de se prosterner front contre terre. De nouvelles mains se contorsionnent dans le sable ; les tam-tams reprennent leur danse de fureur...

L'empereur va-t-il revenir ? Son cheval est toujours debout devant les fusils dressés. Seuls, ces quatre guerriers assis paraissent réfractaires à l'appel guerrier qui monte. Va-t-il enfin revenir et se réveiller roi ?

Oui ! Le voilà ! La porte à nouveau s'est ouverte. L'empereur des Mossis nous regarde ; mais il ne semble toujours pas comprendre ce qu'on lui veut. Il se tient voûté dans son indécision. Un esclave est derrière lui, porteur d'un pouf de cuir rouge, qu'il installe près du mur. L'empereur le remercie de la main, et voici qu'il s'assied ! Il paraît fatigué ; de cette fatigue qui précède l'effort afin de n'avoir pas à le subir.

Vainement les tam-tams s'irritent, les guitares s'acharnent. L'empereur somnole, les yeux tristes.

Un million quatre cent mille sujets et le poids des ancêtres, et ces envahisseurs blancs qu'il faudrait chasser. Chaque vendredi à la même heure, le même problème développe la mise en scène de ses dangers et de ses espoirs. Il serait si simple de saisir la bride du cheval de guerre et de se dresser triomphant dans les cris.

Enfin, on croit qu'il accepte ! Il s'est levé ; il regarde longuement l'assistance, le cheval, les dignitaires, les guerriers et ces mains rampantes qui l'implorent. Mais non ! Il s'efface le long du mur ; il regagne la porte ; il se courbe... et tous les esclaves se décident à le suivre.

Près de nous, les guitaristes n'insistent plus. Penauds et nonchalants, ils s'en vont à la file indienne en longeant l'ombre du mur. L'esplanade reprend son vide, et le cheval, lentement, s'ébranle entre les pénitents en chemise de nuit.

Bientôt, il ne reste plus, de cette cérémonie déconcertante, qu'un terrain vague.

CE n'est que deux mois après que j'ai eu connaissance d'une légende qui prétendait tout expliquer.

Il y a longtemps, si longtemps que le moule du souvenir n'est plus qu'un minuscule cercueil de cendres, une des favorites de l'empereur des Mossis s'en alla sur un cheval afin de rendre visite à son père. Elle avait conté qu'elle partait pour le temps d'une simple visite filiale, mais, lorsque les tornades se furent renouvelées, il devint évident qu'elle avait dû s'oublier ou périr.

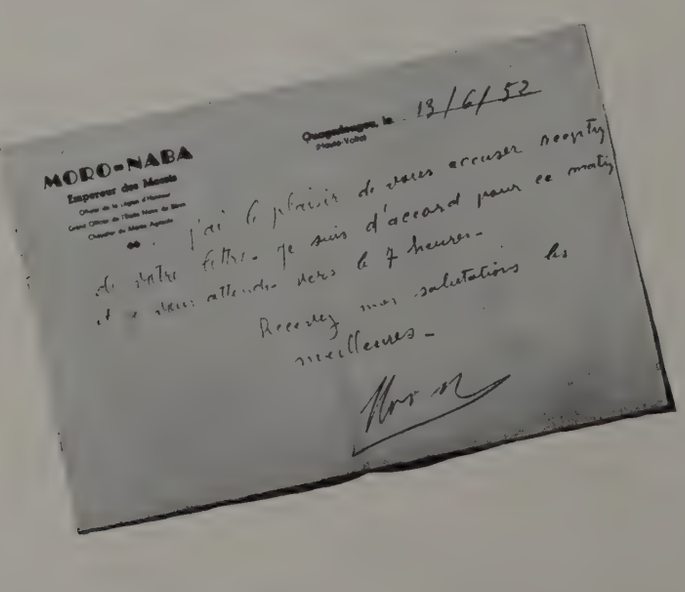
L'empereur décida de partir à sa recherche.

L'empire des Mossis était alors entouré de peuplades sauvages dont la vie se forgeait le fer à la main. Le Moro-Naba fit harnacher son cheval et préparer l'escorte. L'aube d'un vendredi fut choisie.

Nul, hormis les dignitaires de l'empire, les chefs du harem et ceux qui prenaient soin des esclaves — ce qui, tout de même, représentait beaucoup de gens — ne connaissait le dessein de l'empereur. Mais quand se fut ouverte la porte dérobée par laquelle il devait partir en grand mystère, quand lui furent offerts le cheval harnaché et les guerriers de l'escorte, le Moro-Naba découvrit que son peuple formait non loin de là un mur immobile et silencieux.

Effrayés à l'idée de perdre — même momentanément — un chef qui leur assurait par son prestige la paix quotidienne, tous les villages des environs s'étaient mis en marche avant l'aube pour empêcher l'empereur de partir. Et quand l'empereur, étonné, eut fait tout de même quelques pas vers son cheval tous les assistants se prosternèrent en silence.

Il fallut bien remettre à un autre jour cette expédition. Le Moro-Naba de ce temps-là dut penser que son peuple se lasserait ou bien qu'il pourrait un jour surprendre et tromper sa sollicitude. Mais le lendemain et les jours qui suivirent, la même foule consternée et silencieuse entoura de loin le cheval. Alors, bon gré, mal gré, l'empereur des Mossis dut renoncer à sa douleur d'homme pour reprendre la dignité d'un chef. Mais depuis, chaque vendredi, sans qu'on puisse conclure s'il prétend témoigner ainsi de sa servitude ou de sa liberté, il renouvelle le simulacre de sa tentative d'évasion vers l'amour, et le peuple mossi, chaque vendredi, envoie plusieurs centaines des siens pour l'implorer de rester digne des grand empereurs du pays noir.


MORO-NABA
Empereur des Mossis

Ouagadougou, le 13/6/52

J'ai le plaisir de vous accuser réception de votre lettre. Je suis d'accord pour ce matin et vous attendrai vers 6 heures.

Recevez mes salutations les meilleures.

FAC-SIMILE de la lettre du Moro-Naba, « empereur des Mossis, officier de la Légion d'honneur, grand officier de l'Etoile noire du Bénin et chevalier du Mérite agricole », accordant une audience à Pierre Béarn et lui présentant « ses salutations les meilleures ».

Traité depuis longtemps avec quelque désinvolture,

ENTREE DE L'HOTEL DE MASSA. Cet hôtel est le siège de la Société des gens de lettres, que préside M. Paul Vialar (ci-contre).

L'ÉCRIVAIN FRANÇAIS ATTEND QU'ON LUI RENDE LA PLACE A LAQUELLE IL A DROIT

NUL ne songe à nier que l'écrivain ne contribue grandement à la prospérité économique de son pays. Trop de corps de métier n'existent qu'en fonction de lui-même. D'autres, plus récents (radio, télévision, etc.,) ne peuvent se passer de lui. Le renom, à l'étranger, de sa patrie ne lui doit-il point encore davantage ? Sans aucun doute. Cela posé, et l'importance de l'écrivain ne souffrant pas qu'on la discute, le législateur a enfin décidé d'exonérer de tout impôt ceux qu'il considère, à juste titre, comme les serviteurs de la pensée.

Le législateur... de Lisbonne. (Ainsi la gaîté, assez arbitrairement prêtée aux Portugais, se double-t-elle de sagesse.) En France...

En France, la situation se révèle différente. D'abord matériellement. Cette affirmation d'un de nos hommes de lettres le montre assez : « Sur les milliers d'écrivains français actuels, publiant chaque année de dix à quinze mille ouvrages, cent, au maximum, **vivent** du produit de leurs écrits. Et sur cette centaine, vingt, trente à peine en vivent largement. Quant au reste... »

On poursuit :

« Du moins vos confrères et vous-même bénéficiez-vous de certaines faveurs...

— J'aimerais bien savoir lesquelles ! s'étonne notre interlocuteur. La Sécurité Sociale, c'est vrai, ne nous rejette pas à priori. Toutefois, il y a peu de temps encore, elle prétendait nous assimiler tantôt aux commis voyageurs, tantôt aux ecclésiastiques, tantôt — il ne s'agit pas d'une plaisanterie ! — aux femmes de ménage ayant plusieurs employeurs. D'où un système de cotisations multiples, sans garantie de rien recevoir en échange. Une pension de retraite adoucit-elle notre vieillesse ? Non. Dans nos différends avec les éditeurs, la loi garantit-elle nos droits ? Non. La législation, en ce qui nous concerne, est à ce point vétuste que les tribunaux se réfèrent le plus souvent à des textes centenaires. Du moins ce que nous faisons nous appartient-il ? Une fois encore : non. Cinquante ans après notre mort, nos livres tombent dans le domaine public. Le fisc, enfin, nous manifeste-t-il quelque indulgence ? Moins que tout autre ! Il nous taxe et nous surtaxe. Dans tous les domaines le traitement infligé à l'écrivain en France est un traitement de rigoureuse défaveur. »

L'ECRIVAIN FRANÇAIS, CITOYEN DE SECONDE ZONE

C'EST exact. Tristement exact. La France, où, depuis le XVII[e] siècle, le bon sens et, par une interprétation un peu abusive, le talent sont « choses du monde les mieux partagées », la France ne porte point à ses écrivains une tendresse de mère. Nos classiques, nos romantiques, un grand nombre d'auteurs de ce siècle-ci et du précédent assurent la réputation française dans le monde. Grâce à eux, grâce aussi à certains de nos peintres et de nos musiciens, la France rayonne en Finlande comme au Brésil, en Afrique du Sud comme au Japon. Alors ? Alors pourquoi cette manière de hargne faisant de l'écrivain français un citoyen de seconde zone ? Un architecte se bâtit une maison. Il la lègue en mourant à ses fils. Ceux-ci, à leurs descendants. Les uns et les autres pourront habiter, louer ou vendre cette demeure. Droit de propriété élémentaire ? Il ne s'étend pas, en tout cas, à l'œuvre d'un écrivain. Qu'il meure et, répétons-le, cinquante ans après cette mort, les héritiers seront dépossédés de leur legs. Pourquoi ? L'écrivain réalise-t-il donc une telle fortune de son vivant qu'il puisse « protéger ses héritiers contre les hasards de la vie » ? Chimère. Une centaine d'auteurs, on l'a vu, une centaine d'écrivains, et encore ! parviennent à subsister sans devoir s'astreindre à un second métier. Et, qu'il s'agisse de ces privilégiés ou de leurs confrères moins heureux, le fisc est là qui les accable.

Prenons des chiffres. Des chiffres officiels parus dans le « Bulletin du ministère des Finances ». Sur 42 millions de Français, moins de 20.000 déclarent plus de 2 millions de francs de revenus annuels ; moins de 7.000 déclarent 400.000 francs par mois. Inutile de le préciser : l'écrivain « moyen » n'appartient à aucune de ces catégories-là. En revanche, catalogué sous la rubrique commode : professions non commerciales, il est l'un de ceux qui paient 72 % de la surtaxe progressive. (Les paysans, eux, ne paient guère que 1 % de cette même surtaxe.) Profession non commerciale, les écrivains ! Alors que tous leurs revenus, tous leurs droits d'auteur sont, à un centime près, déclarés par les éditeurs et contrôlables de la façon la plus simpliste ! Ainsi, et pour résumer une situation tout de même peu normale, des écrivains, qui matériellement et moralement enrichissent la communauté française, se voient imposés au maximum de leur vivant et dépouillés cinquante ans après leur mort ! Certes, le principe d'une Caisse des lettres, garantissant aux écrivains des avantages devenus ceux reconnus aujourd'hui à la majorité des Français, a été adopté voilà plusieurs années par le Parlement. Un seul malheur : cette caisse est et reste vide. Cela dans un pays qui affirme ne priser rien tant que l'intelligence et l'art... La route est décidément longue de Paris à Lisbonne !

« N'avez-vous donc personne pour vous défendre ? objecte-t-on aux plaintes d'écrivains nombreux. Personne pour faire prévaloir vos droits ?

— Allez voir Paul Vialar. Après une lutte sans répit, il semble sur le point de gagner une manche. »

LA DIPLOMATIE VA-T-ELLE L'EMPORTER ?

PAUL VIALAR est trop connu pour qu'on doive le présenter. Célèbre après la publication de sa « Grande Meute », qui s'est vendue par centaines de milliers d'exemplaires, il préside aux destinées de la Société des Gens de lettres de France. Il pourrait se reposer sur des lauriers qui, avec « la Rose de la mer », la série de « la Mort est un commencement » et la « Chasse aux hommes », n'ont cessé de s'amonceler. Mais le repos n'est pas son fait. Il l'avoue :

« Plus j'ai d'activités, plus j'en ai besoin. »

Phrase qu'eût goûtée Lyautey. Grand, mince, distingué, le regard direct, la bouche subtile, cet homme encore jeune — qui compte un médecin de Louis XV, une sainte (sainte Emilie de Vialar), le premier colonel de la Légion étrangère, le premier colon français en Algérie (il y fonda la ville de Vialar) parmi ses ancêtres — ce président des Gens de lettres est toute courtoisie. Courtoisie qui, si elle ajoute à la finesse du diplomate, n'enlève rien de son obstination au lutteur. Car c'est bien une lutte que soutient Paul Vialar. Va-t-il triompher ? Voilà ce que nous souhaitions savoir, en même temps qu'apprendre ce que peut, ce que doit être, dans un délai qu'on espère court, la condition de l'écrivain français.

Aimable, il le fut. Il ne peut pas ne point l'être. Il ne se livra pas pour cela. Trop d'intérêts se trouvent en jeu, ceux de trop de gens considérés jusqu'ici d'un peu haut, non sans quelque ironie, par des personnalités en place — « Comment peut-on être écrivain ? » — pour que celui qui s'est institué le champion de ses confrères ne craigne pas qu'une parole, imprudemment rapportée ou mal interprétée ne nuise à leur cause. Celle pour laquelle il se dépense sans compter.

« Voilà dix-huit jours, soupire-t-il, que je n'ai pu prendre un seul repas à la maison. »

S'il réussit, ce sera à ces déjeuners, à ces dîners « en ville », à ces contacts personnels qu'il le devra pour une large part. Mais déjà il enchaîne :

« Insistez sur ceci : je ne fais que recueillir les résultats de l'action de mes prédécesseurs. »

Il les cite : « Camille Marbo, Gérard Bauer, M. Bedel, P. Descaves. Tous, ils se sont insurgés contre l'injustice, l'ingratitude des pouvoirs publics. Gérard Bauer, entre autres, que nous avons élu l'autre jour notre président honoraire, s'est dressé avec force contre l'abus de la fiscalité qui nous écrase. Merveilleux président de travail et de combat, Pierre Descaves a poussé, lui, toutes les questions aussi loin qu'il était possible de le faire à son époque. »

On le presse :

« Et vous ? »

Il hésite et, non qu'il ne se sente sûr de lui-même, mais peut-être parce qu'il n'entend pas provoquer les Euménides, il admet enfin :

« J'espère aboutir. »

Mieux vaut ne pas insister. Cet homme, qui sait exactement où il va, se refuse à vendre la peau d'aucun ours. Il nous a reçu en ce charmant hôtel de Massa qu'une initiative arracha à la barbarie des destructeurs et transporta, pierre par pierre, il n'y a pas si longtemps, des Champs-Elysées au Faubourg-Saint-Jacques. Les fenêtres de son bureau donnent sur la verdure d'un jardin. Le buste, en bronze, de Balzac orne une cheminée. Et si seulement le Mobilier national consentait à se démunir de quelques meubles de style en faveur de ce temple des lettres...

QUAND DES ADVERSAIRES ACCEPTENT DE COMPOSER

NI amabilité ni décor ne faisaient pleinement notre affaire. Avec gentillesse, notre interlocuteur usait de trop de réserve. D'autres furent moins réticents et nous expliquèrent ce que depuis des mois et des mois par dizaines fut le « combat » de Paul Vialar. S'il les traitait à la légère, le régime prétendait-il donc ignorer les écrivains ? Pas précisément. Mais, pris qu'ils sont entre le Parlement, les commissions, leurs électeurs, les puissants de la République ne disposent en général que de peu de loisirs pour se pencher sur des problèmes dont l'urgence ne leur apparaît pas.

« Electeurs »... Mot-clef, hélas ! En dépit de leur influence à l'extérieur, les écrivains français — une élite, donc une minorité — comptent peu sur le terrain électoral. D'où l'insouciance d'un parlement, de tout parlement qui a le seul respect des nombres. D'où, de la part des Gens de lettres et de leur président, une nécessité d'entêtement qui pût franchir tous les obstacles. Paul Vialar a une allure d'homme de cheval. Le cavalier contre les bureaux...

Le problème était simple, tragique. Nous l'avons montré. La Commission Escarra, qui s'attachait à réglementer les rapports entre écrivains et éditeurs, qui s'efforçait d'arriver à une loi codifiant vraiment le droit d'auteur, les droits des auteurs, **avait tenu plus de cent séances,** sans résultats appréciables. « Pourquoi, se demanda Paul Vialar, les problèmes ne se résolvent-ils pas, aussi nettement posés qu'ils soient ? » Se muant en marin, ce cavalier fit le point, puis reprit chaque question, une à une. Il avait affaire à des gens intelligents, de bonne foi, mais débordés. Il entreprit de leur exposer, dans des déjeuners, précisément, ou des dîners, c'est-à-dire à des moments de détente, où le téléphone se tait, où des attachés de cabinet ne surgissent pas sur

le seuil d'une porte, ce dont il retournait, quel lot vraiment scandaleux est celui de quiconque s'acharne en France à faire métier de sa plume. Et on l'écouta.

Processus de base. Une autre victoire restait à remporter. Ou plutôt : il convenait de signer un traité de paix préalable. Entre auteurs et éditeurs. Depuis la découverte de l'imprimerie (du moins peut-on le supposer), là, c'était la guerre. Et quelle guerre ! « L'auteur ? un ennemi ! » proclamaient la plupart des éditeurs. « L'éditeur... », déclarait un écrivain. A la réflexion, mieux vaut passer ce propos sous silence.

Réactions extrêmes, malgré tout explicables, jaillies de malentendus qu'une absence quasi totale de réglementation n'avait fait qu'exaspérer.

L'apaisement n'intervint pas en un jour. Mais Paul Vialar et ses collaborateurs appartiennent à cette race d'hommes qui ne tolèrent d'échec que celui permettant une victoire future. Grâce à l'appui, à la ténacité, à l'amour des lettres qui sont les qualités dominantes de Jacques Jaujard, directeur général des Arts et des Lettres, d'André Cornu, secrétaire d'Etat aux Arts et Lettres, et avec une patience méritoire, ils provoquèrent les arguments des uns et des autres. De part et d'autre on avait raison. Raison du côté des auteurs. Raison du côté des éditeurs. Sur quel terrain s'accorder ? Sur celui-ci : Sans éditeurs, les auteurs ne peuvent pas faire grand-chose. Sans auteurs, les éditeurs ne peuvent rien.

Truisme ? Les préventions étaient telles que personne ne l'admit d'emblée. La persévérance triomphe de toutes choses, des préjugés comme du reste. Reprenant dix, cent fois les mêmes arguments, Paul Vialar démontra aux deux parties que leur intérêt bien compris recommandait certaines amodiations. Et, fidèle à sa maxime : « l'entente doit prévaloir », il parvint, chose inouïe entre gens qui... ne s'aimaient guère, à un pacte.

VERS UN « CODE DES USAGES »...

MAIS un pacte ne tient pas en une ligne. Dans le cas présent, celui-là devait se traduire par des pages et des pages de texte qui, le moment venu, se muerait en loi. Ce texte fut rédigé. Par la volonté de M. Jaujard, par celle de ministres tels que MM. André Marie et Cornu, dont la bienveillance et la compréhension ne se démentirent pas un seul instant, les grandes lignes en furent arrêtées, et le détail. Ce texte, le Parlement sera bientôt appelé à en connaître. Vote qui, à priori, ne devrait susciter nulle difficulté puisque, pour la première fois, des gens dont les intérêts semblaient, et étaient, contradictoires s'accordent sur sa rédaction et son contenu. Si le Parlement n'avait jamais à voter que des lois semblables...

Ce projet de loi, ne le déflorons pas. Il consacre des innovations véritables. Le droit de l'écrivain sur son œuvre, cette propriété dont, du temps de Proudhon, un M. Tailleur déclarait qu'il était aussi bouffon d'y prétendre que d'affirmer « le feu propriétaire de la chaleur qu'il dégage » s'y voit entièrement et justement reconnu. Des anomalies, inimaginables pour le profane, disparaissent. Malade, l'écrivain sera soigné ; âgé, il ne risquera plus de sombrer dans la misère. Et bien d'autres conséquences dont nous réservons la surprise à nos lecteurs.

Comment est-on parvenu à ce premier succès ? Parce que la cause était équitable. Parce que, surtout, le président des Gens de lettres a joué le jeu qui s'imposait : le jeu d'équipe, en s'associant aux présidents des autres sociétés d'auteurs (dramaturges, sociétés de reproduction mécanique, c'est-à-dire disques, radio, télévision), en coopérant avec les syndicats professionnels. Forces qui, groupées, ne peuvent laisser des individualités, un Parlement insensibles. Et quand il met au point un « code des usages », sorte de manuel de civilité puérile et honnête entre écrivains et éditeurs, chacun applaudit. Plus de disputes, plus de litiges, tout aura été prévu, selon les normes, dans l'esprit du siècle qui est le nôtre. Proclamons-le : un grand pas est franchi. L'écrivain, honoré partout à l'étranger, et pas seulement jadis à Rome et à Athènes, doit bientôt reconquérir, moralement et matériellement, la place qui lui est due. Ses responsabilités ne feront que s'en accroître.

Cela, si le Parlement entérine — et quel mobile l'en empêcherait ? — l'accord de collaborateurs jusqu'alors ennemis.

... S'il accepte aussi, mesure de simple justice, de ne plus considérer l'écrivain français comme un contribuable taillable et corvéable à merci.

Paul MOUSSET.

Le peintre rend fidèlement la rigueur et la noblesse des constructions à la fois pesantes et fines, les angles durcis des murs, l'arrondi des portes.

A Venise, avec le peintre Carzou . . .

Tremblent les vaisseaux heurtés, tremblent comme des instruments de musique...

Les grands palais incendiés dorment, toutes fenêtres ouvertes, sans vitres, visages hagards, aux yeux agrandis... Dorment parmi les jardins trop verts, d'un vert de bijou persan, d'un vert faux et merveilleux, comme celui qu'on imagine dans les rêves...

Venise, dont le nom est l'arête d'un cristal. Venise, une musique qui serait devenue visible. A peine prononcé, à peine heurté, le mot sonne longtemps, tendresse et blessure brillante. Longtemps aussi vibrent les lignes et les couleurs de Carzou, nouveau Vénitien, tendresse et blessure.

Venise a deux visages, ou plutôt il y a deux villes... La ville du jour et celle de la nuit, la méridionale et la renaissante. L'une chante dans la touffeur du soleil, elle offre une vraie fête, charnelle, chaude, avec des étreintes à goût de mer, des fruits, des fleurs, des rumeurs humaines. L'autre dresse ses pierres massives, prolonge ses grilles noires dans l'eau, grilles lourdes de reflets d'or, comme les mâtures des douloureux navires...

« J'ai trouvé à Venise, dit le peintre, toutes les visions qui me sont chères. L'accord subtil du ciel et de l'eau, les quais dorés qui semblent conduire au bout du monde... J'ai aussi trouvé là-bas le bonheur absolu... »

Durant des jours, durant des nuits, Carzou a marché le long des canaux, franchi les ponts, erré dans les cours des vieux palais vides et sur les places désertes, étranges décors de théâtre.

« J'allais d'abord au hasard, fasciné, ébloui... Puis, ensuite, je revenais dans les ruelles pleines d'ombre, je plantais mon chevalet, je travaillais avec une sorte d'avidité... Ma soif de Venise n'est d'ailleurs pas encore assouvie. Je ne pense qu'à y retourner... Ville inépuisable pour un peintre. »

Maintenant nous sommes immobiles devant l'œuvre accomplie. Toute la ville glisse vers nous. Au bout des rues, au delà des eaux, des êtres se dressent dans le miracle...

La présence sourde d'une autre cité... Le poids du silence et le poids de la lumière que l'on touche, que l'on boit comme de l'eau, la mer lourde, implacable.

Carzou a retrouvé les gris de la place Saint-Marc, les ors pâlis, les ombres mauves. Il a su unir le visage austère et le visage heureux de Venise.

(Photos Marc Vaux.)

PAR MARTINE CADIEU

Mais dans les grands fonds, la forêt de pierre, les mâtures des pilotis. La douceur vient comme une victoire. Les soirs de verre filé, les ciels roses des crépuscules vénitiens, puis les nuits. Les vaisseaux s'endorment. La ligne courbe des gondoles s'étire comme la courbe des bras ouverts. Tant d'amour parmi tant de silence.

Certitude du voyage possible. L'invitation au voyage déjà précise dans toutes les œuvres de Carzou s'est faite aujourd'hui réalité, promesse tenue.

On parlait de « l'univers de Carzou », de ce monde de rêves qu'il avait construit de ses propres mains : sable, roues, bateaux morts, neige au bout de la mer, ciels verts, toujours verts. On le croyait pris dans un réseau de lumières qu'il avait allumées seul, amoureux de mythes dont il ne se séparerait point. Et soudain l'on découvre que c'est son univers qui absorbe et comprend tous les autres, prend avec lui, éclaire et transfigure hommes et villes. C'est bien Venise : la profusion des couleurs sourdes, les rouges flamboyants, les bleus éteints, l'eau dormeuse. Mais c'est une Venise encore une fois renaissante, selon la vérité intérieure de ce créateur

Dessin de Carzou.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SERULLAZ

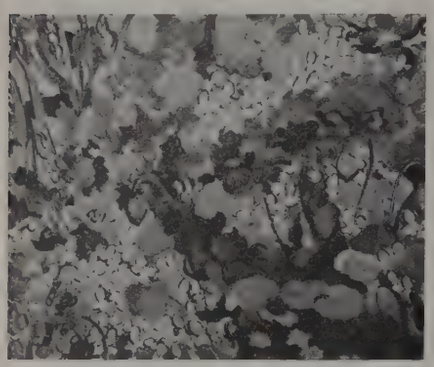
Un décret récent vient de transformer la vieille Société centrale des architectes en Académie d'architecture. Sous l'active impulsion de son président, M. Marrast, la nouvelle académie, dans le dessein de mieux faire connaître les grandes œuvres de l'architecture française, a tenu à célébrer le deuxième centenaire de la création de la place de la Concorde, dont J.-A. Gabriel présenta les plans en 1753 au roi Louis XV.

Le 17 mai, après une messe à la mémoire du grand architecte dite en la chapelle de l'Ecole militaire, une de ses œuvres principales, deux immenses couronnes furent hissées à la façade des deux palais de la place de la Concorde, tandis que jouait une musique militaire et que la Garde républicaine à cheval rendait les honneurs.

Le 27 mai, l'académie recevait en l'orangerie du château de Meudon, décorée de tapisseries des Gobelins et éclairée aux bougies, et offrait à ses nombreux invités le plaisir d'un concert de musique ancienne et d'une représentation des *Précieuses ridicules*, jouées par M. Manuel, de la Comédie-Française, et sa troupe.

⁂

Dans un cadre de meubles et d'objets du XVIII[e] siècle, Samy Chalon présente une série d'œuvres de Valtat. Ce peintre, qui se rallie au post-impressionnisme et au fauvisme, nous apparaît actuellement comme un grand artiste ;



L. VALTAT « Fleurs ».

nous l'avions toujours apprécié à sa juste valeur, mais le public — et parfois la critique — le boudait. Avec Camoin, Dufrénoy, Puy, d'Espagnat et bien d'autres, Valtat fait partie de ce groupe de peintres épris de vraie peinture, à la fois sensible et colorée, personnelle, peinture à travers laquelle on décèle tout le reflet d'une époque : celle de Proust et de Gide, époque où la sensation était acte de foi, mais sensation « sensible » et « perceptible » et non sensation « abstraite » et « théorique ». L'art de Valtat est art de joie, art de vie ; sa vision est saine ; comme Cézanne et les impressionnistes, il s'inspire de la nature et la met à la mesure de son talent.

⁂

Sérusier fut, lui aussi, un grand méconnu. Travaillant dans l'entourage direct de Gauguin, de l'école de Pont-Aven et du milieu symboliste, il fut éclipsé en grande partie par Gauguin. Et pourtant Sérusier possède un style parallèle mais différent de celui de Gauguin. Il recherche davantage la forme par un graphisme beaucoup plus marqué, souvent incisif ; il employa les tons plats, mais avec une gamme à lui, assez réduite et toujours très harmonieuse. Son « primitivisme » est moins instinctif et plus en fonction d'un certain traditionalisme. L'engouement est actuellement à Gauguin, mais peut-être reconnaîtra-t-on un jour à Sérusier des qualités de peintre qu'on ne trouve pas toujours, semble-t-il, chez Gauguin.

(Galerie Durand-Ruel.)

Marcoussis pratique un cubisme sensible, où la superposition des plans est indiquée avec précision, où la couleur joue un rôle important, où l'objet lui-même, dans sa dissociation, reste visible et compréhensible pour les non-initiés. Sa toile de *la Tour Eiffel*, déjà ancienne (1924), nous paraît un des meilleurs exemples de l'illustration de son style. A la recherche de l'harmonie, Marcoussis compose avec recherche et goût, et il se dégage toujours un sentiment poétique dans la plupart de ses œuvres.

(Galerie de Berri.)

⁂

VENARD « Funérailles bretonnes ». (Phot. Hervochon.)

Vénard nous apparaît parmi la pléiade de jeunes peintres actuels comme un des meilleurs. Il se pose des problèmes et il sait les résoudre avec un très grand talent. Alors que le dessin est bien abandonné à notre époque, Vénard, lui, y puise les principaux éléments de son inspiration ; car, en dehors des dessins à proprement parler ou des grands dessins aquarellés qu'il expose ici, Vénard dessine à travers toute sa peinture et même, peut-on dire, dans sa peinture. Celle-ci est souvent traitée en épaisseur, par larges couches, et l'artiste semble graver d'une façon incisive, à même cette pâte riche, les éléments principaux de ses formes et de ses compositions. Ce caractère « inscrit » donne aux œuvres de Vénard une force, une puissance suggestive incomparables. Ses *Funérailles bretonnes* relèvent du même esprit profondément humain que celui qu'on trouve dans l'*Enterrement à Ornans* de Courbet. Son exposition actuelle à la Galerie Bernheim Jeune révèle l'art d'un maître.

⁂

L'œuvre d'Emile Lahner, présentée chez M[me] Treuttel, est tout en nuances, et nous donnons à ce terme son caractère sensible et non péjoratif, car la finesse et la nuance n'excluent en aucune façon la force et le caractère. Le cubisme d'Emile Lahner est dépouillé de tout artifice, et, si nous prenons un terme de comparaison, c'est à Jacques Villon qu'il faut songer ; mais s'il y a parfois des réminiscences ou analogies, on peut affirmer que le style de Lahner est bien à lui et qu'il a su créer par son graphisme et par le choix subtil de ses couleurs une forme d'art qui lui est propre. Nous apprécions tout particulièrement ses paysages, où apparaissent son sens aigu de la nature, de la lumière et ses fines harmonies colorées, mais nous apprécions aussi ses portraits, sobres, distingués, remplis d'intériorité, ou encore ses dessins et ses gravures, où l'artiste s'exprime par le jeu des arabesques et la force du trait plein. Son recueil de quinze gravures au burin d'après des monotypes originaux, et présentées par Jean Cassou, révèle tout son caractère de peintre et de poète.

⁂

Les « trois prix du Peintre » ont été décernés : pour la peinture, à Paul Charlot ; pour le dessin, à Mentor ; pour l'aquarelle, à Janerand. L'exposition des quatre-vingt-sept exposants a lieu à la Galerie Durand-Ruel.

A la Galerie Simone Badinier, les élèves de l'atelier Zadkine exposent leurs œuvres pour les prix de sculpture « Susse » et « Mitchels ». Signalons M[lle] Nathan (1[er] prix), M[lles] Rubinstein, Bordes et Eecen (lauréates), sans oublier M[me] Brener : ce sont des œuvres de qualité.

⁂

Rey Vila pratique la virtuosité en peinture ; méfions-nous des *ja-presto* !

(Galerie de Conti.)

⁂

Nous avons suffisamment de peintres amateurs, sans que les grands couturiers se mettent à faire de la petite peinture. C'est, hélas ! le cas de Molyneux !

(Galerie André Weil.)

⁂

Il est permis de se moquer du monde, mais avec esprit. Tel ne semble pas être le cas, hélas ! de Sonia Delounoy (Galerie Bing), qui réalise des œuvres dénuées de toute imagination, d'une banalité de couleurs et de formes attristantes. La peinture n'est pas une toile cirée — comme chez Mondrillon — ou de vagues taches de couleurs posées au hasard d'un support. On a tôt fait de parler d'abstraction ! Beaucoup d'incapables s'en réclament sans savoir au juste de quoi il est question. Passons donc sans attacher le moindre intérêt à toutes ces fariboles.

⁂

Bonzo, succédant à Zinger à la Galerie Saint-Placide, montre des dons, certes, mais son style n'est pas encore au point. Quelques années de travail nous permettront de mieux le juger.

⁂

S'inspirant du cubisme cézannien, Marevna crée un monde de formes d'une puissante originalité. La sobriété mesurée de Marevna s'exprime surtout dans l'art du portrait. Si l'apparence des formes l'a séduite, elle attache peut-être plus d'intérêt encore à la spiritualité,

PICASSO « Portrait de Marevna ».

à l'élément psychologique. Elle construit par plans définis, éliminant les détails, ne s'attachant à rendre, par un vaste effort de synthèse, que la force vitale et la force intérieure de son modèle.

(Galerie Claude.)

LES BALLETS GRECS

AU FESTIVAL DE HOLLANDE

PAR MARTINE CADIEU

TORCHE noire, une femme venue d'Athènes chante des lamentos déchirants. Sa voix est basse, rauque, son corps tremble et parle. Son visage est impassible, masque antique ; elle est grave comme pour un rite. Et c'est un rite. Les pleureuses d'Homère ne sont pas mortes. Dans les villages du Péloponnèse et de l'Epire on chante encore les modulations funèbres... Les cordes de la lyre et du violon frémissent en sourdine. Aride et profonde, la voix de Dora Stratou donne tout son sens à ces ballets qui n'ont point d'âge. La nuit peut éclairer les cœurs, envelopper le monde. Beau paradoxe, cette femme noire — comme les noires pêcheuses d'Espagne ou de Sicile — est la lumière. Ses « Moirologhia » vont sourdre encore longtemps à travers les danses gaies ou mélancoliques, fougueuses ou lentes de son pays.

C'est Dora Stratou qui emmène en Hollande un groupe de danseurs paysans de la lointaine Grèce, avant de les entraîner en Belgique et en France. Son idéal est la pureté : elle ne veut pas monter un « spectacle », mais faire connaître les danseurs authentiques de son pays. C'est dans les jardins d'un théâtre populaire de La Haye, le Zuiderpark, qu'elle présente ces sept couples. Sept, nombre impair, comme le rythme des danses, comme la poésie. Les danses grecques d'aujourd'hui, transmises par tradition, rappellent étrangement les fresques antiques : les attitudes des jeunes filles de Crète ou de Chypre sont celles des vases anciens. Il semble que rien n'ait changé, et l'on se trouve brusquement en face d'une réalité éternelle : la danse, langage de l'homme.

On danse dans les kermesses de village, pour les naissances et pour les mariages. La danse est née jadis de la douleur de l'esclavage, création vaste et profonde que l'on retrouve intacte aujourd'hui : le souffle épique de l'Epire, le caractère mâle et révolté des Cpheltes, le lyrisme des chants insulaires.

Ces chants se divisent en deux groupes : « L'acritique » du VIII[e] au X[e] siècle, cris de la vie et de la lutte aux abords des frontières, et les chants influencés de Byzance. Les éléments grecs — structure des gammes — se sont assouplis, courbés, ornés des mélodies orientales. Un petit orchestre, la Zighia, accompagne chants et danses. Trois sortes d'instruments : les instruments à cordes : lyre, violon, lagouta, luth ; les instruments à vent : flûte, habiola, dzamares, naïa ; les instruments à bruit : timbales, cliquettes, triangles, sonnettes.

Deux formes de danses très différenciées, à travers toutes les provinces : les sautillantes et les Romaika, ou traînantes. On peut y ajouter les dérivées, danses mixtes comme le Karagouna et le Macédonien. Les danses portent soit les noms de villes où elles sont en honneur, soit les noms de métiers qu'elles illustrent : le pêcheur, le potier, etc.

Danses des îles ou danses de la terre, danses statiques et menues ou danses élancées, toutes ont un visage de soleil et d'eau... toutes naissent de la ferveur et de l'enthousiasme cultivés avec un raffinement extrême. Le chant plaintif et rauque, mélodie circulaire, se superpose au rythme répété, métallique des instruments à bruit, rappelant l'Inde. Les rythmes (9/8-7/8) ont un caractère insolite qui devient pourtant rapidement une hallucination familière. Comme chez les Yougoslaves, où l'on retrouve intactes l'influence macédonienne et l'influence turque, la danse commence lentement, joies ou peines s'allument sur une cadence nonchalante, puis les pas se précipitent, le rythme s'accélère et tout s'amplifie... Mais le finale brusqué est coupé court, par discrétion, par souci de ne pas se trahir, par raffinement. Toujours au bord de la passion, ces danseurs mettent un soin étrange à la cacher, à l'enfouir au fond d'eux-mêmes.

Intériorité, nostalgie... Les femmes de Macédoine et de Thessalie, celles qui pleurent la mort d'une biche tuée par un roi cruel, vont en procession, nobles et recueillies. Fléchissement des genoux, immobilité du corps, dos droit, tête haute. Leurs pas sont petits, glissés ; dès que la musique s'enfièvre elles se sauvent comme des oiseaux. Les hommes du Péloponnèse, ardents et nerveux, sautent plus haut que le feu. Ils bondissent sur des rythmes vifs, en se donnant la main, traçant des courbes. Autre caractéristique de la danse grecque : elle est toujours individuelle. Seul le premier danseur, celui qui conduit la file, danse. Les autres l'accompagnent. Il n'y a jamais communion, jamais échange, pas de danse du couple, pas de solistes. Tout est tradition. Ce n'est pas une danse instinctive, mais une danse évoluée. Elle est très humaine. C'est le « Gnos » antique. Elle n'atteint pas pourtant à la connaissance. Elle est bien loin de la spiritualité hindoue... Les danses des îles sont d'une belle unité de style, tout en alternances du donné et du retenu. Femmes cambrées, qui roulent des hanches. L'Orient est proche, et Venise dans « Ballos », par exemple, y joint sa magnificence et sa volupté.

Les couleurs sont un enchantement... Des tons de poterie, d'amphores, d'argiles au soleil. Du blanc, de l'or, des bleus intenses auprès de vieux rouges, des jupes couleur d'algues, parmi des gammes de beiges et de gris, une seule note de rose fané... De quoi faire rêver un peintre.

CONCOURS A PARIS ET FESTIVALS EN PROVINCE

PAR YVES GANDON

LES concours du Conservatoire national d'art dramatique n'ont pas failli à la tradition qui exige, pour les deux journées d'épreuves, une température caniculaire. Dans la loge du jury, des personnages aussi graves que M. Edmond Sée ou M. Benoit-Léon Deutsch interrogeaient désespérément l'olympien Pierre Descaves sur l'opportunité de tomber la veste. M[me] Béatrice Bretty ajoutait à la chaleur atmosphérique celle de son enthousiasme quand paraissait un concurrent cher à son cœur.

Il ne semble pas pourtant que les soixante-quinze morceaux de concours plus ou moins enlevés par seize aimables jeunes filles et dix-huit garçons, tour à tour gémissant, ricanant, pestant, sanglotant et un peu trop souvent rugissant pour mon goût, aient révélé une seule nature exceptionnelle. Mais il faut faire crédit à la jeunesse. M[lle] Claude Winter, qui a emporté deux premiers prix, l'un de comédie classique, l'autre de comédie moderne, est de toute évidence un excellent sujet. Elle a interprété deux textes difficiles, un extrait de **Faust,** de Gœthe, et un passage de la **Jeanne d'Arc** de Péguy, avec autant d'intelligence que de sûreté. Elle n'a plus rien d'une débutante et, si je ne pense pas qu'elle devienne jamais un « monstre sacré », il n'y a pas de doute qu'elle fasse une brillante carrière.

M[lle] Annie Goldfarb, qui n'a guère plus de dix-huit ans, a obtenu, avec un premier accessit de comédie classique et un second

Claude Winter, qui a remporté deux premiers prix, félicitée par son professeur, M[me] Dussane.

de comédie moderne, le prix Lucien Descaves, décerné par les critiques dramatiques à l'originalité d'un tempérament. Ravissante dans **la Dispute,** de Marivaux, cette jeune artiste a sauvé, avec beaucoup de verve et une pétulance plaisamment montée de ton, le **Divorçons,** de Sardou. Et il lui reste l'avantage d'avoir le temps de faire parler d'elle.

Mlle Geneviève Brunet a justement reçu deux seconds prix de comédie. Tant dans le rôle de la comtesse du **Mariage de Figaro** que dans **l'Homme de joie,** de Paul Géraldy, elle m'a cependant paru rester un peu au dedans de son action. On l'a bien vu quand, dans les dernières minutes de la seconde épreuve, elle s'est donnée à plein. Elle sera la comédienne de la nuance et ne pourra que progresser dans cet art difficile.

Mlle Ginette Faure, autre deuxième prix de comédie classique, a déçu dans le rôle d'**Anna Karenine,** qui n'est pas de son emploi. Je citerai également Mlle Annie Girardot, encore un second prix et une nature exubérante que le Boulevard attend. Mlle Françoise Maire, piquante Adèle de **Boubouroche,** a gagné un premier accessit, tandis que Mlle Javotte Lehmann décrochait un second prix sans grand éclat.

Du côté des hommes, MM. Christian Asse et Paul Guers en comédie classique, Georges Descrières, Claude Rich et Jacques Toja en comédie moderne, sont titulaires de deuxièmes prix. Les meilleurs sont M. Asse, qui joua en grosse bouffonnerie le rôle de Mascarille des **Précieuses,** et M. Rich, interprète d'un Sacha Guitry bien vieilli et qui donna une parfaite réplique dans **Feu la Mère de Madame.**

On peut regretter que M. Jean Chadourne n'ait obtenu aucune récompense. S'il a manqué d'accent dans ses deux scènes de concours, il donna aussi de savoureuses répliques. C'est un comédien.

Quant au concours de tragédie, on ne peut parler à son propos que de désastre et de catastrophe. Que M. Descrières, inexplicablement lancé dans toutes les épreuves, y ait obtenu un second prix relève de l'humour. Tout ce qu'on peut dire est qu'il s'est montré un peu moins ridicule que ses camarades. Hélas ! il n'y a plus que deux tragédiens en France : Jean Yonnel... et Gérard Philipe.

LYON-CHARBONNIÈRES ET LA BARBEN

LE cinquième festival de Lyon-Charbonnières n'a pas démérité. Si, l'an dernier, « Amphitryon » et « le Martyre de saint Sébastien » avaient montré les possibilités d'un metteur en scène de talent à qui les moyens matériels ne sont pas mesurés, « la Princesse d'Elide » et « Coriolan » ont renouvelé, cette année, la démonstration avec un luxe, une prodigalité, un goût aussi qui achèvent de placer cette manifestation estivale d'art dramatique au tout premier rang.

Je veux bien que le cadre, celui du théâtre antique de Fourvière, compte pour beaucoup dans la réussite : un amphithéâtre de trois mille places environ, une scène qui, avec les arrière-plans, couvre plus de 5.000 mètres carrés, une acoustique incomparable qui rend inutile l'usage du haut-parleur, les colonnes brisées, le fond de verdure, les parfums de la nuit d'été, le coassement étouffé des grenouilles dans les bassins. Mais l'industrie du metteur en scène a su ajouter à ces données premières toutes les ressources de la technique moderne. L'orchestre est dissimulé sous la scène par des panneaux à volets. 12 kilomètres de câbles, mille huit cents lampes et projecteurs assurent, au cours d'une représentation comme celle de « la Princesse d'Elide », cent soixante changements d'éclairage. Le plateau a été marqueté de bois qui forme une mosaïque de copeaux de couleurs. Une sonorisation du théâtre entier fait que le moindre bruit aboutit au chef d'orchestre.

Dans la nuit paisible, voici que les violons préludent. L'obscurité s'est faite. Au milieu des verdures un jet d'eau s'élève que les projecteurs irisent. Les ifs, à leur tour, s'éclairent, les rocailles, d'autres fontaines, un irréel jardin à la française. Des meutes de chiens apparaissent, contenues par des valets aux costumes de fête galante. Est-ce Verlaine ? Non, c'est Molière qui écrivit « la Princesse d'Elide », en 1664, pour le divertissement d'un jeune roi, de sa favorite La Vallière et d'une cour éprise de plaisirs. Le texte compte peu, bien qu'on y découvre de-ci de-là des préciosités ravissantes. On accepte tout, et que la princesse d'Elide affecte de mépriser les hommes, et que son soupirant Euriale feigne l'indifférence à l'égard de celle qu'il adore. Ce n'est que prétexte, et quel prétexte que celui qui nous vaut cette cavalcade de chevaliers masqués dont les montures ruent superbement ! On rit aux astuces de Moron. On admire Pierre Bertin dans le rôle d'un Iphitas empanaché, père de cette princesse prise à son propre jeu. Des danseuses virevoltent dans des lumières roses et bleues. Jean Desailly et Simone Valère lancent leurs couplets avec autant de grâce que de noblesse. Jean-Pierre Granval est un bouffon de grande allure. Toute la troupe s'amuse et nous ravit. C'est une féerie de tous les instants et qui finit trop vite. Bravo, Charles Gantillon, pour cette mise en scène de virtuose ! Bravo, Georges Wakhévitch, décorateur et costumier ! Bravo et merci !

« Le Coriolan » shakespearien, à qui Vera Korène a donné tous ses soins, n'a pas été un spectacle moins surprenant. Tout au plus ferai-je quelque réserve sur la masse un peu trop compacte des figurants et sur une fête romaine qui sent un cirque trop moderne pour mon goût. Mais quel entraînant Ménélius que Fernand Ledoux, et quel Coriolan imprévu que Jacques Dacqmine dans sa passion contenue, son autorité, puis son déchaînement ! Eh quoi ! c'est une pièce élizabéthaine que ce conflit du peuple et du héros ! Aussi actuelle aujourd'hui qu'en 1936, elle prend sur le plateau de Fourvière une grandeur nouvelle. La toge romaine prête peu à la fantaisie du costumier. M. André Boll a su cependant y ménager des harmonies de couleurs dont la sobriété n'exclut pas le pittoresque. C'est un beau spectacle que celui des aigles romaines grouillant entre les fûts de colonnes, et, plus que jamais, Fourvière est un lieu où souffle l'esprit.

APRES avoir donné la répétition générale du « Flamineo », de Robert Merle, à la tour Royale de Toulon, pour le festival organisé par l'Association des amis des musées de la marine, Douking, nouveau directeur de la Comédie de Provence (Centre dramatique du Sud-Est), a accepté, pour sa première représentation de gala, l'hospitalité du marquis de Forbin au château de la Barben. L'Ecole de l'air de Salon avait prêté, outre ses élèves pour la figuration, de puissants projecteurs qui enveloppaient d'une lumière de rêve les vieilles tours crénelées.

Le « Flamineo » de Robert Merle n'est autre que « le Démon blanc » de Webster, accommodé, toutes proportions gardées, comme a pu l'être « le Cid » d'après l'original espagnol. La pièce est atroce, et tout le monde, ou à peu près, y meurt de mort violente. Mais le texte est d'un fort beau style, et Lucien Nat, dans le rôle de Flamineo, y a, une fois de plus, fait montre d'une admirable maîtrise. Ce spectacle fait grand honneur à Douking, et l'adaptation de Robert Merle est de haute qualité.

ORSON WELLES

UN ARTISTE MORT JEUNE

PAR
DENIS MARION

IL existe déjà une littérature autour d'Orson Welles : plus abondante d'ailleurs en Europe qu'aux Etats-Unis, où il est pratiquement oublié. Elle analyse, parfois avec pertinence, ce que le metteur en scène a apporté à l'art de l'écran. Beaucoup de jeunes gens qui se proposent de faire du cinéma ou qui aiment le cinéma sans arrière-pensée parlent de la Dame de Shangaï **ou de** Macbeth **comme, trente ans plus tôt, leurs pères parlaient de Griffith et de Ince. Ce phénomène témoigne de la vie indépendante que peut mener une œuvre après qu'elle s'est détachée de son auteur.**

Ce qui subsiste d'étrange et de fascinant dans la personnalité d'Orson Welles s'explique toutefois mieux par sa vie que par ses films. A l'âge de dix-huit mois il a fait l'objet d'une communication scientifique de la part du docteur qui le soignait : il présentait les caractéristiques physiologiques et psychiques d'un enfant sensiblement plus âgé.

Cette rapidité de croissance ne s'est pas arrêtée : à seize ans ce n'était plus un adolescent, mais un homme fait, qui était capable de diriger une troupe d'acteurs et de jouer lui-même un quadragénaire sans être ridicule.

Nous ne sommes donc pas devant un enfant prodige du type ordinaire qui montre à un âge précoce des dons exceptionnels dans un domaine particulier de l'intelligence, mais qui par le reste de son comportement ne diffère guère des enfants de son âge. Il s'agit bien d'une anomalie pathologique, qui accélère le développement de tout le corps, cerveau compris.

De telle sorte que ce n'est que pour l'état civil que paraît miraculeuse l'existence d'un directeur de théâtre de vingt ans, d'un producteur de radio de vingt-quatre ans, d'un auteur-acteur-réalisateur de cinéma de vingt-six ans.

Sans doute est-il permis de voir un signe de jeunesse dans l'irresponsabilité dont il faisait preuve. L'émission de radio sur l'invasion de la terre par les Martiens, qui le rendit célèbre du jour au lendemain en 1939, est un canular qui témoigne d'une joyeuse inconscience. Quand il fut engagé par Hollywood, avec une liberté d'action qui reste encore sans pareille et que n'ont jamais obtenue des artisans chevronnés, il visita le studio de fond en comble et déclara : « On n'a jamais inventé un plus beau jouet. »

Prétendre diminuer le mérite de Citizen Kane **en se fondant sur ce que Orson Welles se fit projeter à la Cinémathèque de New-York les films classiques européens, qu'il ignorait, est d'une grande injustice : la culture n'a jamais nui à l'originalité de l'inspiration, bien au contraire. Nous ne saurions lui reprocher non plus que sa première œuvre soit d'une compréhension ardue. Mais les exploitants des petites salles américaines préférèrent payer la location convenue plutôt que de passer un film inintelligible à leur clientèle.**

Le producteur réagit et confia à quelqu'un d'autre le soin de terminer et de monter The Magnificent Ambersons. **Toutefois, comme acteur, Orson Welles aurait pu continuer une**

carrière lucrative, comme von Stroheim. Il n'y eut recours que par intermittences, entendant à tout prix s'imposer comme réalisateur. Deux bandes qu'il alla tourner au Mexique et au Brésil ne purent jamais être montées, pour des raisons qui ne sont pas élucidées. Puis il tenta un retour à Hollywood en acceptant deux sujets policiers : l'Etranger et la Dame de Shangaï. Sans être des catastrophes financières comme ses deux premiers films, ce ne furent pas non plus des succès.

En même temps, ses démêlés avec le fisc l'obligeaient à ne plus travailler qu'en Europe. Par un phénomène qui traduit un vieillissement prématuré, il revenait aux pièces de Shakespeare par lesquelles il avait débuté à la scène : Macbeth et Othello. Devenant son propre producteur, il les réalisait dans un désordre qui n'était pas dû uniquement aux difficultés d'argent. Après avoir obligé les acteurs de Macbeth à prendre l'accent écossais, il devait réenregistrer complètement le dialogue en anglais normal. Dix Desdémones tournèrent, dont deux enregistrèrent toutes les séquences, avant que Suzanne Cloutier tînt jusqu'au bout. La mégalomanie poussait Orson Welles non seulement à tout sacrifier à son rôle, mais à récrire Shakespeare, à intervertir des répliques d'Iago et d'Othello, à doubler lui-même pour la voix les acteurs qui jouaient Iago, Roderigo et Ludovico, à composer la musique d'accompagnement et à tenir le tambour dans l'orchestre qui l'exécutait. Confiant dans son génie, le metteur en scène convoquait les acteurs à midi, arrivait à 4 heures et, se dopant sans arrêt, les faisait tourner jusqu'à 11 heures le lendemain matin. A ce train-là, plus de quatre ans furent nécessaires pour terminer le film.

Dans l'intervalle, il écrivit, mit en scène et interpréta deux pièces : la Langouste qui ne pense pas et Faust.

A trente-huit ans, le créateur présente des symptômes de tarissement que ne dissimule pas son extraordinaire brio de comédien (demeuré intact, on l'a bien vu, dans le Troisième Homme) et que souligne une présomption accrue. Orson Welles s'est toujours pris pour un génie ; maintenant, il se juge un génie méconnu et aucune compensation ne le satisfait.

Pendant qu'il incarnait le rôle principal de Cagliostro, à Rome, il exigea et obtint que fussent engagées, comme figurantes, trois filles fort jolies. Qu'on n'imagine rien d'immoral : les trois demoiselles, accompagnées chacune par une parente âgée qui ne les perdait pas de vue, ne devaient rien faire de plus que se tenir, élégamment mais modestement vêtues, dans un coin du studio, en sorte que le grand acteur pût, lorsqu'il éprouvait le besoin de rafraîchir son inspiration, promener son regard sur leurs ravissants visages.

Il est à craindre qu'Orson Welles ne soit plus jamais capable de refaire l'équivalent de Citizen Kane et de The Magnificent Ambersons, qui suffisent d'ailleurs à sa gloire, car peu de réalisateurs ont deux films de cette classe à leur actif : tant qu'il vivra, le cinéma conservera un de ses personnages les plus pittoresques.

LE PREMIER ROMAN D'ORSON WELLES RÉVELE-T-IL SON VRAI VISAGE ?

PAR GÉRARD CAILLET

ORSON WELLES romancier ! Cette activité lui manquait...

Je ne dissimule pas, je l'avoue, le peu de sympathie que j'avais jusqu'ici pour ce personnage agité. La faute en incombe peut-être plus à sa légende qu'à lui-même.

Voyez plutôt comme son éditeur est obligé de le présenter : « Dix mille chroniques dans la presse et à la radio ; trois cents mises en scène de théâtre et de cinéma ; près de cinq cents rôles ; des films jalons qui ont nom Citizen Kane, la Splendeur des Ambersons, la Dame de Shangaï, Macbeth, Othello. Et le regard narquois, inoubliable, du Troisième Homme... »

Voyez quelles anecdotes son traducteur rassemble pour nous allécher : un père qui invente un tricycle volant, une grand-mère qui disparaît un beau jour en pousse-pousse dans Shangaï ; une extraordinaire aventure aux Etats-Unis, où tandis qu'il distribuait, déguisé en devin, des oracles imaginaires, ses oracles prirent soudain forme, se vérifiant un à un et l'obligeant à s'enfuir...

Voyez ce qu'on a retenu de son existence... Qu'à cinq ans il avait construit un théâtre de marionnettes. Qu'à vingt-trois ans il terrifiait l'Amérique entière par une émission de radio qui fut prise au sérieux et fit supposer à ses compatriotes que le territoire fédéral était en proie à une invasion de Martiens. Et l'on chuchote que son magnétisme naturel détraque les bracelets-montres. Et l'on rappelle qu'il fit partie du brain trust du président Roosevelt. Et l'on colporte des détails sur Orson Welles et Rita Hayworth... A quoi l'on ajoute qu'il est mystérieux et déconcertant.

De quoi, je vous assure, être agacé quand on n'a pas été totalement bouleversé de ce qu'on connaît de ses réalisations.

Et puis voici qu'Orson Welles entre dans la littérature. Que Pierre Lazareff retient pour sa collection « l'Air du temps » un roman qui s'appelle V. I. P. (« Personnage très important ») et que Maurice Bessy traduit lui-même sous le titre humoristique : une Grosse Légume.

Et voici que l'entrée d'Orson Welles dans la littérature s'accompagne, elle aussi, d'une anecdote, d'une très brève anecdote, qui tient en une phrase et rend un son différent de toutes les autres anecdotes consacrées à Orson Welles ; celle-ci : l'auteur de Citizen Kane fut affreusement intimidé quand il pénétra dans l'hôtel de Gaston Gallimard...

Et voici enfin que son livre nous découvre en lui une vertu imprévisible.

Mais qu'est-ce — d'abord — que ce livre ?

Exactement un livret d'opérette. Ou un schéma de vaudeville : l'histoire d'un vendeur de boisson hygiénique pris pour un important personnage de la diplomatie américaine en mission secrète.

Avec des caricatures. Des caricatures poussées à l'extrême. (« Vous embrassez très bien, dit Susie. Comment vous appelez-vous ? ») Une satire des fausses démocraties européennes et une satire encore plus vive de l'aveugle démocratie américaine. Et de l'humour. Beaucoup d'humour... De l'humour qui se force, qui grince.

Qui est triste.

Si triste qu'on referme le livre en se demandant s'il n'est pas tout autre chose que ce qu'il paraît être. Par exemple une accusation. Une accusation un peu enfantine, mais très précise, du genre humain. De l'hypocrite genre humain.

Et l'on en vient tout doucement à s'interroger ; à essayer de savoir si l'on n'a pas découvert une vertu nouvelle — je disais : imprévisible — d'Orson Welles. Si cette vertu ne s'appelle pas tout simplement la pudeur...

ROSEMONDE GÉRARD

ROSEMONDE GERARD, qui vient de disparaître après une longue maladie, était une personnalité dont la perte touche à la fois le monde de l'histoire littéraire et le monde parisien.

Femme d'Edmond Rostand, qu'elle avait épousé à dix-huit ans, mère de Maurice et de Jean Rostand, elle avait développé continûment, en marge de ces carrières d'écrivains, sa propre existence de poète et de dramaturge.

Son premier volume de vers parut en 1889 ; il s'intitulait : les Pipeaux. D'autres devaient lui succéder : Féeries du cœur, l'Arc-en-ciel, etc. Au théâtre, on lui doit la Marchande d'allumettes, un Bon Petit Diable, la Robe d'un soir, la Tour Saint-Jacques, avec ou sans la collaboration de Maurice Rostand. Elle écrivit également une Vie amoureuse de Mme de Genlis, dont elle était la descendante.

Depuis de nombreuses années, elle partageait son activité entre les séances du prix Femina et les grandes soirées parisiennes. Nous ne l'y verrons plus, souriante, appuyée au bras de son fils, et c'est encore un peu du Paris des « années heureuses » qui s'en va.

PETIT FLORILÈGE INTERCONTINENTAL

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

A L'HEURE où j'écris ces lignes, les vacances commencent sous la pluie. Je ne sais si l'été, quand vous me lirez, sera toujours aussi maussade. Faudra-t-il recourir aux livres pour suppléer aux voyages empêchés ? « Le voyage autour de ma chambre » est une vieille formule. inventée par un livre célèbre. Il se trouve que ce voyage-là peut être aujourd'hui presque un tour du monde, grâce à quelques livres publiés récemment, et qui sont tous de qualité, à un titre ou à un autre.

Je commence par ceux d'entre eux qui ont été écrits directement en français. Et d'abord je veux parler d'un ouvrage qui honore la France beaucoup plus que par des mots. C'est l'histoire d'un jeune homme, que l'on ose à peine appeler un étranger, tant il fut Français d'esprit et de cœur avant de mourir pour la France.

On l'appelait dans l'intimité Fito, diminutif de Adolfo. Il était le fils de M. Costa du Rels, qui représenta longtemps son pays, la Bolivie, à Paris. Le jeune garçon avait trois ans quand il arriva de son pays natal en France, où il fit toutes ses études et où il se trouvait encore quand la guerre éclata. C'est alors que commence l'histoire évoquée par M. Costa du Rels sous le titre **les Croisés de la haute mer** (Plon).

Ces croisés sont les volontaires que M. Costa du Rels, de Buenos-Aires où il était alors, vit s'embarquer plus d'une fois pour l'Europe, où ils brûlaient d'aller se battre. Mais l'Océan, infesté de sous-marins ennemis, n'était pas sûr. Les croisés moururent engloutis, avant d'aborder au champ de bataille. L'un d'eux fut le jeune Fito, entré à vingt-trois ans dans la mort à laquelle il faisait face depuis la fin de son enfance.

M. Costa du Rels publie des fragments du journal que son fils tint depuis 1935. Il met ces textes en valeur en y intercalant des notes et des réflexions de lui-même et en y ajoutant quelques lettres de Fito à sa fiancée et à ses amis.

Rien qui soit de la littérature dans ces paroles de flamme sur lesquelles la mort a mis son sceau. Ce livre est le témoignage d'une vie entrée triomphalement dans une efficace immortalité.

On se fait une idée sommaire et assez fausse de la littérature du Canada quand on la croit enfermée en d'étroites limites conformistes. C'est une littérature jeune, pleine de vigueur et de santé. L'un des représentants de cette énergie est M. Roger Lemelin, édité à Paris d'ailleurs, et qui a déclaré récemment : « Je voudrais que les critiques français ne me considèrent pas comme un écrivain « canadien », mais comme un écrivain tout court. » C'est dire que, loin de se cantonner dans le genre régionaliste, M. Lemelin aborde des sujets qui ressortissent à la littérature universelle.

Non que Québec, sa ville natale, soit absente de son dernier livre, **Pierre le Magnifique** (Flammarion). La forêt canadienne y est présente également avec ses chantiers de bûcherons. Mais si l'histoire qui nous est contée est celle d'une vocation sacerdotale, ce n'est pas pour nous donner un roman de mœurs cléricales. M. Roger Lemelin nous propose un jeune héros qui a l'ambition de l'absolu. Quand ce garçon quitte le séminaire, au début du livre, c'est qu'il veut entrer dans le monde pour y régner et surtout pour y faire régner avec lui une droiture et une justice d'une pureté intransigeante. Il échouera, après maintes aventures où l'écrivain nous prodigue l'invention romanesque, et il reconnaîtra pour finir que la vocation de prêtre est bien la sienne. Seule, elle lui ouvre une vie où l'amour ait une chance de vaincre les hommes en dépassant leurs faiblesses.

Imaginez-vous les paysages des Açores ? Bien sûr, dites-vous : une végétation tropicale, des palmes sur un ciel bleu, tout le décor des pays chauds. C'est-à-dire que vous êtes de ceux qui confondent les Açores avec les Canaries, ou encore avec l'île Madère. Mais les Açores, c'est tout autre chose : une terre imprégnée de brume, battue par les flots du large, noircie par la lave des éruptions volcaniques. Pays d'orages, de grands vents, de tempêtes, habité par une population de marins qui affrontent les dangers de la pêche à la baleine. Un pays propice à la rêverie comme notre Bretagne.

C'est une rêveuse héroïne qui est au centre du roman de M. Vitorino Nemésio, **le Serpent aveugle,** traduit du portugais par Mme Denyse Chast (Plon). M. Nemésio, professeur de littérature française à l'Université de Lisbonne, est originaire des Açores. Il en évoque, dans ce livre, les mœurs, les coutumes, les traditions. Les vieilles familles insulaires habitent des maisons anciennes, où les femmes demeurent penchées sur leurs broderies. La Madone est pieusement vénérée en d'innombrables statues. Les drames, dans cette société, sont secrets, comme ils le sont partout en province.

J'ai gardé pour la fin **la Chouette aveugle,** un roman de l'écrivain persan Sadegh Hedayat (Corti). C'est un livre de haute qualité, un chef-d'œuvre de littérature fantastique. L'art en est si achevé, il tient de si près aux effets minutieux d'un langage poétique très subtil qu'on s'étonne, devant un tel ouvrage, de pouvoir l'apprécier dans une traduction. Je ne puis dire si le texte français de M. Roger Lescot a le même charme que l'original persan. Mais il est visible que le traducteur a fait ici beaucoup plus qu'une simple translation d'une langue à une autre. Il a réussi à faire passer les sortilèges d'un chef-d'œuvre dans un autre chef-d'œuvre. Il a recomposé dans notre langue, avec un soin infini, l'appareil magique faute duquel cet étrange roman perdrait toute sa valeur. C'est une parfaite réussite.

Sadegh Hedayat aurait aujourd'hui cinquante ans. Il était né à Téhéran en 1903. Il fit ses études en France, y écrivit ses premières œuvres. Rentré en Orient, il fit à trente-deux ans un voyage aux Indes, qui le marqua profondément. La guerre, avec ses suites, lui fit espérer pour son pays l'entrée dans une époque rénovatrice. Une courte expérience politique le laissa dans un profond dégoût. Revenu à Paris à la fin de 1950, il s'y est donné la mort, après avoir brûlé plusieurs manuscrits.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE

PAR ALBERT MOUSSET

SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A L'ÉDITION ET A LA LIBRAIRIE

JEAN-ALEXIS NERET : Histoire illustrée de la librairie et du livre français (**Lamarre, 396 pages. 210 illustrations**). — **L'impression depuis ses origines, la gravure, la reliure, l'organisation professionnelle de la librairie, c'est, sous une présentation aussi vivante que méthodique, la somme des connaissances nécessaires à quiconque s'intéresse à la technique, à l'esthétique et au commerce du livre imprimé depuis cinq siècles.**

Pour ne parler ici que de la période actuelle, on a enregistré en 1950 près de dix mille titres nouveaux au dépôt légal : viennent en tête les ouvrages littéraires (3.147), l'histoire et la géographie (1.287), les techniques, jeux et sports (1.270). Ce chiffre dépasse de 23 % celui de la production d'avant guerre.

Avant 1940 on comptait environ cinq cents maisons d'édition ; ce chiffre est passé à cinq mille en 1945, pour retomber à huit cents « maisons qualifiées » en 1950. Les plus grands succès des dernières années ont été obtenus par les ouvrages relatifs à l'aviation, les récits de voyages ou d'aventures sportives ; on distingue toutefois un net retour en faveur des livres d'histoire. En revanche, on signale la lente disparition de l'édition purement savante : il n'y a plus guère d'acheteurs pour les œuvres d'érudition, qui furent autrefois l'honneur de notre librairie.

La typographie du « fonds », l'architecture du livre n'ont pas été modifiées sensiblement depuis 1930. La grande innovation, c'est, à partir de 1945, l'apparition du couvre-livre en couleurs, la « jaquette ». Le grand public aime l'image, le portrait du « héros » ou de l' « héroïne » dans son cadre. Les éditeurs demandent des couvertures-affiches à des peintres ou à des dessinateurs en renom. C'est une petite révolution dans l'esthétique du livre.

LA VIE POLITIQUE

L'ANNEE POLITIQUE 1952, introduction d'André Siegfried (Presses universitaires de France, XVI-654 pages). — Cette publication nous apporte, comme chaque année depuis 1944, un tableau complet de l'activité politique, diplomatique, économique de la France : une véritable histoire du pays en 1952. De nombreux tableaux et un index en facilitent la consultation ; la politique sociale, notamment, y trouve un plus ample développement que les années précédentes. En annexes figurent des textes essentiels : les déclarations ministérielles, les statistiques économiques, les documents relatifs à la vie de l'Union française, les communiqués des grandes conférences internationales et les protocoles diplomatiques. Des notices d'une parfaite objectivité complètent ce précieux instrument de travail, qui permet de vérifier les faits essentiels et de se reporter aux sources : un recueil à garder toujours à portée de la main.

M. André Siegfried fait la synthèse de l'année écoulée. Il constate la stagnation de la politique intérieure, la lassitude engendrée par la répétition des crises ministérielles, la nécessité de trouver un système de gouvernement mieux adapté aux conditions difficiles de l'époque que nous traversons. Pour ce qui est de la politique extérieure, il salue la naissance effective du pool charbon-acier, mais est obligé de reconnaître que 1952 n'a apporté aucune solution aux problèmes qui se posent à l'Europe et au monde extra-européen : l'Europe n'a pas mis sur pied l'armée commune, les Etats-Unis n'ont pas réglé l'affaire de Corée, ni les Français, celle d'Indochine... et la guerre froide continue !

D'une année à l'autre le progrès a été mince. Il ne justifie guère l'optimisme, mais suffit néanmoins à exclure le découragement.

NOUS AVONS LU POUR VOUS...

PAR GÉRARD CAILLET

HISTOIRE

Roger Régis : « Le Bon Roi Dagobert » (Grasset). — On oubliait presque qu'il avait existé ! A vrai dire, c'est un des plus mal connus de notre histoire. Roger Régis a su reconstituer avec talent la psychologie de ce descendant de Clovis (Louis XIV mérovingien) et celle de son époque. Il est vrai qu'il remporta jadis le prix du récit historique.

M.-J. Viel : « Histoire d'une reine : Queen Mary » (Amiot-Dumont).

Grâce à des témoignages écrits, grâce aussi aux documents recueillis dans une vaste correspondance encore inédite, grâce surtout aux souvenirs conservés par M^lle^ José Dussan, institutrice de la princesse royale, Marie-Jeanne Viel a retracé d'une plume alerte l'histoire de la reine Mary. Ce que fut l'enfance de la souveraine, sa vie en Italie avant d'être reine d'Angleterre, l'aide qu'elle apporta à George V, son rôle durant la première guerre mondiale, l'ascendant qu'elle prit après l'abdication d'Edouard VIII, autant d'épisodes d'une vie qui, de Victoria à Elizabeth, apparaît comme le symbole de la monarchie moderne.

SCIENCES

Karen Horney : « L'auto-analyse » (Stock). — La psychanalyse évolue tous les jours. Chaque dissident prend la tête d'une nouvelle dissidence. L'originalité du docteur Karen Horney est de s'être attaqué au problème contradictoire de la psychanalyse sans médecin. Elle en montre la nouveauté, la valeur et les limites dans un ouvrage agréable à lire.

Georges Arnaud : « Les Oreilles sur le dos » (Scorpion). — ... ou la peur sans salaire. Outre ce roman d'aventures bien mené qui frise souvent la parodie amusée, Georges Arnaud a publié récemment « Prison 53 » et « Schtilibem 41 ». Tout cela (qui n'est pas à mettre entre toutes les mains) confirme la puissance de l'écrivain du « Salaire de la peur ». Et son courage.

Louise Hervieu : « La Rose de sangs » (Pierre Cailler). — Suite de « Sangs » qui valut à son auteur, en 1946, le prix Femina. L'étonnante dessinatrice qu'est Louise Hervieu a pris une fois de plus la plume de l'écrivain pour dénoncer âprement l'injuste fatalité de l'hérédité.

SCIENCES NATURELLES

« Oiseaux du monde ». — Les Editions Boubée, qui avaient obtenu un succès en consacrant aux mammifères une très belle série de cartes postales, viennent de publier vingt-quatre cartes représentant des oiseaux choisis parmi les plus caractéristiques : oiseaux familiers de nos campagnes, oiseaux exotiques aux riches plumages et aux formes étranges. Le grand animalier Paul Barruel a peint ces oiseaux dans leur habitat naturel, affirmant une fois de plus dans ces aquarelles son talent. Ces cartes se prêtent fort bien à la projection. Elles constitueront pour les maîtres un matériel enseignant de premier ordre en même temps qu'elles permettront la décoration des classes.

La même maison d'édition vient de faire paraître un important ouvrage abondamment illustré sur les « Oiseaux de cage ». Le texte en est dû à M. Marcel Legendre. Il est préfacé par M. J. Berlioz, professeur au Muséum. Les noms de ces ornithologistes suffisent à garantir la valeur du livre. Quant aux dessins et aquarelles qui l'illustrent, ils ont été demandés à M. Delapchier, qui s'y montre artiste de talent et d'une rare compétence.

POESIE

Paul Fort : « Empire de France » (Flammarion). — Quinzième volume de l'édition définitive des « Ballades françaises ». Celles-ci vont de Sainte-Hélène à la Terre Adélie en passant par l'Algérie, le Maroc, le Tchad, l'Indochine, etc. Le Prince des Poètes y est aussi jeune que jamais. Livre entièrement inédit, assure-t-on. J'y ai pourtant retrouvé certaine « Sauterelle »... Belle préface de Charles Thibault.

THEATRE

Eugène Ionesco : « Théâtre » I (Arcanes). — Ce premier volume réunit essentiellement « la Leçon », « la Cantatrice chauve » et « Jacques ». L'un des efforts dramatiques les plus curieux du théâtre vivant. Souvent déconcertant. Jamais dépourvu de poésie, même si le lecteur doit perdre pied. Préface de Jacques Lemarchand.

LITTERATURE

Jean Monsterleet : « Sommets de la littérature chinoise contemporaine » (Domat). — Documentation utile sur le roman, le théâtre et la poésie dans la Chine d'aujourd'hui. Un peu bref, cependant. L'auteur, qui a écrit une thèse sur ce sujet, a séjourné en 1937 à l'Université de Tien-Tsin comme professeur.

Abel Lefranc, de l'Institut : « Rabelais » (Albin Michel). — Durant trente ans le grand spécialiste des études rabelaisiennes avait refusé de publier en librairie. Il craignait, disait-il, la vulgarisation. Ce sont des études qu'une main fidèle a donc rassemblées pour ce volume qui paraît quelques mois après sa mort. « Gargantua », « Pantagruel », « le Tiers Livre ». Du neuf et du solide.

BIOGRAPHIE

Madeleine Berry : « Jules Romains, sa vie, son œuvre » (Ed. du Conquistador). — Un livre précis qui complète utilement le « Jules Romains » d'André Figueras paru chez Seghers et consacré au poète. La mise en place de la biographie et de la bibliographie sera fort utile à ceux qui voudront étudier l'œuvre. Le résumé de chacun des ouvrages constitue un petit tour de force.

Marc Andry : « Charles Trenet » (Calmann-Lévy). — Très jolie introduction de Trenet lui-même. Biographie bien faite. Trois poèmes inédits. La collection « Masques et Visages » que dirige Roger Gaillard s'accroît utilement.

Léon Chancerel : « Jean-Louis Barrault ».

Raymond Cogniat : « Gaston Baty » (Presses littéraires de France). — Une nouvelle collection : « Metteurs en scène », constitue une première base aux biographies futures. Excellente initiative.

Michel-Droit : « André Maurois » (Editions universitaires). — Le sujet était complexe. La place, réduite. L'art de Michel-Droit lui a permis de dessiner un portrait étonnant d'exactitude. Tous les points sont traités et les « valeurs » du tableau respectées. Une excellente introduction — et une bonne étude pour ceux qui la connaissent toute — à l'œuvre du grand écrivain.

Théodore Huff : « Charlie Chaplin » (N.R.F.). — La grande œuvre américaine sur l'un des plus étonnants créateurs de notre temps. Une somme. L'auteur a écrit un chapitre supplémentaire pour l'édition française. Illustrations et filmographie. Ouvrage de fond.

LE LIVRE DE POCHE

Nous avons déjà parlé de cette collection qui se propose de donner au public les œuvres les plus célèbres des grands auteurs contemporains français et étrangers dans un format commode et pour un prix modique. Ce programme a été parfaitement rempli. La seconde série, où s'inscrivent les noms de Sartre, Hemingway, Colette, Vercors, Dabit, Rosamond Lehmann, Vercel, confirme les lecteurs dans la conviction qu'ils peuvent, à bon compte, se composer une agréable bibliothèque.

R.-L. Dupuy

Profitez de vos vacances pour faire des rencontres intéressantes !

Faites vous des relations nouvelles. Les livres sont de celles qui ne déçoivent jamais.

Compagnon spirituel et discret, un bon livre vous fera mieux apprécier la beauté et le calme de la nature ; il attendra patiemment votre retour du bain ou de l'excursion, il vous distraira les jours de pluie.

Comme membre du Club Français du Livre, vous recevrez à votre adresse de vacances les livres de votre choix, tous reliés pleine toile, imprimés sur beau papier, tous d'auteurs sélectionnés, et pas plus chers que les livres ordinaires.

Faites comme les 180.000 adhérents du Club, c'est si simple. Ni cotisation, ni droit d'entrée, aucune formalité.

Choisissez librement parmi les magnifiques volumes du Club. Ils seront plus que des compagnons d'élection de vos vacances : des amis de toute votre vie, et dont vous serez fier à juste titre.

Dès aujourd'hui, envoyez-nous le bon ci-dessous pour recevoir par retour notre documentation illustrée sur le Club, ses livres, et tous ses avantages exceptionnels.

LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE

Le Club des Français qui lisent

LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE
BON 40 L 8, rue de la Paix - PARIS 2e

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement de ma part, votre documentation illustrée complète.

Nom .....

Adresse .....

Ci-joint 15 francs en timbres-poste pour frais d'envoi.

GALERIE

Bernheim Jeune, 83, Fg-St-Honoré
et 27, avenue Matignon

VENARD ŒUVRES récentes

LIVRES NEUFS, SOLDÉS 50 fr.
Valeur 250 à 500 fr.
Catal. 64 p. contre timbre
Lib. FONTENEAU F. I. 5 - POITIERS

QUE VEUT L'ALLEMAGNE ?

LE VOISIN ALLEMAND

par **H.-J. DUTEIL** 660 fr.

RÉPOND A CETTE QUESTION

DU MÊME AUTEUR : **LA GRANDE PARADE AMÉRICAINE**

ÉDITIONS ANDRÉ BONNE

LA PAROLE EST AUX ASTRES

MOIS D'AOUT 1953

MOIS rempli de contrastes apportant d'immenses joies ou de grands chagrins.

Le 9 août, éclipse du Soleil de 14 h. 22 à 17 h. 27, visible dans le sud-est de l'océan Pacifique et l'extrême sud de l'Amérique du Sud. A 16 h. 10, conjonction Soleil-Lune. Pluton est assailli par cette conjonction triplée par la présence de Mars. La VIII[e] Maison est leur domicile pour la nouvelle Lune et l'éclipse. Energie mal employée, faillite totale dans la vie.

Au même moment, Uranus est en carré de Saturne-Neptune, apportant un véritable chaos mental ; ce que l'éclipse et la nouvelle Lune du 11 juillet feront pressentir, hélas ! le 9 août le réalisera. Jupiter seul, extrêmement bien placé par son trigone à Saturne-Neptune, apportera une dignité dans l'épreuve de la collectivité qui fera qu'une association bien heureuse ou une main secourable viendra à temps soulager chacun dans ses réelles inquiétudes.

Pendant ce mois de vacances nous ferons tous des rêves fantastiques, dont la dure réalité du retour à la vie quotidienne rendra la réalisation bien incertaine.

RÉPERCUSSIONS DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le **21** Mars et le **20** Avril BÉLIER	Les natifs de ce signe vivront trente jours très agités ; automobilistes, soyez extrêmement prudents sur la route. En revanche, des succès, des joies, des triomphes vous attendent, panachés, certes, de grandes difficultés. Toutes les sensations sont extrêmes.
Le **20** Avril et le **21** Mai TAUREAU	Sauf les derniers jours du mois, les trois premières semaines sont tristes. Le Lion, très chargé, envoie un douloureux carré. Larmes, chagrins, difficultés. Nouvelles connaissances extrêmement dangereuses, pouvant engendrer pour l'avenir de graves ruptures, des divorces, même.
Le **21** Mai et le **21** Juin GEMEAUX	Tous les bonheurs : trigone Jupiter à Neptune-Saturne ; sextile Soleil-Mars-Mercure-Pluton. Trop de joies, presque à ne pouvoir profiter de tout.
Le **21** Juin et le **22** Juillet CANCER	Les ruptures, les séparations de toutes sortes sont certaines pour les nés Cancer, surtout 3[e] décan. Les sentiments seront cruellement bouleversés.
Le **22** Juillet et le **23** Août LION	Ce signe est tellement chargé en influx (huit planètes se jouent les unes les autres) que ce mois apporte les grands mouvements dans l'existence des nés Lion ; plusieurs journées aux sensations intenses et heureuses.
Le **23** Août et le **23** Septembre VIERGE	Mois vide pour le 1[er] décan dans la dernière semaine, joies calmes ; le Soleil entre dans ce signe. Si le sextile Vénus-Uranus rencontre dans le thème personnel une planète à 21° ou 22° de la Vierge, brusque et très heureuse rencontre sentimentale, surtout pour les Soleils à ces degrés.
Le **23** Septembre et le **24** Oct. BALANCE	Toute votre sagesse vous abandonne. Ne prenez aucune décision. 3[e] décan : un danger est très grand pour vous, surtout ne voyagez pas en avion. Automobilistes, la prudence vous est recommandée.
Le **24** Octobre et le **23** Novem. SCORPION	Ennuis pécuniaires très importants. Le 3[e] décan saura brusquement rétablir une situation même très compromise. Malgré tout, fuyez le tapis vert.
Le **23** Novem. et le **22** Décem. SAGITTAIRE	L'imprévu remplit ces trente jours. La situation s'améliore. Une résolution pleine d'incohérences vous fera connaître succès et satisfaction dans votre situation.
Le **22** Décem. et le **22** Janvier CAPRICORNE	Fin de mois heureuse pour le 1[er] décan. Catastrophes pour les 21[e], 22[e] et 23[e] degrés de ce signe. Prudence ! prudence !
Le **22** Janv. et le **20** Février VERSEAU	Le rêve et la sagesse écarteront, je l'espère, les difficultés menaçantes. 15[e] et 16[e] degrés, attention à ne pas être volés ou à ne pas perdre un objet très précieux.
Le **20** Février et le **21** Mars POISSONS	Signe heureux. Le caractère de ces natifs agira sans aucune contrainte hors des contingences humaines. Les 3[e] décan connaîtront des joies, même de très grands bonheurs.

THÈME ASTRAL DE M[me] X... NÉE LE 21 JUILLET 1911

Voici un caractère bien curieux. L'opposition exacte Soleil-Uranus, qui barre ce ciel, domine le sujet. Cette personne est un esprit inquiet, aux idées excentriques difficilement réalisables, aux conceptions contraires aux possibilités de notre époque. Actes et jugements arbitraires.

D'une activité infatigable malgré de longues maladies, elle exige beaucoup des siens et de ses subalternes. Si elle doit se créer une situation, tout ce qui se rapporte à l'art ou à la femme assurerait une réussite. Avant de s'engager dans une voie quelconque, il est nécessaire que ce caractère fantasque soit dominé par la volonté.

Dans le foyer de l'enfance des difficultés ont pu créer une situation bizarre qui, par ricochet, touche aussi le foyer actuel.

Au milieu de toute cette chevauchée d'aspects dissidents, Saturne, si bien disposé, domine très heureusement, en faisant éclore en cette personne des sentiments solides et sains. Manifestation curieuse, le mensonge, principale arme de cette native du Cancer, l'aide à supporter son existence.

Les événements de juillet et d'août 1953 ne vibrent pas dans ce thème, mais à partir de septembre 1953, et surtout de septembre à décembre 1954, ils feront des vibrations dangereuses par rapport aux astres de cette carte. Plus de souplesse à l'égard de l'entourage est vivement recommandée.

LE NOUVEAU DIRECTEUR DE L'UNESCO

RÉUNIE à Paris, la conférence générale de l'Unesco a désigné comme directeur général, en remplacement de M. Torres Bodet, M. Luther Evans. Professeur, journaliste, historien, M. Luther Evans est depuis plusieurs années directeur de la bibliothèque du Congrès américain.

UN MONUMENT A LA MÉMOIRE DE GEORGES LEYGUES

UN comité national vient d'être constitué en vue d'ériger à Villeneuve-sur-Lot, par souscription publique, un monument, œuvre de Charles Despiau, à Georges Leygues, rénovateur de la marine française.

Ce comité, placé sous le haut patronage de M. le président de la République et présidé par M. le secrétaire d'Etat à la Marine, comprend comme présidents d'honneur les présidents Herriot, Monnerville, Sarraut, Queuille, Daladier, Paul-Boncour et M. Georges Lecomte, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Le trésorier est M. Cassagnevère. Comité national du monument Georges-Leygues. C. C. P. 581-151 Paris.

LE SOUVENIR DE MARYSE BASTIÉ

DE nombreux amis de la grande aviatrice Maryse Bastié se sont réunis au cimetière Montparnasse pour rendre un pieux hommage à sa mémoire. Un pilote a fleuri la tombe. Sur notre photographie (de gauche à droite) : M. Maroselli, ancien ministre de l'Air ; M[me] Jacqueline Auriol et M. Laurent Eynac.

NOUVELLES RELIGIEUSES

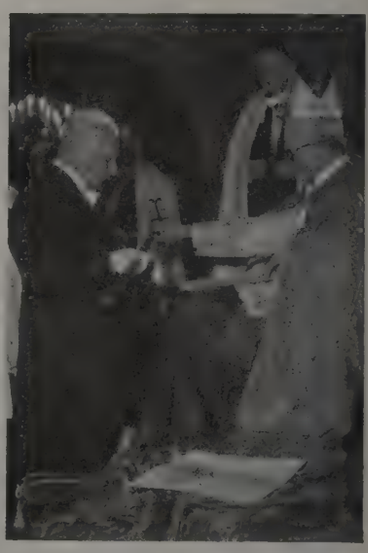
UN RASSEMBLEMENT D'ANCIENS COMBATTANTS

DU 3 au 6 juillet, l'Association des prêtres anciens combattants français a organisé à Lourdes un rassemblement international des anciens combattants du monde entier. Au cours de ce vaste rassemblement, la maquette d'un monument destiné à évoquer l'union de tous les combattants a été présentée. Ce monument a été demandé au

maître statuaire Raymond Servian, qui a représenté deux anciens combattants anonymes se serrant la main devant Notre-Dame de Lourdes. C'est une œuvre de belle allure, qui fait honneur à l'artiste à qui l'on doit déjà un grand nombre de monuments importants.

CHEZ LES CHEVALIERS DU SAINT-SÉPULCRE

LES très anciens ordres de chevalerie qui se survivent à travers les siècles prolongent à notre époque les coutumes médiévales. Et la cérémonie au cours de laquelle les nouveaux chevaliers de l'ordre équestre du Saint-Sépulcre se voient confé-



rer leurs attributs ne manque pas de grandeur. Elle se déroule traditionnellement dans la vieille église Saint-Leu-Saint-Gilles, si pittoresquement encastrée entre les maisons vétustes du bruyant quartier des Halles. Une douzaine de nouveaux chevaliers ont reçu dernièrement l'épée, les éperons, la croix et le droit de porter l'ample manteau orné d'une croix potencée qui fait d'eux les défenseurs de la foi chrétienne.

LE BARRAGE DE TIGNES, LE PLUS HAUT D'EUROPE, A ÉTÉ INAUGURÉ PAR M. VINCENT AURIOL

LE 4 juillet dernier, M. Vincent Auriol, accomplissant le dernier voyage de son septennat, a inauguré le plus haut barrage d'Europe, celui de Tignes, situé à 1.659 mètres d'altitude.

Ce barrage est une réalisation qui fait grand honneur à l'Electricité de France. En aménageant le cours supérieur de l'Isère, entre Val-d'Isère et Bourg-Saint-Maurice, l'E. D. F. s'assure une réserve précieuse qui permettra de disposer aux heures de pointe d'une importante production de kilowatts-heure.

La retenue de Tignes, alimentée par l'Isère, la dérivation des Clous, du Haut-Cruet et du Ponturin, a une capacité de 230 millions de mètres cubes. Quant au barrage, sa construction a duré cinq ans. Commencé en 1947, il a été mis en eau en avril 1952 et achevé en septembre de la même année. C'est un gigantesque travail qui a exigé l'emploi de 650.000 mètres cubes de béton. Pour transporter ces matériaux, un téléphérique de 21 kilomètres fut spécialement construit au plateau de Boisses.

Deux autres téléphériques servirent pour les travaux, et pour construire les routes d'accès à l'immense chantier il ne fallut pas moins de 400.000 mètres cubes de terrassements.

UNE RÉSERVE DE 180.000 M³

LE barrage atteint 180 mètres de hauteur. Il fallut 20 m. de fondations. Il est complété par l'usine de Brévières, qui reçoit les eaux du barrage par un canal de 900 mètres de long. Ce canal alimente une centrale électrique dont l'équipement comprend trois turbines de 43.600 CV et trois alternateurs de 36.000 kilowatts. A 2 kilomètres en aval les eaux sont reprises par la chute de Malgovert, qui crée une réserve de 180.000 mètres cubes d'eau. A quelque distance de là et non loin de Bourg-Saint-Maurice, l'usine de Malgovert produit l'énergie électrique grâce à quatre groupes à axe horizontal. Le courant est distribué par trois lignes de 200.000 volts et deux de 150.000.

Cet aménagement d'accumulation de la Haute-Tarentaise, le plus important qui existe en France, a une puissance instantanée de 400.000 kilowatts. Quand les travaux de dérivation du Ponturin seront achevés, la production annuelle de l'ensemble sera de 770 millions de kilowatts-heure.

Au banquet qui suivit la visite-inauguration, M. Flouret, président du conseil d'administration de l'E. D. F., rappela l'œuvre accomplie par celle-ci depuis la libération. De 1933 à 1940 la capacité de production des centrales hydro-électriques avait progressé de 1,8 milliard de kWh et la puissance maximum des centrales thermiques de 300.000 kWh. Dans les sept dernières années, soit de 1946 à 1953, la puissance de production des centrales hydro-électriques a augmenté de 11,5 milliards de kWh et celle des thermiques de plus de 3 millions de kWh, ce qui représente six fois et dix fois les réalisations des sept dernières années d'avant guerre. Actuellement, la France est parvenue à équiper un potentiel de production qui équivaut à celui qu'il avait fallu antérieurement quarante ans pour mettre sur pied.

Le président de la République ne manqua pas à son tour de rendre hommage aux résultats obtenus.

LA SÉCURITÉ DANS LE TRAVAIL

ON se doute que les conditions d'existence des ouvriers qui travaillaient sur les chantiers de Tignes à 1.700 mètres d'altitude étaient rudes. L'E. D. F. avait pris préalablement à l'ouverture de ces chantiers et observa pendant toute la durée des travaux un ensemble de mesures destinées à assurer la sécurité des travailleurs. Les questions qui se posent à ce propos font d'ailleurs l'objet d'une constante attention de la part de l'E. D. F., qui a participé récemment à la Semaine nationale de la sécurité, où furent présentées de très intéressantes communications sur la prévention des accidents et les méthodes de protection. Des films présentés par Mme Gisèle Casadesus, sociétaire de la Comédie-Française, sous la forme d'un impromptu dû à la plume de Pierre Descaves, montrèrent tour à tour l'incendie d'un puits de pétrole, le travail des « lignards », qui tissent le réseau de la haute montagne à la ville, la recherche et l'exploitation du pétrole et du gaz naturel dans les Pyrénées et différents aspects des charbonnages français.

Mentionnons pour terminer le succès remporté par la nouvelle émission de parts de production. La formule a été adoptée par le public et la prime de fidélité accordée aux souscripteurs de la première tranche constituait une heureuse initiative. — R. D.

LA VILLA DE « MAURICE »

MAURICE CHEVALIER, qui abandonne la Côte d'Azur pour la banlieue parisienne, a présenté à quelques amis sa nouvelle villa de Marnes-la-Coquette. Il a demandé le plan du jardin à M. Joffet,

l'éminent conservateur en chef des parcs et jardins de Paris, qui vient de donner une nouvelle preuve de sa maîtrise de paysagiste au jardin Shakespeare du Pré-Catelan. On voit ci-dessus le populaire Maurice, en compagnie de M. Joffet, enthousiasmé par les fleurs de son jardin.

LE PRÉSIDENT EST ALLÉ AU CINÉMA DANS LE TRAIN

DANS le train spécial qui l'emmenait à Tignes pour l'inauguration du barrage, le président de la République a pu assister à une séance de cinéma où ont été projetés des films retraçant les diverses étapes de la construction du barrage. Le wagon-cinéma qui avait été attaché au train sert normalement à l'enseignement des professionnels du rail. Il peut recevoir soixante-dix spectateurs dans des fauteuils disposés en quinconce pour assurer une parfaite visibilité. Les appareils de projection (deux appareils de cinéma 35 mm. sonore) sont

installés sur une plate-forme munie d'amortisseurs en caoutchouc pour éviter les trépidations. La suspension du wagon aussi a été spécialement étudiée. Les appareils sont alimentés par une batterie d'accumulateurs servant pour les projections en marche et qui, à l'arrêt, est rechargée au moyen d'un redresseur de courant que l'on branche sur le secteur lumière dans une gare.

LE CHATEAU D'ACHY RESTAURÉ ACCUEILLE DES VIEILLARDS EN VACANCES

LES « Petits Frères des pauvres » ont intronisé dans « leur » château le « prince » et la « princesse » d'Achy. Princes d'un soir. Ce vieux ménage — à la veille des noces de diamant — inaugure cette maison de vacances, destinée aux vieillards secourus par l'œuvre. Œuvre de jeunes, fondée il y a sept ans par M. Marquiset, et devenue un ordre de religieux dans le monde reconnu par S. S. le pape.

Une centaine de garçons, de milieux très différents, s'astreignent à porter des repas chauds au domicile des vieillards et des colis de nourriture et de vêtements. Pour alimenter la caisse, ces mêmes garçons font la quête aussi bien à la sortie des églises qu'à la porte des boîtes de nuit ou chez les commerçants.

Pour que les malheureux ne restent pas toute l'année dans leur mansarde, les Petits Frères ont déjà équipé de leurs mains une maison de vacances à Monguichet, et le château d'Achy qu'ils viennent d'inaugurer est un second centre où villégiatureront par roulement une centaine de leurs protégés. Les dons doivent être envoyés au C.C.P. 2.463.98 ou par chèque bancaire. — H. K.

LA COUPE DE GOLF LA VITTELLOISE 1953

LA finale de la coupe de golf d'hiver La Vittelloise s'est disputée le dimanche 5 juillet sur l'excellent terrain du golf de Vittel. Cette coupe a remporté un vif succès et les prix furent très disputés. Voici les résultats :

Score net, dames : 1re Mme Vandendriessche (Chantilly), 68 (hand. 19) ; 2e, Mme Courtois (Antibes), 78 (hand. 12). Messieurs : 1er M. Blanchard (Bordeaux), 63 (hand. 16) ; 2e M. Andriveau (Reims), 63 (hand. 24).

Score brut, dames : 1re Mme Courtois (Antibes), 90 ; 2e Mme de Querezieux (Lyon), 93. Messieurs : 1er M. Thierry Mieg (Prunevelle), 76 ; 2e M. Varechon (Prunevelle), 80.

POUR VOTRE DISCOTHÈQUE

MUSIQUE HUMORISTIQUE :

A LA fin du XIXe siècle, plusieurs compositeurs ont estimé que la tradition classique et la science de l'écriture pouvaient fort bien s'accommoder d'une forme humoristique. Camille Saint-Saëns, Emmanuel Chabrier ont été ainsi les promoteurs d'une réforme qui permet à la franche gaîté française de s'épanouir. C'est ainsi que « le Carnaval des animaux », tout d'abord destiné à réjouir quelques amis de Saint-Saëns, a pris sa place au répertoire des pianistes. Le voici, largement étoffé, bien rythmé, solidement équilibré, enregistré par André Kostelanetz et son orchestre, sur disque microsillon par Philips. Claude Dauphin est le récitant qui met en valeur le texte dit de liaison, établi par Francis Blanche, assaisonnant de plaisanteries caustiques et drôles l'évocation du lion, des poules et coqs, tortues, éléphants, kangourous, coucous, etc., classant les pianistes dans la volière puis parmi les « fossiles » et concluant, après le célèbre morceau consacré au cygne, par un entraînant finale : « Comme c'est joyeux, comme c'est beau... le carnaval des animaux ! »

MUSIQUE DE BALLET :

Une douloureuse philosophie émane de Pétrouchka, l'un des chefs-d'œuvre de Strawinsky, présenté par l'orchestre philharmonique de New-York sous la direction de Dimitri Mitropoulos (disque Philips). Après avoir conté les tristes aventures de ce pantin qui meurt victime de la jalousie d'une autre marionnette heureuse en amour, Strawinsky, pour conclure, pose un point d'interrogation. Etait-ce un homme ? une poupée ?

La trame de sa partition est si solidement tissée qu'elle s'accommode parfaitement de la version orchestrale. Les amateurs de disques suivent, sans le secours de la chorégraphie, le développement de l'œuvre, depuis la Fête de la semaine grasse jusqu'à la triste fin du héros. Les sonorités, bien en place, parfaitement rythmées, éclatent, vigoureuses, ardentes, avant de s'éteindre tristement.

MUSIQUE ROMANTIQUE :

Wilhelm Backhaus présente en vrac un échantillonnage des études composées par Chopin. Il ne respecte pas un ordre chronologique de création ou d'édition, mais en inscrit simplement une demi-douzaine — ses préférées sans doute — sur la première face (disque Decca) et autant sur la seconde, empruntées aux recueils opus 10 et 25. Elles s'élancent, limpides sous ses doigts rompus à toutes les difficultés techniques, et se développent, expressives et romantiques à souhait. Les unes sont spirituelles, les autres délicates, quelques-unes chaleureuses, toutes jouées à la perfection.

MUSIQUE VOCALE :

La cantatrice Mado Robin vient de fixer dans les sillons d'un disque de longue durée (Decca) un second récital qui comprend la scène de la Folie de Lucie de Lamermoor de Donizetti, avec le concours de Lucien Lavaillotte, flûte solo. C'est aussi l'air de la Folie du quatrième acte de Hamlet d'Ambroise Thomas qui figure au dos de la même plaque et c'est une excellente initiative qui permet à tous les discophiles de faire une intéressante comparaison à propos de deux sujets qui offrent une analogie... Sous la direction de Richard Blareau, à la tête de l'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire, soliste et ensemble symphonique ont donné une excellente reproduction de ces deux fragments de drames lyriques.

W.-L. LANDOWSKY.

✱ L'HOMME MODERNE
prend le train pour *SON EXACTITUDE*

✱ L'HOMME ACTIF
prend le train pour *SA VITESSE*

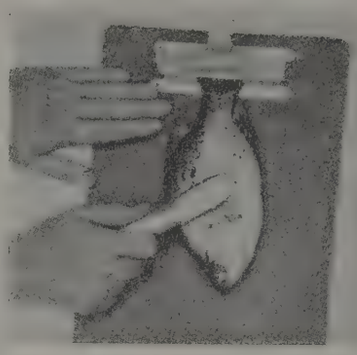
✱ L'HOMME PRATIQUE
prend le train pour *SON CONFORT*

14-53

à tous **LE TRAIN** SNCF
fait gagner du temps.

L'INVENTION AU SERVICE

POUR LES MÉNAGÈRES



CETTE petite planche facilite grandement la préparation des poissons : vidage, écaillage, découpage, grâce à une simple pince d'acier qui, en même temps qu'elle fixe le poisson, permet l'usage des deux mains.

MUNIE de parois intérieures qui la divisent en trois compartiments, cette poêle permet la cuisson simultanée de trois préparations différentes, d'où un triple gain... de temps, de combustible et d'eau pour la vaisselle !

A L'INTENTION DES BRICOLEURS

POUR LE PEINTRE AMATEUR

TAPISSER les murs d'une pièce devient un jeu quand le papier se présente sous forme de carrés de 35 cm. de côté, qui se collent aisément. Cette méthode permet en outre de remplacer un endroit abîmé sans avoir à refaire toute la pièce.

LE BLOC-LAMPE

IL permet de transformer instantanément en lampe électrique n'importe quel pot, vase ou bouteille. La douille ordinaire est fixée sur un bouchon de liège, qui existe en trois tailles différentes, et la sortie du fil est pratiquée sur le côté de la douille.

POUR L'AUTO

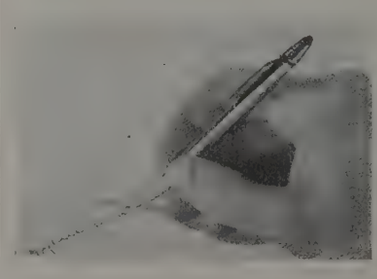
CONFORT AMÉLIORÉ

LES « modèles 53 » des firmes automobiles d'outre-Atlantique présentent quelques innovations heureuses. Dans la Studebaker, un dégivreur protège la large vitre arrière, qui conserve sa transparence.

POUR VOTRE SÉCURITÉ

IL est imprudent, surtout la nuit, d'ouvrir une portière du côté de la chaussée. Ce simple catadioptre, fixé à l'intérieur de la portière, avertit de l'obstacle les voitures arrivant dans le même sens.

POUR LE BUREAU



CE nouveau stylo à bille a une pointe en saphir. Une minuscule pierre synthétique est taillée jusqu'au degré voulu. Le saphir a une affinité spéciale pour l'encre, et le liquide coule dessus d'une manière plus égale que sur la pointe en métal.

ON a créé des machines à écrire électriques perfectionnées : les barres de caractères peuvent être changées facilement et remplacées pour les travaux spéciaux nécessitant des signes particuliers.

DE LA VIE PRATIQUE

TECHNIQUES NOUVELLES

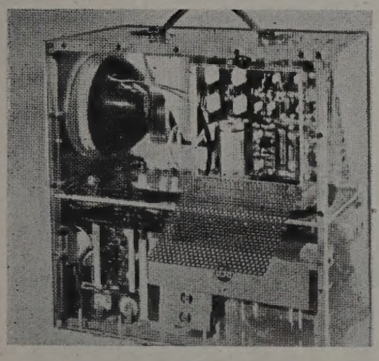
NOUVEAUX ÉLÉMENTS PRÉFABRIQUÉS

CETTE toiture préfabriquée se cloue directement sur les solives de la charpente. Elle se présente sous la forme de panneaux faits de deux plaques séparées par des bandes de bois (wood strips) afin de fournir un matelas d'air pour une meilleure insolation et aussi pour plus de solidité. Chaque panneau s'emboîte avec le suivant, éliminant le clouage sur le côté exposé. Ces panneaux présentent trois couches de matières différentes pour toiture, insolation, doublure.

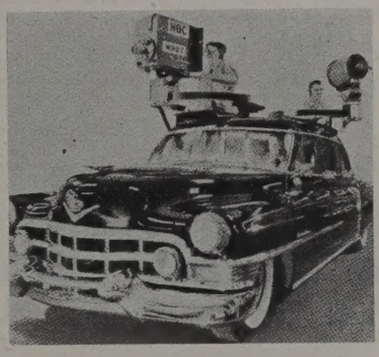
LES PLANS-MAQUETTES

POUR faciliter le choix des futurs propriétaires un spécialiste a conçu une méthode vivante : un jeu de construction permet de bâtir l'exacte réplique d'une véritable maison, tout en évaluant son prix. Le « nécessaire » comprend, outre les parois simulant pierres ou briques des murs, escaliers, fenêtres, cheminées, portes et toit, ainsi qu'un ameublement complet. Douze capsules de couleurs différentes permettent de parfaire la décoration. Le modèle choisi est alors reproduit selon les méthodes classiques.

RADIO - TÉLÉVISION



PARMI les nouveautés techniques, il convient de signaler ce poste de télévision portatif fonctionnant sur batterie. Utilisant des « transitors », il ne comporte aucune lampe, à l'exception, bien entendu, du « tube » de 12 cm. 5 de diamètre servant à la réception de l'image. Ce poste — une antenne est enroulée à l'intérieur — fonctionne convenablement à... 8 kilomètres d'une station d'émission. Son poids ne dépasse pas 12 kilogrammes.



LA même firme a équipé des Cadillac dernier modèle pour suivre les défilés. Deux trous ont été percés dans le toit pour permettre l'installation dans des tourelles, d'une part, de l'opérateur et de sa camera, de l'autre, d'un technicien qui manœuvre une antenne rotative destinée à envoyer le signal de télévision à une station de relais dans un immeuble voisin tandis qu'avance la voiture. L'appareillage, contenu dans le coffre, pèse une tonne.

DIVERS

TISSU « CLIMATIQUE »

UNE firme américaine vient de lancer un nouveau textile qui s'adapte à la température ambiante : grâce à un phénomène de radiation, il devient chaud l'hiver et froid l'été. Une légère couche d'un mélange d'aluminium et de plastique confère au tissu cette propriété étonnante.

CARREAUX DE CUISINE

UN modèle nouveau de carreaux de cuisine ne nécessite aucun travail de pose : l'envers, alvéolé, adhère au sol par succion. Mince et léger, ce revêtement peut s'enlever lorsqu'on déménage et être reposé sans peine dans la nouvelle cuisine. Il n'est pas nécessaire de préparer le plancher avant la pose. Les carreaux ne risquent de « jouer » ni dans un sens ni dans l'autre après l'installation, et ils sont d'un entretien facile.

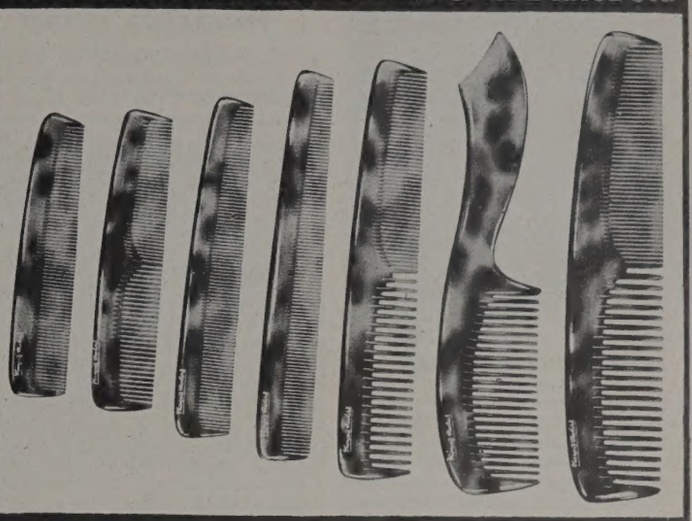
POUR SURVEILLER LES ENFANTS

SURVEILLER les enfants tout en vaquant au ménage est un gros souci et une source de fatigue pour la maman.

Grâce à un système de communication radiophonique, la mère de famille peut vaquer à ses occupations dans les différentes pièces de la maison tout en conservant une oreille dans la nursery ou la chambre d'enfants. Les deux appareils, dont chacun est indifféremment récepteur ou émetteur, sont portatifs et se branchent sur n'importe quelle prise de courant.

Pour permettre de maintenir le contact avec des enfants jouant à l'extérieur de la maison, il existe un autre système portatif, fonctionnant sur batterie à une distance de 300 mètres. Les deux appareils sont munis d'un haut-parleur et d'un micro pouvant capter les sons dans un rayon de 2 mètres.

François Auchard
EST UNE MARQUE
PEIGNES DE TOILETTE. MATIÈRE DE LUXE. "JASPÉ-RHODOÏD"

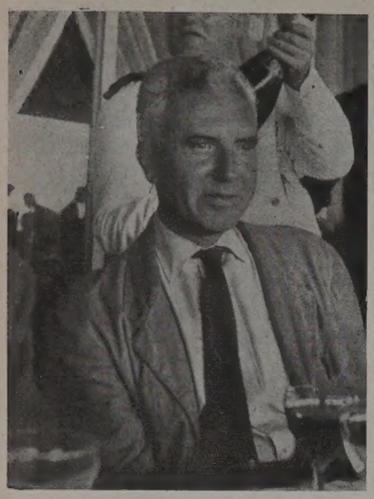


Un demi-siècle de Qualité française
BELLE FABRICATION MAIN
GOÛT - PERFECTION
EN VENTE : BONNES MAISONS DE COIFFURE - PARF. de LUXE - Gds MAGASINS
OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg, 26

Bitter CAMPARI
L'APÉRITIF MONDIAL

SE BOIT TRES FRAIS
sec ou à l'eau gazeuse
en AMERICANO : ½ BITTER CAMPARI ½ Vermouth
en COCKTAIL : ⅓ BITTER CAMPARI ⅓ Gin ⅓ Vermouth

Concessionnaire pour la France et l'Union Française
— S. O. V. A. L. S. A. Nanterre - Seine —



JULES ROY : GRAND PRIX D'ART DRAMATIQUE

LE grand prix d'art dramatique fondé par le casino d'Enghien, prix d'une valeur de un million, a été décerné cette année à M. Jules Roy. L'auteur, qui a déjà connu d'appréciables succès comme romancier, notamment avec Vallée heureuse, a écrit une autre pièce, Beau sang, montée par R. Hermantier. Son nouveau drame, les Cyclones, se passe dans le milieu de l'aviation.

LE BOTTIN ADMINISTRATIF

VÉRITABLE dictionnaire de la fonction publique, le Bottin administratif, qui vient de paraître, est un volume de plus de mille pages mis au point avec le concours de tous les services intéressés. Il constitue un instrument de travail irremplaçable pour les fonctionnaires et un guide précieux pour tous ceux qui sont appelés à entrer en relation avec une administration quelconque.

LES FASTES DU POLO

AU même titre que le lawn-tennis ou que le football, le polo nous vient d'Angleterre, mais, plus lents que nos amis britanniques dans nos concepts sportifs, nous ne l'avons adopté qu'en 1892.

PROGRAMME CHARGÉ

EN ce moment, la saison bat son plein. Après les tumultueuses rencontres de Paris et de Vittel, voici qu'une série de matchs fameux s'ouvre à Deauville dans le cadre enchanteur de la Plage Fleurie. La première partie de qualité, ou Coupe Maurice Fresson, est fixée au 5 août, d'autres suivront, échelonnées jusqu'en septembre.

QUELQUES MAILLETS CONNUS

LE Polo de Paris est présidé par le baron Jacques de Nervo : le club lui est redevable de son brillant essor. Il est secondé au comité par le comte Guy du Bourg de Bozas, joueur scientifique et précis, laissant le score incertain tant qu'il n'a pas tapé sa dernière balle, et par M. Henri Couturié, handicap 4, le plus efficace challenger français « prenant le meilleur » avec une extraordinaire rapidité. Parmi les autres participants je ne crois pas me tromper en nommant le colonel Brau, handicap 3, spécialiste des échappées spectaculaires ; M. Macaire, également handicap 3, un ancien de ce sport qui lui doit tant. Puis M. A. de Monbrison, handicap 3 ; le baron Elie de Rothschild, le comte de Pourtalès, MM. Mairesse, Lebrun, Clerc, Quenardel, Perrin et tant d'autres que je m'excuse de ne pouvoir citer. Au nombre des militaires, le colonel Cazelles, le colonel Finaz, le commandant Boulangeat apportent leur dynamisme et leur passion du jeu.

Cette année les étrangers ont déjà fait leur apparition à Paris en la personne des frères argentins Alberdi, handicap 9, et de S. E. Porfirio Rubirosa, handicap 2. Les Etats-Unis comptent dans leurs rangs George Oliver, handicap 9 ; la Grande-Bretagne présente Prem Singh, handicap 7 ; l'Espagne J. A. Echevarrieta, handicap 6, et l'Italie Carlos de la Serna, handicap 5. Ne nous laissons pas trop influencer par les chiffres, les Français regagnent du terrain.

AUXILIAIRES PRÉCIEUX

UNE collaboration de tous les instants entre l'homme et le cheval est à la base de l'entrain des « périodes ». Le poney est un animal sensible et délicat, « il évolue avec une sorte de frénésie ». C'est l'impression que l'on ressent en assistant à une partie animée. D'où proviennent ces auxiliaires précieux ? Les plus cotés sont certainement les produits argentins. Habitués à ranger les vaches vagabondes dans les « estancias », ils foncent dans la mêlée et semblent courir après la balle avec une incroyable vivacité. Toutefois, les pur sang de petit modèle, trapus, « inscrits dans un carré », préalablement assouplis et ployés, donnent de bons résultats. Ils valent, à peu de chose près, les argentins ; leurs démarrages et leur pointe de vitesse sont appréciés.

AVENIR SOUHAITABLE

ESPÉRONS que ce sport magnifique sera bientôt adopté par le grand public français. Aux 2.000 spectateurs de Bagatelle ou de Deauville, les Américains du Nord, pour ne parler que d'eux, opposent avec fierté les 50.000 tenants de Meadow Brook. Un jour viendra où les coupes se disputeront à Colombes dans le même climat d'enthousiasme qu'une finale de championnat de football.

TRÉ-HARDY.

LE NOUVEAU BATONNIER

APPELÉS à renouveler le Conseil de l'Ordre, les avocats près la Cour d'appel de Paris ont désigné comme bâtonnier, en remplacement de Me Georges Chresteil dont le mandat était arrivé à son terme, Me Marcel Héraud.

UN CENTRE DE PERFECTIONNEMENT POUR LES FONCTIONNAIRES NOIRS

A BRAZZAVILLE ont lieu deux fois par semaine des cours du soir, organisés par le « Centre de perfectionnement des fonctionnaires », pour les Africains, adolescents ou adultes, soucieux de parfaire leur culture et d'améliorer leur situation.

Une section de préparation au certificat d'études, des cours de français, de mathématiques et un cours de dactylographie connaissent un succès particulier.

Des exercices pratiques pour améliorer le rendement des agents des postes, des travaux publics, de l'agriculture, etc., ont également été organisés.

Heureuse initiative et combien digne d'être imitée !

P. D.

Faites appel AUX MATIÈRES PLASTIQUES POUR VOS PIÈCES INDUSTRIELLES

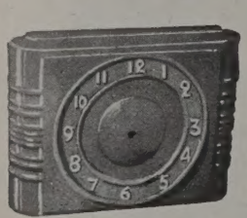
JELO DÉPOSÉ PARIS FRANCE

COMPRESSION INJECTION

Depuis 25 ans nous étudions, pour de nombreuses entreprises, ces problèmes :

* Recherches et emploi judicieux de la matière plastique appropriée.

* Mise au point et réalisation des outillages nécessaires en étroite collaboration avec leurs services.



★ BOITIER PENDULE

★ COUPOLE DE SCIALYTIQUE AVEC RAMPE HELICOIDALE

★ BAC RÉFRIGÉRATEUR

Ets J.L. Collet & Fils

40, rue René Nicod, OYONNAX (AIN) - TÉL. 6-11

Agent : M. DALMAR, 30, rue Chevert, PARIS - 7e

TÉL. SUFFREN 50-14

MAISON FONDÉE EN 1896 — FOURNISSEUR AGRÉE DES P.T.T.

Etudes et devis gratuits sur demande

★ BOITIER APPAREIL DE CONTROLE

★ CORPS RÉFLECTEUR PLASTIQUE "CHOC"

★ POIGNÉE POUR FOURS de CUISINIÈRES

MEDECINS, MEDECINE, MALADES

LES CURES DE SOMMEIL

PAR un sommeil artificiellement provoqué et longtemps entretenu des cures brillantes ont été signalées.

Les biologistes russes, se réclamant de Pavloff, rapportent avoir guéri par la cure de sommeil des maladies diverses, et en particulier des ulcères d'estomac rebelles jusque-là aux traitements orthodoxes les mieux conduits.

En France, des psychiatres ont traité par ce procédé des malades anxieux ou très agités. Ici encore il s'agissait souvent de cas considérés comme particulièrement graves et dans lesquels les traitements usuels n'avaient donné que des résultats médiocres ou nuls.

Les moyens employés, les principes de physiologie invoqués pour expliquer ces effets sont étroitement liés aux remarquables recherches du médecin principal Laborit et du docteur Huguenard, dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir les lecteurs de ce journal.

Rien de barbare dans la thérapeutique nouvelle ; dans certains cas l'instillation goutte à goutte des médicaments dans la veine est nécessaire, très souvent quelques piqûres sous-cutanées ou intra-musculaires, échelonnées sur la journée, suffisent. Dans d'autres cas, quelques comprimés, un ou deux suppositoires permettent d'entretenir le sommeil réparateur. On est loin de l'aspect dramatique que revêt tel traitement électrique, par exemple.

Le malade, couché dans une pièce parfaitement calme et fraîche, dort d'un sommeil profond sans qu'il atteigne jamais le coma ; il dort vingt à vingt-trois heures sur vingt-quatre ; au moment des soins d'hygiène corporelle, au moment de la prise des médicaments, pendant l'alimentation, il est réveillé et reprend une connaissance satisfaisante, il ne manifeste pas d'agitation, même fugitive. Les soins terminés, les aliments pris, le médicament ingéré, il se rendort. Cet état peut être entretenu huit jours, dix jours, et au besoin pendant plusieurs semaines.

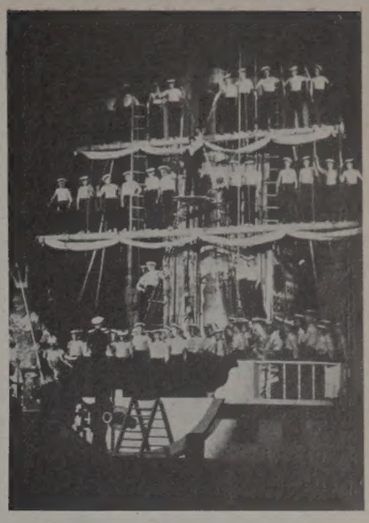
Veut-on mettre fin au traitement ? On commence par cesser l'administration des médicaments hypnotiques, mais une bonne part des médicaments employés ne sont pas des hypnotiques et ne doivent être supprimés que très progressivement. Ce sont des médicaments qui ont le pouvoir extraordinaire de desserrer, de libérer les connexions cellulaires tout le long des axes nerveux de l'appareil nerveux central et aussi de ce qu'on appelle l'appareil nerveux autonome, ensemble constitué par les nerfs pneumogastriques et par les rameaux innombrables du nerf sympathique, qui forme un système nerveux diffus contrôlant toutes nos activités organiques. Exprimons l'idée sous une autre forme : notre conscience comme nos réflexes n'existent que par de longues chaînes de cellules étendues du tégument au cerveau, du cerveau aux muscles, des noyaux nerveux centraux aux plus fins rameaux des nerfs réglant le débit des vaisseaux. Des médicaments nouveaux « coupent » ces chaînes en provoquant passagèrement un arrêt des courants sensitifs ou moteurs qu'ils parcourent. Tout se passe comme si les connexions nerveuses étaient rompues.

Les liaisons nerveuses étant dissociées ou tout au moins relâchées, on dit — d'un mot emprunté au jargon des électriciens et qui fait image — que le malade est « déconnecté ». Tout se passe comme s'il devenait alors indifférent aux excitations venues de l'extérieur, comme s'il pouvait se dispenser de cette lutte constante qui nous permet de maintenir l'équilibre de notre température et de soutenir notre activité. Cette lutte est habituellement « harmonieuse ». Dans beaucoup d'états maladifs, rompant tout équilibre, elle devient la maladie elle-même, ou plutôt le facteur fondamental de la maladie. Au contraire, si le sujet est traité par les techniques nouvelles, il vit dès lors au ralenti : il est hiberné comme la marmotte et ne s'épuise plus en une lutte vaine. Mieux, à la faveur de cet état second de l'équilibre organique, il peut restaurer les injures qu'il a subies, réparer ses pertes et, finalement, apparaître au sortir de la cure de sommeil comme un convalescent ou même comme un sujet guéri.

R.-J. M.

GRECO SE MARIE

L'EX-MUSE du Saint-Germain-des-Prés existentialiste, Juliette Greco, devenue une vedette de la chanson, a épousé un jeune artiste de cinéma, Philippe Lemaire. Voici les nouveaux époux signant le registre de l'état civil à la mairie du 8e arrondissement. Juliette Greco s'est fait, il y a quelque temps, « rectifier » le nez, mais elle n'a pas renoncé à la coiffure Saint-Germain.



LES NUITS DE L'ARMÉE AU PALAIS DES SPORTS

LE magnifique spectacle des Nuits de l'Armée a retrouvé le succès des années précédentes. Pendant plusieurs soirs l'immense nef du Palais des Sports s'est emplie d'une foule enthousiaste qui a acclamé les diverses parties du programme : les évolutions des cavaliers, des gymnastes, des motocyclistes, des parachutistes, les spahis, le Cadre noir de Saumur. Le Relais du combattant a mis en valeur l'esprit d'équipe des participants. Les expériences de tir téléguidé ont suscité un vif intérêt. On a particulièrement fêté les jeunes gens de l'Ecole des mousses, des pupilles et des apprentis mécaniciens de la marine qui, sur un voilier reconstitué, ont manœuvré avec beaucoup de brio tout en chantant de vieilles chansons de mer.

Venant peu avant la revue du 14 juillet, ces Nuits de l'Armée ont montré le haut degré d'entraînement de nos soldats.

en ITALIE

Gênes et sa Riviera
vous offrent leurs attraits en toute saison

Villégiature idéale dans les stations climatiques de:
Nervi - Portofino - Rapallo - S. Margherita - Sestri Levante
Arenzano - Camogli - Chiavari - Lavagna - Pegli - Zoagli

Hotels et Pensions de toutes catégories

Villas et appartements meublés à louer Liaison routières et ferroviaires rapides et confortables.

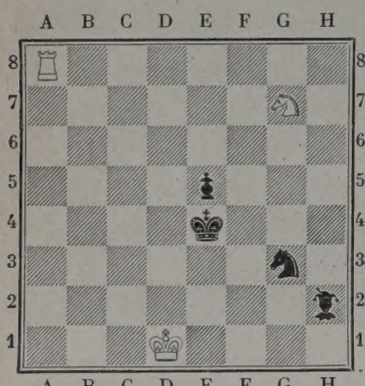
Renseignements:
OFFICE NATIONAL ITALIEN DE TOURISME (ENIT)
Paris - 23, Rue de la Paix — Nice - 14, Avenue de Verdun
Marseille - 2, Rue Fernand Pauriol

GENOVA - ENTE PROVINCIALE PER IL TURISMO
et toutes les agences de voyage

GENTIANE

LES ÉCHECS (N° 114)

Solution de l'étude N° 115, par Liburkin 2e prix, « 64 », 1935.



Les blancs jouent et gagnent.

1. Ta8-a2, Fh2-g1 (si 1. ... Cg3-f1, — 2. Rd1-é1 gagne une pièce et la partie). — 2. Ta2-g2 (gagne une pièce, mais les noirs ont une ressource cachée). — 2. ... Ré4-f3. — 3. Tg2×g1, Rf3-f2. — 4. Tg1-é1, é5-é4! (les blancs sont dans une position précaire. Leur roi et leur tour ne peuvent pas jouer et le pion menace d'avancer. Le cavalier blanc doit naturellement arriver à la rescousse, mais il semble que ce sera trop tard). — 5. Cg7-é6! (et non 5. Rd1-d2?, é4-é3+ ou Cg3-f1+ nulle) 5. ... é4-é3! avec la menace 6. ... é3-é2+ ; 7. Rd1-d2, Cg3-é4+ ou f1+ nulle.

Comment parer cette menace ? En commandant la case é2 avec le cavalier blanc, il semble ? Mais ce serait une faute décisive, car les blancs tomberaient alors dans une position nulle très cachée et qui est à elle seule une étude !

Si 6. Cé6-f4 ?, é3-é2+. — 7. Cf4×é2 (si 7. Rd1-d2, Cg3-é4+! nulle) 7. ... Cg3-f1 !! — 8. C joue, Cf1-é3+. — 9. Rd1-d2, Cé3-f1+ ou ç4+ nulle par échec perpétuel ou gain de la tour.

De même si 6. Cé6-d4?, é3-é2+ nulle.

Le gain ne peut être obtenu que par une pointe extraordinairement subtile et inattendue, et que voici : 6. Cé6-ç5!!, é3-é2+. — 7. Rd1-d2, Cg3-f1+. — 8. Rd2-ç1!! (et non 8. Rd2-ç2?, Cf1-é3+! nulle) 8. ... Rf2×é1. — 9. Cç5-d3 mat !!

Ce mat, alors qu'il ne reste aux blancs qu'un cavalier, est d'autant plus exquis que le roi noir a creusé lui-même son tombeau en obstruant toutes ses cases de fuite : é2 et f1.

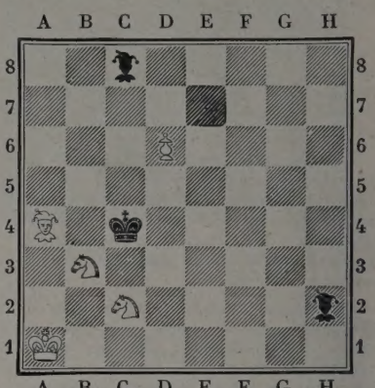
Un ravissant chef-d'œuvre !

Voici une vieille partie du maître Maroczy, mort en 1951, et qui remporta le 1er prix de beauté *ex æquo* au tournoi des gambits de Vienne, en 1903.

Blancs : Maroczy. Noirs : Tchigorine.

1. é2-é4, é7-é5. — 2. f2-f4, é5×f4 (la meilleure défense est 2. ... d7-d5!). — 3. Cg1-f3, g7-g5 (mieux est 3. ... Cg8-f6). — 4. Ff1-ç4, g5-g4. — 5. Cb1-ç3, g4×f3. — 6. Dd1×f3, d7-d6. — 7. d2-d4, Fç8-é6, — 8. Cç3-d5, ç7-ç6. — 9. 00, ç6×d5. — 10. é4×d5, Fé6-f5. — 11. Fç1×f4, Ff5-g6. — 12. Fç4-b5+, Cb8-d7. — 13. Ta1-é1+, Ff8-é7. — 14. Ff4×d6 (menace 15. Fd6×é7, Cg8×é7 ; 16. d5-d6), Ré8-f8 ? (dans une partie par correspondance Barth-Lenz, les noirs trouvèrent sans doute la meilleure suite : 14. ... Dd8-b6 ; 15. Df3-a3, Db6×d4+ ; 16. Tf1-f2, Fg6-é4 ; 17. Fd6×é7, Cg8×é7 ; 18. d5-d6, Th8-g8 ; 19. Té1×é4, Dd4×é4 ; 20. Tf2-é2, Dé4×é2 ; 21. Fb5×é2, Cé7-ç6 et les noirs gagnèrent). — 15. Té1×é7, Cg8×é7. — 16. Tf1-é1, Rf8-g7. — 17. Fd6×é7, Dd8-a5. — 18. Df3-é2, Cd7-f8. — 19. Fé7-f6+, Rg7-g8 (19. ... Rg7×f6 ; 20. Dé2-é5 mat). — 20. Dé2-é5!, h7-h6. — 21. Ff6×h8, f7-f6. — 22. Dé5-é7, Rg8×h8. — 23. Dé7×f6+, Rh8-g8. — 24. Té1-é7. Les noirs abandonnent.

Etude n° 116, par Bron (1er prix)



Les blancs jouent et gagnent.

On se souviendra avec profit que trois pièces mineures gagnent contre une pièce mineure mais ne peuvent pas gagner contre deux pièces mineures, sauf circonstances exceptionnelles. Deux pièces mineures ne gagnent pas non plus contre une.

André Chéron.

SPECTACLES

CASINO DE PARIS
Le Grand Music-Hall de Paris
Le célèbre French-Cancan
Les plus beaux Mannequins nus
"UNE REVUE DU TONNERRE"
avec la grande star
JUNE RICHMOND
Mise en scène féerique
Jeux de glaces — Plateau tournant
200 Artistes — 1.000 Costumes

FOLIES-BERGÈRE
Le plus célèbre Music-Hall du monde
UNE VRAIE FOLIE
Ts les Soirs 20 h. 30
Mat. Dim. & Fêtes 14 h. 30

TOURISME ET VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-JEAN-CAP-FERRAT
Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice Ttes les joies
de l'Eté - Son Site - Sa Piscine - Sa Plage.

VENEZ VISITER
et traiter des affaires
à la...

XXIXe

FOIRE internationale
12 au 28 SEPTEMBRE **MARSEILLE**
le premier marché du Bassin Méditerranéen

RETRAIT DE PIÈCES

Les pièces de 10 francs en nickel grand format vont disparaître de la circulation. Elles cesseront en effet d'avoir cours légal à la date du 1er août. Toutefois, il a été décidé que les caisses du Trésor les admettront au remboursement jusqu'au 31 octobre prochain.

AU SERVICE DU PUBLIC

La convention annuelle des agents de vente des Fermetures Perier, à Bonneuil-sur-Marne, a été, pour ceux qui y ont assisté, l'occasion d'étudier de nombreux problèmes techniques et commerciaux et d'examiner les *desiderata* de la clientèle, le tout avec le désir constant d'amélioration et de service. L'ensemble des travaux de ces journées a montré que les Etablissements Perier ont su créer un climat qui ne peut être que profitable à tous ceux qui lui font confiance.

RECTIFICATION

Dans l'article que nous avons consacré le 9 mai dernier à la reprise de *Boris Godounov* à l'Opéra, nous avons indiqué que le rôle de Pimène était tenu par M. Huc-Santana. Celui-ci nous prie de dire qu'il ne faisait pas partie de l'interprétation.

DÉSIREZ-VOUS RECEVOIR *gratuitement*
UN PLAN DE LA VILLE ET UNE CARTE DE LA ZONE DE **TANGER ?**
DE NOMBREUX RENSEIGNEMENTS SUR **TANGER ?**
DES CONSEILS PRATIQUES CONCERNANT **TANGER ?**
LA LISTE DES HÔTELS DE **TANGER ?**
ÉCRIVEZ À L'OFFICE DU TOURISME À TANGER
Vous viendrez certainement un jour à **TANGER** *et vous serez heureux de posséder ces documents*

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.